This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

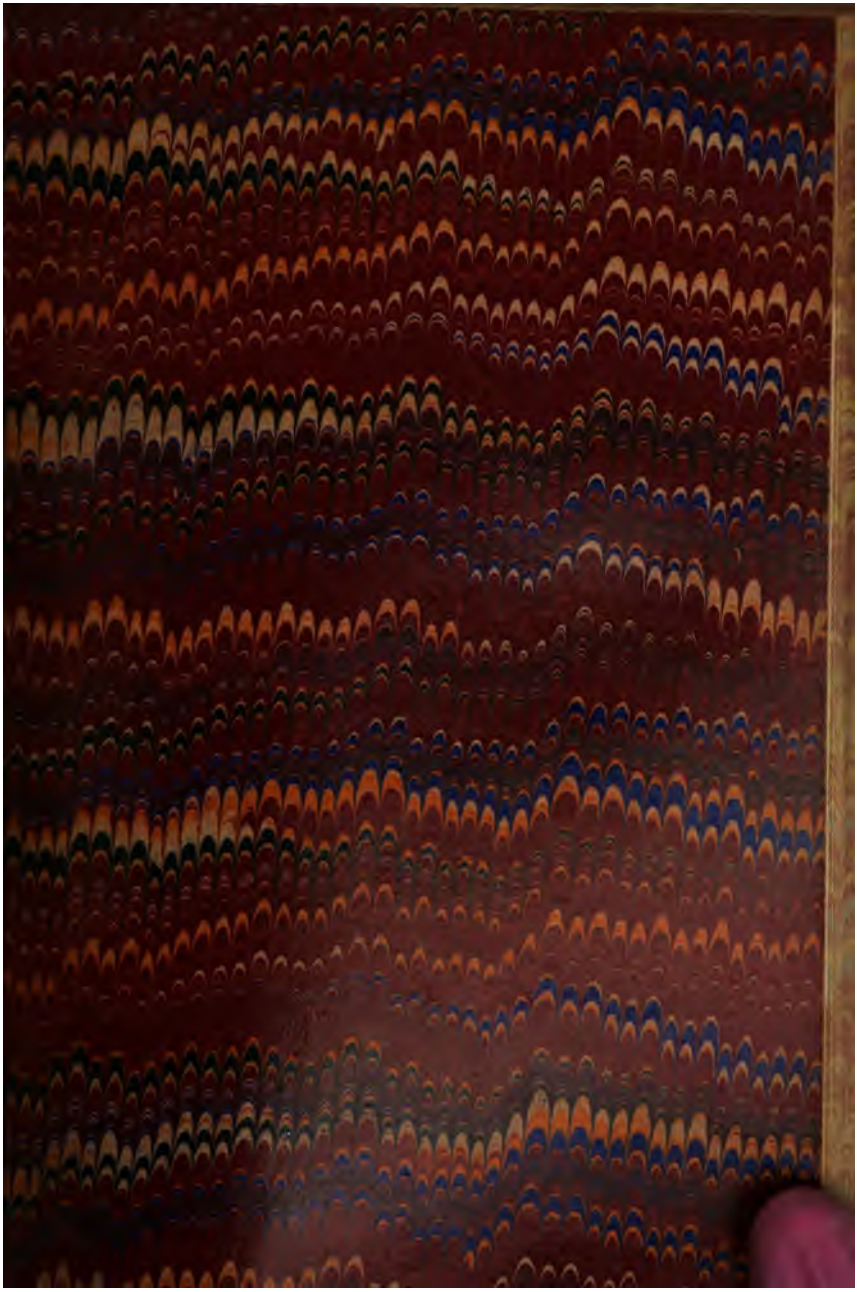
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

17 Q 6 13
3



SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

TROISIEME SÉRIE

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.

NOUVELLE ÉDITION

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

PAR MM.

C. ALLARY, P. ARÈNE, P. BILHAUD,
CHAUVIN, J. CLARETIE, CH. CROS, L. DÉPRET, L. FORAIN,
GEORGES D'HEYLLI, E. LABICHE,
J. DE MARTHOLD, J. NORMAND, QUATRELLES,
CH. DE SIVRY, E. VERCONSIN,
N. DE VILLARD, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

TROISIÈME SÉRIE

PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1884

Tous droits réservés

LE CAPITALISTE

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

LE CAPITALISTE..... M. COQUELIN-CADET.

LE CAPITALISTE

A Coquelin-Cadet.

(En homme pressé.)

Je suis très-ennuyé. Je viens vous demander un conseil; et donnez-le moi très-vite parce que j'ai placé la plus grande partie de mes capitaux, c'est vrai, mais j'ai encore une somme de deux millions cinq cent mille francs, sans compter les intérêts qui courent, qui courent, qui courent pendant que je vous parle et qui ne sont pas payés, à raison de 6 pour cent (on place à 7, même 8 dans le commerce); mais je ne suis pas exigeant, je me contenterai de 5, seulement en placements sûrs. Je ne fais que ceux-là. — J'aimerais mieux perdre sur un placement sûr que gagner sur un placement aléatoire.

Vous croyez que c'est amusant d'être capitaliste. C'est vrai, quelquefois c'est amusant, mais il faut qu'on n'ait pas un instant à soi!! il faut que tous vos capitaux soient engagés. — Et c'est difficile! On n'en veut pas du capital; personne ne veut d'argent; alors votre argent dort et vous ne dormez pas! — Une dinde rôtie peut attendre; une fiancée (sans comparaison) peut attendre devant l'autel; une mère (sans comparaison encore) peut attendre son fils qui ne revient pas de la guerre, elle peut attendre; l'argent seul n'attend pas!

Et j'ai ces deux millions cinq cent mille francs qui n'ont rien rapporté depuis le temps que je vous parle. Donnez-moi donc vite un conseil, mais un conseil sérieux.

On m'a proposé de la rente sur l'Etat. Sur l'Etat! On dit sur une table ; on dit : sur le parquet, on sait ce qu'on veut dire; — mais sur l'Etat, qu'est-ce que c'est que ça? C'est une abstraction, personne ne s'appelle l'Etat. — C'est de la métaphysique, l'Etat. — C'est pas pratique. Une révolution; qu'est-ce qui reste ?

Le commerce, les bateaux, les vaisseaux! — C'est sur la mer,— sur l'eau ; ça danse sur l'eau! La mer, qu'est-ce que c'est que ça la mer? C'est de l'eau qui remue, c'est jamais la même eau ! Et puis, il y a les bateaux qui vont sur cette eau — qui n'est jamais la même! Ils s'en vont : ils sont gros d'abord quand on les voit de près, ces bateaux, On se dit : c'est un bon, c'est un gros placement ! Et puis ils s'en vont; un petit point qui se perd à l'horizon. Qu'est-ce qui reste ? Pas sérieux.

Les chemins de fer? Mon Dieu, vous voyez comme une allée sablée où il y a des rails, où il y a quatre rails généralement. C'est solide, les rails, c'est du fer, c'est vrai; mais il n'y en a pas beaucoup de fer; — et puis il y a aussi les gares, mais c'est construit en bois, en fonte, c'est de la camelotte. Maintenant vous me direz les trains, les wagons, les locomotives, le matériel... mais oui, c'est gentil à voir comme ça, de près, Je ne nie pas que ça ait de la valeur; il y a encore du fer; des bouillottes pour se chauffer les pieds, c'est solide, (et encore il n'y en a pas dans les troisièmes, des bouillottes).

On se dit : l'argent est bien placé là-dessus. Mais le train part sur ces sacrés rails de fer. Un point noir à l'horizon encore. Qu'est-ce qui reste? La fumée? C'est pas sérieux, c'est pas un placement.

Acheter des maisons, des terrains des champs? Parce que ça reste ? mais les propriétaires de ces immeubles, pourquoi

les vendent-ils? Si c'est bon, pourquoi ne les gardent-ils pas? Donc, c'est mauvais, pas sérieux!

Les télégraphes? Des fils dans la campagne ou bien des câbles sous-marins. — Les fils? C'est exposé aux ordures des oiseaux; ça rouille, ça ronge le fer. — Et puis qu'est-ce qui passe dans les fils? l'électricité? Ca se vend-il au kilo? Non, c'est comme l'État; encore de la métaphysique! — Les câbles? — Il y a un tas de moules et d'huîtres qui s'incrustent là-dessus. Ça n'a l'air de rien, tout ça, ça ronge le câble. Et les poissons? Les requins, les cachalots, les baleines? S'ils mangent le câble, irez-vous le leur chercher dans l'estomac? ou bien leur réclamer des dommages et intérêts? C'est pas un placement, c'est pas sérieux!

On m'a conseillé de monter une écurie de courses. Eh bien! vous avez un cheval, il est coté à 20 contre 1, vous vous dites : « il peut se casser une patte ». Vous vous engagez contre. On l'oblige à courir. Il gagne la course, et vous perdez tout votre argent. — C'est du jeu. C'est du pari. On pourrait peut-être avec un bonl convenable réparti aux jockeys, on pourrait faire des affaires positives. Et si les jockeys ne veulent pas? Vous êtes flambé. Je sais bien, ça m'est arrivé. On croit l'affaire faite : tous les chevaux partent; les jockeys, les rouges, les verts, les bleus en pincettes sur leurs étriers passent devant vous comme la foudre. Il y a des poteaux, on vous dit qui est arrivé premier, second. Je veux bien le croire, mais enfin, on peut se tromper, un cheval ressemble tellement à un autre cheval! Qui a gagné? Ils rentrent à l'écurie et qu'est-ce qui reste? Mauvais placement.

Les rivières? les canaux? le touage? les écluses? Tout ça, c'est de l'eau, ça coule sous les ponts, ça ne revient jamais.

On m'a parlé d'une affaire, mon Dieu! pas bien importante, les boues de Paris! Vous savez ce qu'on appelle la gadoue, qu'on ramasse comme ça. (Coup de balai.) D'abord il n'y en pas, il n'y en a pas de boue à Paris. C'est pas une affaire, parce que ça s'évapore dans les tombereaux... et puis, les

balayeurs ne sont pas surveillés, ils en mettent la moitié dans leurs poches.

Les mines? De grands trous dans la terre; où tout est noir, impossible d'y rien comprendre! — Les ouvriers descendent là dedans, ils se perdent dans toutes les directions, à 300, à 600 mètres de profondeur, allez donc les chercher; ils y mangent les trois quarts de l'argent avec des femmes; ils remontent et vous disent que c'est le grisou! Qu'est-ce qui reste? C'est pas sérieux, c'est pas un placement.

Non, au fond, je vous demande conseil, c'est pour la forme — parce que j'ai trouvé une excellente affaire; mais positive! (Solennel.) C'est l'exploitation des masses pierreuses qui sillonnent, qui jonchent la rive gauche de l'Yénisséi. Qu'est-ce que c'est que ça l'Yénisséi. — L'Yénisséi? Eh! mon Dieu, c'est une rivière, un fleuve même, oui. Mais pas un fleuve comme les autres, (vous savez l'eau qui coule tout le temps?) non, non. C'est comme ça (Une ligne horizontale avec la main.) ça ne coule pas, ça ne bouge pas, c'est gelé toute l'année! Et gelé!!! Je le sais bien, j'ai été le voir moi-même, j'ai dépensé 25,000 francs de voyage: je ne regarde pas à dépenser mon argent quand il s'agit de le placer.

J'ai été voir cette rivière étonnante qui ne perd pas une goutte d'eau, — j'ai touché ces masses pierreuses (j'ai même eu deux doigts et le nez gelés.) Figurez-vous des grosses pierres, vous cognez dessus, on sent que c'est solide. C'est énorme, énorme! Vous voudriez les emporter, c'est impossible — à cause de cette masse immense, et puis d'ailleurs, il n'y a personne dans le pays. Ce seraient des sacs d'argent, on ne les emporterait pas. Il n'y a personne, absolument personne. Tout le pays est complétement blanc sans une habitation. Il y a des ours, mais ils meurent de faim; — qui manger? Il n'y a rigoureusement personne! Songez que ces masses pierreuses resteront là éternellement! Dans cent ans, dans deux cents ans! ce sera la même chose, ce

seront les mêmes masses pierreuses! sur la même rive gauche de l'Yénisséi! le même fleuve avec la même glace qui n'aura pas bougé depuis ce temps-là! C'est admirable!

Or, un capital qu'on ne déplace pas pendant cent ans, pendant deux cents ans, même à un intérêt d'un taux extrêmement modeste, s'accroît et fructifie au delà de toute limite. — Je viens de placer cinquante millions dans cette affaire-là — et en vous parlant, je m'aperçois que décidément ces 2 millions 500 mille francs qui me restent ne seront bien placés que là! — Vous m'avez écouté, vous n'avez rien dit, vous m'avez fait perdre mon temps, (le temps, c'est de l'argent) vous me coûtez peut-être 500,000 francs d'intérêts qui ne courent pas, les intérêts, faut que ça coure. C'est moi qui cours placer mes 2 millions 500,000 francs sur les masses pierreuses. C'est plus sérieux que vous. — Vous ne comprenez pas ça? Je n'ai qu'un regret, c'est d'être venu, je me ruine ici et je m'en vais. Les intérêts courent...je les entends courir, je me ruine ici, je m'en vais, je ne vous salue pas!

Il sort outré.

FIN DU CAPITALISTE.

INFANTERIE ET CAVALERIE

PAR

M. EUGÈNE VERCONSIN

III. I.

PERSONNAGES

SIMON, invalide. (Grande taille. — Capote d'uniforme, casquette de demi-tenue, larges lunettes, nez d'argent, *ad libitum*.)

MATHIAS, invalide. (Petite taille. — Balafre à la joue. — Chapeau de grande tenue, habit *idem*.)

La scène se passe à Paris, chez Simon, en 1876.

INFANTERIE ET CAVALERIE

Table sur laquelle est un pot de fleurs, un carafon d'eau-de-vie, deux petits verres et ce qu'il faut pour écrire. — Deux chaises de paille. — Tableaux de batailles aux murs.

SCÈNE PREMIÈRE

SIMON, seul, à la cantonade.

Adieu, Marie.

UNE VOIX DE JEUNE FILLE, au dehors.

A ce soir, grand-père.

La voix s'éloigne.

SIMON, au public.

C'est ma petite fille, messieurs, c'est toute ma famille, depuis que j'ai perdu mon pauvre fils... Chère petite Marie! Elle n'a pas seize ans, et travaille déjà comme une femme.. Elle dit qu'elle veut à son tour aider son grand-papa, qui a pu l'élever, grâce à la pension de sa croix et à sa retraite. Elle va se promener avec lui le dimanche; elle le soigne et lui fait de la tisane quand il est malade, le gâte en tout temps... (Souriant.) et lui donne des fleurs le jour de sa fête! (Il va respirer le rosier posé sur sa table.) Comme ça sent bon les fleurs données par nos enfants! Ça embaume le cœur, quoi! (On frappe à la porte.) Qui va là?

Entre Mathias, tenant quelque chose de caché sous son mouchoir.

SCÈNE II

SIMON, MATHIAS.

MATHIAS.

Bonjour, Simon.

SIMON.

Mathias!... Bonjour, mon vieux Mathias... Comment vont les rhumatismes?...

MATHIAS.

Heu! heu! Nous aurons de la pluie demain. (Soulevant son bras gauche avec lenteur.) Ce bras-là pèse cent livres.

SIMON.

Tiens! j'aurais parié que nous aurions du beau temps; ma jambe droite est aussi gaillarde que sa sœur.

MATHIAS.

Tu ne souffres jamais comme tout le monde, toi.

SIMON.

Mauvaise langue!... Qu'est-ce que tu caches là?

MATHIAS.

Eh bien! n'est-ce pas aujourd'hui la Saint-Simon?... C'est aujourd'hui la Saint-Simon, et je t'apporte mon cadeau.

SIMON, ému.

Brave Mathias!... (Regardant le cadeau.) Une tabatière!

MATHIAS.

Avec le portrait du grand homme. Est-il assez ressembla hein!

SIMON.

Etonnant. Tu l'as donc vu de près, toi? moi je n'ai jamais eu cette chance-là.

MATHIAS.

Moi non plus... Quand je dis qu'il est ressemblant, je dis qu'il ressemble... à ses portraits.

SIMON.

Oh! pour ça, il est frappant.

MATHIAS.

J'avais d'abord pensé à t'apporter un nez d'argent, mais tu m'as dit, l'autre jour, que le tien était encore en bon état.

SIMON, secouant le bout de son nez avec son doigt.

Oh oui! il me fera bien encore la fin de l'année... Brave Mathias, va, de penser comme ça à son vieux camarade!

MATHIAS.

C'te bêtise! Toi et ta petite Marie, n'êtes-vous pas mes seuls amis à présent?... A qui diable veux-tu que je pense, si ce n'est à vous?... D'abord, quand je ne le voudrais pas, je pense à toi tous les deux jours...

SIMON.

Qu'est-ce qu'il chante?

MATHIAS.

Mes jours de barbe. Chaque fois que je me rase, je me regarde dans le miroir; chaque fois que je me regarde dans le miroir, je revois ma balafre; chaque fois que je revois ma balafre, je repense à la bataille d'Eylau; et chaque fois que je repense à la bataille d'Eylau, je repense à toi, puisque c'est là que nous fîmes connaissance.

SIMON.

Et dans des circonstances majeures, comme on dit: mon petit Mathias avait affaire, pour le quart d'heure, à deux géants de Cosaques qui ne voulaient pas lui livrer leur drapeau. Il ne leur demandait que ça, le gourmand.

MATHIAS.

Le plus méchant m'avait déjà allongé l'estafilade en question, que je lui avais rendue avec les intérêts...

SIMON.

Et l'autre grand mâtin allait venger son camarade...

MATHIAS.

Quand un cuirassier de la garde tombe au milieu de nous et m'enlève dans le tas. — Je tenais toujours le drapeau russe, — mon adversaire ne lâchait pas de son côté...

SIMON.

Si bien que j'emporte la grappe vivante au galop de mon cheval.

MATHIAS.

Et le moment d'après, mon brave Simon présentait à Murat en personne un camarade sauvé, un prisonnier russe et un drapeau enlevé à l'ennemi. — Qui qu'a pris le drapeau? s'écrie Murat, en secouant son panache de corbillard. — C'est Simon, que je réponds. — C'est Mathias, que tu répliques... Tu as toujours eu l'esprit contrariant, toi.

SIMON.

Et Murat nous décore tous les deux.

MATHIAS.

Un rude temps, Simon, mais un beau temps!

SIMON.

Nous allons boire à ce temps-là, camarade!

Il va chercher une bouteille d'eau-de-vie et des petits verres.

MATHIAS, apercevant le pot de fleurs sur la table.

Tiens! depuis quand que t'as des jardins dans ta maison, toi?

SIMON, avec joie.

C'est le cadeau de ma petite-fille... Elle a aussi pensé à

ma fête. Et elle n'a pas seulement songé à l'agréable, mais encore à l'utile..., *utile durci*, comme disait mon capitaine. Elle m'a donné une douzaine de mouchoirs marqués à mon nom. (Il tire un mouchoir de couleur de sa poche et se mouche.)

MATHIAS, attendri.

Comme c't enfant-là comprend les besoins du cœur humain!... Et comme c'est ourlé!... Est-ce ourlé! Veux-tu que je te dise: eh bien! le jour de sa fête, moi je lui donnerai un châle, à ta petite Marie.

Tous deux s'associent à la table.

SIMON.

Brave Mathias! Mais ne va pas faire de folies au moins.

MATHIAS.

Des folies! eh bien! quand je ferais des folies pour notre petite-fille, je voudrais bien savoir qui m'en empêcherait... Je suis riche, d'ailleurs, puisque j'ai cinq cents francs de rente, outre ma pension... Ça me rappelle que pas plus tard qu'hier, j'ai été toucher mon revenu chez mon notaire... Car j'ai un notaire, moi!

SIMON.

Eh bien! moi aussi, j'ai un notaire. Seulement toi, t'es le client du tien; moi, je suis petit clerc chez le mien, voilà toute la différence.

MATHIAS.

Voilà!... Je te disais donc qu'hier je sortais de chez mon notaire, le gousset garni... Bah! que je me dis, je m'en vais me régaler. Et je m'en vais dîner au Palais-Royal..., à trente-deux sous.

SIMON.

Sardanaple, va!

MATHIAS.

Le fait est que c'était splendide..., de lumière surtout. On

voit bien clair pour quinze sous; on mange pour le reste... Eh bien oui, mais en sortant de là, v'là qu'il me prend un remords. — Comment, vieil égoïste, que je me disais, tu fais comme ça des débauches tout seul! c'est vilain, ça!... Le fait est que c'était vilain... Et je me bougonnais en descendant la rue du Bouloy, quand j'aperçois, auprès d'un épicier, trois petits ramoneurs en contemplation devant un tonneau de figues sèches... — Paraît qu'on aime les figues? que je dis comme ça, sans avoir l'air. — Ah! oui, monchieur l'invalide, répond le plus petit de la bande. — Eh bien! emplissez vos poches, mes enfants..., et que ça déborde... Ils ne se le font pas dire deux fois... Je les aide moi-même au dégât, — je prenais de la main droite, pendant que je payais de la main gauche.... sans compter.

SIMON.

C'est juste, puisqu'il est écrit que la main gauche ne doit pas savoir ce que donne la main droite.

Il remplit les verres.

MATHIAS.

Ah! l'épicier a compté, lui; c'était son affaire à c't homme!... Eh bien! tu me croiras si tu voudras, mais il fallait ces figues-là pour faire passer mon dîner... Et je m'en suis été fier comme un préfet en tournée. Seulement, en rentrant chez moi, — j'avais plus le sou.

SIMON.

Tu te ruineras, prodigue!... à ta santé!...

MATHIAS.

A la tienne, mon vieux. (Ils boivent.) Gentille eau-de-vie que tu as là.

SIMON.

C'est un cadeau de mon ex-capitaine... A sa mémoire! (Ils trinquent et boivent.) On ne boit ce nanan-là qu'avec des amis, des lapins qui ont vu le soleil d'Austerlitz... Voilà un beau jour!

MATHIAS, un peu lancé.

Et une belle bataille!... Je m'y vois encore... Notre corps d'armée s'avançait sur la gauche de l'armée russe.

Il fait le plan de la bataille avec sa canne.

SIMON.

Non, sur la droite.

MATHIAS.

Sur la gauche.

SIMON.

Sur la droite, je le sais bien, puisque j'ai été blessé ce jour-là.

MATHIAS.

Ostiné, va!

SIMON.

Mauvaise tête!

MATHIAS.

Tiens! veux-tu que je dise pourquoi tu confonds les positions, c'est parce que t'es gaucher. Un gaucher se trompe toujours de côté, c'est son droit.

SIMON.

Allons! bon! le voilà parti. Pour cinq ou six petits verres... Mon Dieu! comme t'as la tête faible!

MATHIAS.

V'là qu'il confond encore! Mais c'est toi, mon pauvre Simon, qu'un petit verre étourdit. C'est vrai! les femmes t'ont toujours reproché de ne pouvoir supporter un verre de vin... Elles disaient: — Simon est un joli cavalier... Et de fait, tu étais un joli... Dame! maintenant tu n'es plus..., mais autrefois tu étais... un joli cavalier... Seulement les femmes te reprochaient...

SIMON, lancé à son tour.

Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il dit?... Les femmes

m'ont toujours adoré, au contraire!... En ai-je fait des malheureuses, en 1810!

MATHIAS.

Nous étions jeunes alors!

SIMON.

Je n'avais pas vingt-cinq ans.

MATHIAS.

En 1810? Tu n'as donc pas tes petits quatre-vingt-dix ans.

SIMON.

Je les aurai aux vendanges.

MATHIAS.

Gamin, va! moi je les ai eus à la Trinité. Mais les femmes me disent généralement que je ne les porte pas.

SIMON.

Ah! c'est que de notre temps on savait faire des hommes.

MATHIAS.

On n'en fait plus comme nous.

SIMON.

C'est défendu... Te souviens-tu de certaine garnison à Dresde en Saxe?

MATHIAS.

Parbleu! je sais bien que ça n'est pas en Picardie... Pourquoi dis-tu Dresde en Saxe?

SIMON.

Je dis Dresde en Saxe..., parce qu'on dit Dresde en Saxe... dans la société. Te rappelles-tu Charlotte?

MATHIAS, cherchant.

Si je me rappelle Char... Ah non! je ne me rappelle pas du tout.

SIMON.

La belle Charlotte de Dresde... qui avait des yeux grands comme... (Après avoir cherché autour de lui un terme de comparaison, il indique le large cercle de ses lunettes.) comme ça.

MATHIAS, se ravisant.

J'y suis... (Avec suffisance.) J'y suis ! et des mains mignonnes... (Il regarde tour à tour les mains de Simon et les siennes.) Plus mignonnes que ça, par exemple... Si je m'en souviens! Ah! je l'ai bien aimée cette femme-là ! Elle me le rendait, du reste.

SIMON.

Qu'est-ce qu'il dit encore?

MATHIAS.

Je dis : Ah! je l'ai bien aimée cette femme-là!

SIMON.

Il bat la campagne!... Comme tu baisses, mon pauvre Mathias!... C'est moi qu'elle adorait, à preuve que je devais l'épouser, sitôt l'Europe conquise.

MATHIAS.

Toi !

SIMON.

Parbleu !

MATHIAS, piqué.

Toi!... Comme si ce n'était pas moi qui allais pas tous les matins dans la rue aux Juifs, où elle habitait. Dis un peu que je n'allais pas tous les matins dans la rue aux Juifs où elle habitait.

SIMON, de même.

Mon Dieu ! je ne dis pas que tu n'allais pas tous les matins dans la rue aux Juifs où elle habitait.... mais c'était pour me faire la courte échelle pendant que je lui jetais des bouquets par sa fenêtre. (Se levant et chancelant, avec un geste de triomphe.) Car je lui jetais des fenêtres par ses bouquets... non...

MATHIAS.

Bon! il embrouille maintenant la fenêtre et les bouquets... Voyons, Simon! du sang-froid, mon ami!... Tu sais bien que c'est moi qui menais Charlotte, tous les lundis, au bal.

SIMON.

Mais non, puisque c'est moi qui la conduisais tous les dimanches, à la comédie... Que diable! Raisonnons, Mathias!

MATHIAS.

C'est ça, raisonnons.

Ils boivent de plus en plus.

SIMON.

Et suis bien mon raisonnement: Les femmes n'aiment que les beaux hommes, n'est-ce pas?

MATHIAS.

Eh bien?

SIMON, avec dédain.

Eh bien! tu n'as jamais été un bel homme, toi.

MATHIAS,

Je n'ai jamais été bel homme, bel homme, c'est possible; mais j'avais mes agréments. D'abord les femmes m'ont tou jours trouvé... de la conversation.

SIMON.

Des bêtises!... Les femmes n'ont jamais aimé des pousse-cailloux de fantassins comme toi.

MATHIAS, se fâchant.

Pousse-cailloux! Mais c'est avec ces pousse-cailloux-là que Napoléon a fait le tour de l'Europe, et sans passe-port, mon vieux. S'il n'avait eu, pour lui frayer son chemin, que des poulets d'Inde comme vous autres, il n'aurait seulement pas dépassé Vaugirard!... Pousse-cailloux!

SIMON, blessé au cœur.

Tu offenses mon arme, sargent.

MATHIAS.

Je lui rends justice, maréchal des logis! et je dis que la cavalerie n'est bonne... qu'à monter à cheval. La vraie force de la France, c'est l'infanterie! (Buvant et criant.) Vive l'infanterie!

SIMON, buvant et criant.

Vive la cavalerie!

MATHIAS.

La cavalerie! mais a-t-elle seulement remporté une bataille, la cavalerie? a-t-elle jamais pris une ville d'assaut, la cavalerie?

SIMON, la main sur son sabre.

Ah mais! ah mais! tu me manques, Mathias.

MATHIAS, de même.

Je te touche, au contraire, et juste..., puisque vous vous fâchez.

SIMON.

Sache, mon petit tourlourou, qu'un cavalier vaut deux fantassins, c'est connu ça; c'est dans tous les livres!

MATHIAS.

A preuve que j'ai fait descendre la garde un jour à deux hussards autrichiens qui me barraient le passage.

SIMON.

Je te parle des cavaliers français, imbécile!

MATHIAS.

Ç'aurait été des cavaliers français imbéciles, que ç'aurait été absolument la même chose.

SIMON.

J'en connais un qui rabattrait ta crânerié, sargent.

MATHIAS.

Je voudrais bien voir cela, maréchal des logis.

SIMON.

Ça ne sera pas long... (Il tire son sabre.) En garde, mon petit voltigeur.

MATHIAS.

En garde, mon grand cuirassier! (Il essaye vainement de tirer son sabre.) Cré!!! Aide-moi donc à tirer mon sabre... Il est rouillé dans le fourreau.

SIMON, l'aidant à dégainer.

Prends garde de lui ressembler.

Ils se mettent en garde.

MATHIAS.

Nous verrons bien! (Ils ferraillent. Tout à coup Mathias rompt la garde et se frappe le front.) Tonnerre! sommes-nous bêtes!

SIMON.

Tu recules?

MATHIAS.

Non pas, morbleu! mais nous ne sommes pas des vagabonds pour nous battre ainsi sans faire nos testaments. Donne-moi de l'encre et du papier.

SIMON.

C'est juste. En voilà.

MATHIAS, de même.

Merci. (Ils s'asseoient chacun de leur côté et écrivent.) écrivons.

SIMON.

Ecrivons.

MATHIAS.

As-tu fini, tête de mule?

SIMON.

Oui, tête de baudet.

Ils posent leurs testaments sur la table.

MATHIAS.

Eh bien! reprenons la conversation. (Ils se remettent en garde,

Simon fait de vains efforts pour plier le jarret.) Oh! oh! tu n'as plus ton jarret de vingt ans, mon camarade.

Mathias porte un coup dans le vide. En ferraillant ils tournent et changent de côté.

SIMON.

Ta vue baisse, mon vieux! tu veux tuer les mouches, comme si nous n'étions pas en hiver. (Se frappant le front à son tour et rompant brusquement la garde.) Allons, bon! j'ai oublié de signer mon testament.

MATHIAS.

Tiens! moi aussi!

Ils reprennent les testaments déposés sur la table en se trompant de côté.

SIMON, lisant avec peine.

Qu'est-ce que j'ai griffonné là?

MATHIAS, de même.

Mais ça n'est pas mon écriture!

SIMON, déchiffrant le testament de Mathias.

« Si je meurs je donne toute ma fortune... à mon vieil » ami Simon et à sa petite-fille... »

MATHIAS, lisant le testament de Simon.

« Si je succombe, je lègue ma petite-fille à mon vieil ami » Mathias... » (Ému et dégrisé.) Il me lègue sa petite-fille!

SIMON, de même.

Comme ça, si je l'avais tué, il me laissait son bien...

MATHIAS, pleurant.

Si je l'avais descendu, il me léguait sa petite Marie! Ah! c'est gentil, ça... Brave Simon, va!

SIMON, de même.

Brave Mathias! (Une pause et des sanglots.) Dans mes bras, mon ami, dans mes bras! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et pleurent ensemble. — Se mouchant.) Voyons! ne pleure donc pas comme ça, sargent!

MATHIAS.

C'est plus fort que moi, maréchal des logis!... Quand je pense que nous allions peut-être... Faut avouer que je suis un fier animal.

SIMON, de même.

C'est moi qui suis une bête brute... D'abord, je te taquine toujours..., et pour des bêtises encore...

MATHIAS, vivement.

Mais non! puisque c'est moi qui!... Au fait, maintenant que je me rappelle, c'était bien toi que Charlotte aimait.

SIMON.

Non! à présent je me souviens, c'est toi qu'elle préférait.

MATHIAS, avec impatience.

Je te dis que non!

SIMON, avec colère.

Je te dis que si!

MATHIAS.

Je te dis...

SIMON.

Eh bien! allons-nous recommencer?

Ils se regardent et se mettent à rire.

MATHIAS, confidentiellement.

Tiens! veux-tu que je te dise? Charlotte ne nous aimait ni l'un ni l'autre.

SIMON.

A moins qu'elle ne nous ait préférés tous les deux.

Chant de jeune fille dans la coulisse.

MATHIAS.

Silence, mauvais sujet! voici ta petite Marie.

FIN D'INFANTERIE ET CAVALERIE

LE CLOWN

PAR

Mlle NINA DE VILLARD

PERSONNAGE

LE CLOWN..... M. COQUELIN-CADET

LE CLOWN

A Coquelin-Cadet.

Mon cirque fait relâche, et j'en profite, amis,
Me trouvant ce soir libre et correctement mis,
Pour vous dire en deux mots ma singulière histoire.
J'ai commencé mes tours au bord d'un écritoire,
Ah! dame, vous savez, on commence où l'on peut;
J'ai fait beaucoup de vers dont on se souvient peu,
J'ai célébré l'éther, l'Océan, la mouette,
La forêt, l'arc-en-ciel, l'amour : j'étais poëte!
Vous aurez feuilleté mes livres sur les quais,
Ils sont tous entassés sur le quai Malaquais;
J'ai rêvé des sommets altiers, des fières cimes
Qu'on peut escalader sur les ailes des rimes,
De ma jeunesse en fleur tel fut le clair matin.

. . . . . .

Mais la vie est un rink où souvent le patin
Nous emporte bien loin du but : erreur fatale!
J'ai traîné l'habit noir du solliciteur pâle
Qui cache un manuscrit lourd, j'ai connu l'horreur
De l'antichambre où l'on attend qu'un directeur
Ait fini de causer avec des ingénues.
J'ai vu naître et mourir bien des jeunes revues,

Et j'ai noctambulé triste, hagard, crotté,
Vêtu pendant l'hiver de jaquettes d'été,
Et d'ulsters poussiéreux pendant la canicule.
Mais un jour, lassé d'être un martyr ridicule,
Pour dompter le public il faut, me suis-je dit,
Employer quelque truc aussi fort qu'inédit.
Alors j'ai dédaigné les ornières connues,
Que suivaient les anciens pour aller jusqu'aux nues;
Et, pour mieux m'écarter des vulgaires chemins,
A la postérité j'ai marché sur les mains.

. . . . . .

Je suis le clown moderne et froid, ma jambe maigre,
Comme un piment confit longtemps dans du vinaigre,
A d'étranges zigzags où le songeur se plaît;
Je sais poser mon front pensif sur mon mollet,
En faisant de petits bonjours de ma bottine
A la brune ambrée, aux senteurs de veloutine,
Qui profile son galbe aimable aux promenoirs.
Je vois s'illuminer les yeux verts, bleus ou noirs,
Quand, au son du hautbois, de mon orteil senestre
Je mouche élégamment le nez du chef d'orchestre.
Je porte une perruque écarlate, un maillot
Tout zébré de dessins fantasques, dernier mot
Des gommeux du tremplin; mon sourcil circonflexe
Abrite mon regard qui trouble l'autre sexe.
Je suis le roi des désossés; comble de l'art,
Je rase une table en faisant le grand écart,
Comme un rameur véloce en une périssoire,
J'improvise des pas sur une balançoire;
Les applaudissements gantés me sont acquis,
Quand je jongle avec les couteaux, d'un air exquis.
Brillant d'une gaîté féroce et japonaise,
Tantôt guépard, tantôt boa, toujours à l'aise,
Je sais bondir, ramper, m'aplatir chaque soir
Et ce qui sert aux autres hommes à s'asseoir

Me sert à moi, le clown rêveur, de mandoline,
Pour ma chanson sans mots, sans notes, mais câline.
C'est alors que je plane — et je reprends mon rang
De descendant direct du père orang-outang.

. . . . . .

D'être son petit-fils je sens si peu la honte
Que vers ce grand aïeul fièrement je remonte.
Loin de répudier sa haute parenté,
Je le prends pour modèle, et c'est ma vanité,
Qu'on dise quand, rasé, ganté de frais, le linge
Eclatant de blancheur, je parais : « Tiens, un singe ! »

FIN DU CLOWN.

LE

MARQUIS ERNEST

SAYNÈTE

PAR

M. LOUIS DÉPRET

PERSONNAGES

LE MARQUIS ERNEST (28 ans).
HECTOR, son valet de chambre (même âge).

LE MARQUIS ERNEST

Le théâtre représente l'antichambre d'un riche appartement. — Au lever du rideau, Hector assis sur une banquette de velours, près de la porte de l'appartement, observe avec une irritation croissante la sonnette qui tinte presque sans discontinuer.

SCÈNE I

HECTOR, seul.

Quand cela finira-t-il?... C'est insensé!... Et voilà la musique à laquelle je suis condamné depuis une heure... moi... moi qui raffole des maîtres nouveaux, et qui ai la tête encore toute vibrante de fraîches mélodies :

Il chante.

Hé! bonjour, monsieur le mari...
Qu'avez-vous fait de votre femme?...

Il esquisse le reste de l'air.

En dépit des cabales, le *monsieur* qui a fait cette chose-là, a vraiment une lyre... comme disait ce reporter qui m'a été présenté l'autre jour au bal des gens de maison. (On sonne.) Ernest est fou, et pas d'aujourd'hui, exemple : (On

sonne lentement et longuement.) Je continue, exemple : lorsqu'on voit, réunis sous ses yeux, sur une table ronde en chêne sculpté... à soi, tous les éléments d'un dîner respectable, sans parler de l'Ile Bourbon, des Brevas, du Kumel, mes seuls amis à moi... (Un seul coup impérieux et sec.) Ah ! mais... ah ! mais ! Je continue : quand on a toutes ces choses à portée de la main, c'est l'usage des vrais gens du monde de se livrer alors aux enlacements du bien-être, et d'envisager l'œuvre du créateur à travers toutes sortes de couleurs ravissantes. Est-ce le cas d'Ernest? — Ah bien oui! — mais j'oublie... que j'ai oublié de camper mon bonhomme, comme disait ce sculpteur qui m'a été présenté l'autre jour à notre bal. Qu'est-ce qu'Ernest? Eh bien, il y en a qui diraient qu'Ernest est mon maître. Va pour mon maître, puisque c'est ainsi que cela se prononce. Et pourquoi, *mon maître*, s'il vous plaît? Tout uniment, parce que lorsqu'il est là, je dois l'appeler monsieur. Mais ne vois-tu donc pas, vieille folle de société, qu'il s'agit ici d'une simple convention commerciale? Ernest, mon semblable... moins la tournure, moins je le ne sais quoi, est un homme qui se trouve avoir trop d'argent de poche. De cet argent de poche, il me cède une partie, afin que je l'appelle monsieur. Je suis l'offre, il est la consommation. Lorsqu'il ne consomme pas, j'arrête son compte, il redevient Ernest, plus de *monsieur*. Je ne vois pas du tout pourquoi je lui ferais des cadeaux... surtout en son absence. Nous disions donc qu'Ernest n'a pas d'estomac, il la fait à l'eau de Vals, il mange ridiculement, sans esprit, sans distinction, sans soupçonner qu'un autre homme, son égal, a affirmé du génie dans ce salmis de bécasses. (Poétiquement.) Naguères, ces mêmes bécasses, ce n'était qu'un objet désagréable à l'œil que le plomb du chasseur venait d'abattre sanglant... sur la grève. (Tintement traînant de la sonnette.) As-tu fini ! — Je continue : A présent, c'est joyeux, c'est parfumé... *c'est Parisien*. Eh bien, Ernest n'en fait aucun état, pour parler comme ce normalien qui a demandé à m'être présenté à notre bal. C'est l'homme des œufs à la coque, de la

côtelette, le vieux jeu, quoi! Mais tout cela ne me dit pas pourquoi cette vie de rat de bibliothèque, ces airs cachés, et depuis trois mois environ cette tenue de bal à l'heure du dîner, et ces aventures mystérieuses? Mon Dieu, que cet homme a donc de la province en lui! Je ne lui connais pas de dettes, ce qui n'est pas pour le flatter... mais enfin il y a quelque chose, quelque chose de nouveau, cela est certain, quelque chose qui ne ressemble pas aux vieilles médailles, aux vieilles assiettes qui ont seules jusqu'à présent occupé son cœur. Mais quoi? — Hier il dînait en ville, naturellement chez des *Pot-au-feu*. Ce gaillard-là n'a rien à voir avec le grand-seize, je vous en réponds... ni même avec le petit. (Il rit avec affectation.) Tenez, voilà de ces mots comme il n'en trouvera jamais, lui. J'ai supposé que l'on chanterait au dessert, et que cela finirait par un joli loto. Aussi, me la suis-je brisée, et à minuit et cinq minutes, je savourais un *puros* devant la Maison-Dorée, après avoir assisté à la *première* des Variétés. J'ai retrouvé là tout mon monde; c'est bon de se sentir les coudes. J'avais au dernier moment trouvé un excellent coin... adossé contre les baignoires de face. Il m'en a même coûté un chapeau, a la suite de circonstances... mais passons. En rentrant, je fus mandé par Ernest, rentré lui-même avant moi. Je pus craindre un instant qu'il serait colère, de mauvais goût, qu'il me dirait de ces mots... je le trouvai au contraire assez agité et l'air malheureux. — Mon cher Hector, me dit-il, demain de grand matin, et peut-être avant, une personne brune viendra carillonner ici. (Mimant la scène.) *Moi* — *Une femme !!!* — *Ernest* (Avec embarras.) Une femme... peut-être. — *Moi.* — *Une femme!!!* — *Ernest.* — Tu ne lui ouvriras sous aucune espèce de prétexte. (On sonne.) C'est ça... c'est bien ça... je continue. A cette prière stupide, j'opposai une objection pleine de sens: — Et, si je n'ouvre pas, comment saurais-je que c'est la petite dame brune? — C'est très-juste, mon excellent Hector comme toujours c'est toi qui es dans le vrai; Eh bien alor n'ouvre à personne, laisse le monde entier sonner!

(Sonnerie répétée.) Et le monde entier, comme vous voyez, a l'air de profiter de la permission. Cependant, je languis à sentir de si près l'odeur d'un bon gros secret, sans y pouvoir donner un coup de dent. Et dire que derrière cette porte, derrière cette misérable planche de bois, palpite un être gracieux, sensitif... une femme. (On sonne, il se rapproche de la porte.) Hum ! la fine odeur ! On n'aurait qu'à faire comme cela : *cric! crac!* Et l'on serait en face de son idéal ! (S'adressant à la sonnette qui recommence.) Tu sais... toi... ne me tente pas. (Collant son oreille à la porte.) Raisonnons ; peut-être je me suis privé jusqu'à présent d'ouvrir, par le fait d'une ridicule condescendance envers Ernest, qui doit être occupé maintenant avec ses gravures, ses cuivres, et ne pense plus à ce qu'il m'a dit hier au soir, car il n'a pas beaucoup de suite dans les idées cet être-là, mais il est si plein d'égards pour moi! (Il va s'assurer du côté des appartements.) Tout est bien par ici, mon cœur tais-toi! Allons, un bon mouvement! *cric! crac!* voilà qui est dit. (Il ouvre la porte et recule terrifié.) C'était monsieur !!!

Le marquis caché derrière la porte, entre furieux.

SCENE II

HECTOR ERNEST, tenant Hector au collet.

ERNEST.

Paillasse !

HECTOR, se dégageant.

Monsieur ! (A part.) Dame, à présent il paye.

ERNEST.

Va-nu-pieds ! fainéant ! mouchard ! poseur !

HECTOR.

Monsieur le marquis! (A part.) Je trouve même qu'il court après son argent.

ERNEST.

Ah! voilà comme tu me récompenses, drôle, de ne pas t'avoir jeté à la porte hier au soir, pour m'avoir fait attendre moi, ton maître. Eh bien, à présent, je t'y flanque à la porte... j'en ai assez de toi, je te renvoie, je te chasse... tu vas me tourner les talons... d'ici une heure, il faut que tu sois parti. Hé quoi, faquin! tu m'entends dire que j'attache la plus grande importance à ce que cette porte reste close; et le premier usage que tu fais de mon secret, c'est de tâcher de le violer. Eh bien, sache-le, misérable, il n'y a pas de secret... c'est une épreuve... c'est un piége que je t'ai tendu, parce que je me méfiais de toi... pas ça de secret, tu m'entends; mais je voulais être fixé, j'ai pris par la porte de service... et j'ai sonné...

HECTOR.

Comment, tous ces coups-là... c'était monsieur...

ERNEST.

Ça ne te regarde pas!

HECTOR, avec noblesse.

Alors monsieur le marquis pourra témoigner que j'ai lutté.

Il sort.

ERNEST, le poursuivant de ce cri.

Pas de secret! pas de secret!

SCENE III

LE MARQUIS ERNEST, accablé, tombe sur la banquette.

Il n'est plus là, je puis parler... Eh bien, si, il y a un secret, un vilain secret, et comme on dit, une méchante affaire. — Dans ce temps-là, le marquis Ernest (c'est moi !) venait de s'éveiller comme à l'ordinaire, c'est-à-dire sur les neuf heures, et en regardant sur son journal le quantième du mois, il avait poussé un cri de surprise et presque d'horreur. Comment, lui, l'homme précis et ordonné entre tous, (oh oui! je suis précis et ordonné) avait-il pu commettre une aussi forte méprise? Sachez donc, que par suite d'une faute de calcul très-pardonnable quand on aime, ce n'était pas dix-huit jours, ainsi qu'il aimait à le croire, mais vingt qui le séparaient encore de son mariage avec sa cousine Yolande dont il était chéri, et qu'il adorait. Oh! oui, je l'aime bien, mon Yolande! c'est à la découverte funeste de ce vingtième jour que remonte le vilain secret, la fâcheuse affaire en question. Le marquis Ernest n'est pas un type. — Non, je ne suis pas un type. — Mais il est dans son espèce un homme assez rare, ayant la passion, la manie de l'ordre. Je suis le rangement, le classement, la méthode en personne. Mon bonheur, c'est que toute chose soit en sa place, que toute heure ait son emploi invariable. Depuis l'âge de dix-sept ans, je raffole des exemplaires rares, des Sèvres, des Saxe, des gravures, des vieux grès. Je passe ma vie à ranger, à déranger, à épousseter ces trésors. Je rumine comme une grosse affaire des chassé-croisé pour le lendemain : ces livres à la place de ces faïences, cette commode au lieu de ce bureau, voilà les événements de la vie du marquis Ernest. Oui voilà quels sont... hélas!

quels étaient les événements de ma vie. D'ici vous voyez comme un pareil caractère est mal placé pour goûter l'abracadabrante fantaisie des Cora, des Blanche, des Bébé. Aussi demeure-t-il froid à ces noms illustres, j'allais dire à ces dates patriotiques. Il avait arrêté de se marier à vingt-huit ans... oui, j'avais arrêté cela. Donc, à vingt-sept ans et neuf mois, je demandai et j'obtins la main de ma cousine au troisième degré, Yolande qui me chérit et que j'adore... Oh oui, j'adore mon Yolande! Le marquis Ernest, entra dèslors officiellement dans sa seconde manière. Sans négliger pour cela ses cuivres et ses porcelaines, il entra dans la phase des bouquets, des bijoux, des vers, des dîners chez les parents de la fiancée, lesquels habitent près de Chantilly; de la sorte, mon intérieur n'est dérangé par aucune allée et venue, et mon valet de chambre lui-même ne sait rien de mes projets. Je gagnai ainsi deux mois et douze jours, du moins, je le croyais, et mon programme restait encore tracé pour dix-huit jours... pas une seconde pour l'imprévu : formalités légales, visites, invitations, achats divers en vue d'un voyage... en Italie bien entendu... total dix-huit jours sec! Tout allait si bien... *trop bien!* Mais quel réveil, lorsque le marquis découvrit, se dressant de toute la hauteur de leurs quarante-huit bêtes d'heures, deux grands jours dont l'emploi non prévu restait en blanc. Soudain son désarroi fut traversé comme par un éclair. Il n'était pas de ces gens à qui, dans le malheur, il revient des airs de musique. Non, il était homme, vous le devinez, à recourir plutôt aux proverbes. Juste au moment où il allait saisir le proverbe consolateur, il reçut la visite d'un sien parent, le comte Pierre, boulevardier à tous crins, un brave qui trouve qu'avec un bon cheval et un bon dîner, la vie est belle, et qui connaît... toutes les cocottes. Le comte Pierre que je n'avais pas vu depuis un an, vint à moi la main tendue : « Hé bien, l'on se marie, me dit-il... sans prévenir personne, et moi, ton cousin, je n'en saurais

rien, si je n'étais aussi un peu cousin de la mariée, qui m'a prévenu, elle. Sans rancune, mes compliments. Et cela t'a pris tout de suite, comme cela, mon cher bric-à-brac, ma vieille potiche! As-tu un peu vécu au moins? Qu'est-ce que tu as fait de ta jeunesse, avant de l'enterrer pour toujours? raconte-moi cela, car tu sais, mon petit magot, mon précieux craquelé, je te le dis aussi sérieusement que la sagesse des nations elle-même : il faut que jeunesse se passe! » — C'est cela! c'est cela même! m'écriai-je en sautant au cou de mon ami Pierre. C'est cela même, tu as raison, j'ai trouvé... Eureka, le proverbe est clair : il faut que jeunesse se passe, c'est la sagesse des nations qui l'affirme. Eh quoi, monsieur le marquis, les nations se sont cotisées pour être sages à votre profit... et vous n'en profiteriez pas! » En effet, ne pas voir dans cette coïncidence des deux jours supplémentaires et du proverbe négligé, une invitation d'en haut, c'eût été par trop d'aveuglement. La volonté des puissances mystérieuses me rappelait clairement un devoir presque sacré. Restait à définir les conditions dans lesquelles s'accomplirait ce devoir. Le comte Pierre qui devant l'explosion de ma joie m'avait cru un peu *touché*, entra bientôt dans mes vues et me fut du plus grand secours. Le comte Pierre, je l'ai dit est très-lancé. Il me recommanda une divine personne, sympathique au club... pas un mot de plus. « Admirablement élevée par une tante idolâtre, la divine personne pouvait prétendre à tout, me dit le comte Pierre, lorsqu'elle fut lâchement... lâchée par un prince de la maison russe des Ober... off. » Ainsi me parla le comte Pierre, mon cousin. J'eus l'air, par politesse, de gober le prince Ober... off... mais dans le fond, comme je ne suis que méthodique, et pas imbécile, je trouvai cette arabesque oiseuse. Sur-le-champ, le comte Pierre me présenta. Une jeunesse qui a résolu de se passer en quarante-huit heures n'a pas de temps à gaspiller. Nous fûmes très-vite d'accord avec la victime du prince Ober... off. Le comte Pierre, grand maître des cé-

rémonies, décida que le jeune couple dînerait chez Bignon, et assisterait dans une baignoire, *à la première* des Variétés. Dans l'intervalle, le marquis Ernest, qui depuis son enfance n'avait pas connu une minute de vide à frotter ses médailles, à cataloguer ses dessins, s'ennuya monstrueusement auprès de la jolie brune dont les mille petites extravagances le révoltaient. Il se faisait à lui-même l'effet d'un civilisé jeté parmi les sauvages. Ce que c'est pourtant que l'idée, car il n'est rien de moins sauvage au monde que la divine personne. Ses prévenances les plus délicieuses tourmentaient le marquis. Il attendait, comme un supplicié, la fin de l'épreuve. Enfin sonna l'heure du dîner, puis celle du théâtre. Je trouvai bien que quarante louis pour des huîtres d'Ostende, des ortolans brûlés, des truffes gelées, une bouteille de moët, et cette baignoire asphyxiante comme une étuve... c'était déjà assez joli... le prix d'un Delft doré! Mais avec quelle joie il eût ajouté à sa mise quarante autres louis pour que sa compagne voulût bien se retirer doucement avant la sortie... au commencement du dernier acte par exemple. Quels vœux ardents j'adressais au ciel, de me voir rendu à mes collections, à mon Yolande, guéri à jamais de ma foi aux proverbes... et des personnes sympathiques au club. A cette sueur froide qui me perle sur le front, je sens revivre toute la réalité du petit drame... Et ce n'est peut-être que le prologue! Écoutez! écoutez! L'ancien parterre, transformé en stalles d'orchestre, apportait comme une houle de têtes dites humaines, jusqu'au bord de ces sombres nids qui seraient d'intolérables cachots, si l'entrée n'en coûtait à certains jours le prix d'un cheval anglais. Toutes ces cages sont bondées, excepté une seule, qui n'enferme que deux prisonniers. Le devant est occupé par une gentille dame pas trop ébourrifée, et au sourire inexplicable. Dans le fond de la baignoire, dont nul visiteur ne vient troubler le profond silence, est assis un jeune homme qui pourrait servir de modèle à un portrait définitif de *celui*

qui voudrait bien s'en aller. Tapi au coin le plus obscur de sa geôle, il ne perd pas des yeux sa compagne. Cependant l'attitude de celle-ci n'offrait rien que de rassurant à l'œil du plus inquiet. Elle s'occupait rêveusement à vider une boîte d'oranges glacées. Voilà où en étaient les préoccupations du marquis attentif, et qui tout en se félicitant de trouver sa compagne si raisonnable, s'étonnait de son air rêveur.

La petite boîte d'oranges glacées m'avait d'abord fait trembler. Je voyais d'ici ma compagne grignotant pendant la musique, et le parterre furieux, de crier à la porte! et mon mariage devenu impossible après ce scandale public... Eh bien, rien de tout cela. — C'est incroyable... me disais-je... Elle est calme et même un peu triste... pauvre femme!!! Quel vide!!! quel ennui parfois sous ces fronts couronnés de roses! Qu'est-ce qui peut donc l'absorber ainsi? »

N'y tenant plus, le marquis émerge de son coin obscur, juste à temps pour jouir du spectacle de sa belle amie posant la dernière pierre, c'est-à-dire le dernier pépin d'orange à un gentil monument dont les assises n'étaient autres que le bord d'un chapeau ; ledit chapeau situé d'aplomb sur la tête d'un personnage gravement assis au parterre, un peu plus bas que la baignoire, et totalement invisible pour nous.

C'était pendant l'entr'acte. Des rires étouffés des baignoires voisines avaient éveillé en moi de vagues terreurs... mais jamais, jamais plus ridicule catastrophe ne s'était offerte à mon imagination. — Misérable me dis-je! Voilà ce que me réservait son air songeur! Dans trois minutes on va frapper le premier coup. Les musiciens rentrent déjà. Cet homme forcé de se découvrir, découvrira tout... je ne crains pas les épées... mais Yolande perdue... un si bon mariage démoli... mon nom mêlé à cette farce grossière... Voilà ce qu'on appelle passer sa jeunesse!!! Non! non! foin de la fausse chevalerie! fuyons avant tout le tapage; d'ailleurs je ne dois aucun ménagement à la créature qui m'expose ainsi. Là-dessus, j'ouvris d'un coup sec la porte de la baignoire. —

Vous avez si chaud que cela, marquis? — Oui, je m'en vais pour de bon. Libre à vous de m'imiter, mais tout de suite, ou pas du tout. Est-ce compris? — Parfaitement! beau croisé, à votre aise... vous voulez filer; avant *l'auteur! l'auteur!!!* de peur de me compromettre. Bon voyage. » Elle n'était pas autrement émue; étrange créature! Je sautai dans la première voiture, et je rentrai ici maudissant ma sotte complaisance pour les proverbes. Et me voilà sous le coup d'une persécution de la dame, ou d'une visite de l'homme au chapeau, qui viendra, son couvre-chef avarié d'une main...

SCÈNE IV

Sur les dernières paroles du marquis, HECTOR fait son entrée, juste dans l'attitude indiquée, brossant du coude son chapeau, dont il semble vouloir enlever une tache rebelle.

HECTOR.

Monsieur le marquis pourra témoigner que j'ai lutté.. je lui donne ma parole que ce qui est arrivé, la porte ouverte, *cric! crac!* ne serait pas arrivé, si je n'avais eu la tête encore toute pleine des émotions d'une *première*, une vraie première de Parisiens...

LE MARQUIS, intéressé malgré lui.

Une *première*... où? quand cela?...

HECTOR.

Oh! monsieur me fait poser... pardon... monsieur veut rire. Monsieur sait mieux que moi, ce que je veux dire avec cette première. (A part.) Je le flatte, je le traite comme un Parisien.

LE MARQUIS, embarrassé.

Ah! oui... hier... je crois avoir lu cela... dans mon journal... à l'Opéra-Comique?

HECTOR, à part.

Paysan! (Haut.) Oui, monsieur, c'est-à-dire pas loin de l'Opéra-Comique... aux Variétés.

LE MARQUIS, très-inquiet.

Ah! vous allez là... vous! Eh! comment cela s'est-il passé, rien d'extraordinaire... pas d'accidents?

HECTOR, à part.

Est-ce qu'il s'imagine que les omnibus circulent dans la salle? (Haut.) Non, rien d'extraordinaire; j'ai aperçu au départ... (puisque monsieur le marquis m'interroge) son ami le comte Pierre qui avait au bras une jolie brune... et ils riaient... ils riaient!!!

LE MARQUIS.

Et voilà tout... pas de dispute... pas de bagarre?

HECTOR, à part.

Ah çà, d'où vient-il? (Haut.) Monsieur... nous étions là, en excellente compagnie.

LE MARQUIS, soulagé de ses craintes.

La salle était belle?

HECTOR.

Oui... mais il se glisse de fiers... mal élevés partout. Voyez ce qu'ils ont fait de mon chapeau. Ils ont jeté dessus leurs pépins d'orange. Ah! si je savais qui!

LE MARQUIS, lui donnant un louis.

Tenez, allez acheter un autre chapeau, je vous pardonne pour cette fois.

HECTOR, à part.

Provincial, mais homme du monde.

LE MARQUIS, ravi.

Oh oui! j'aime bien mon Yolande.

FIN DU MARQUIS ERNEST

MON AMI NAZ

PAR

M. PAUL ARÈNE

MON AMI NAZ

A Coquelin-Cadet.

Or, voici par suite de quelle aventure mon ami Naz fut voué au vert :

Blasé sur les joies du collége, fatigué de fumer toujours des feuilles sèches de noyer dans des pipes en roseau, et d'élever des serpents avec des cochons d'Inde au fond d'un pupitre, mon ami Naz résolut un jour de s'offrir des émotions plus viriles.

Et, le képi sur l'œil, le cœur battant à faire éclater la tunique, il entra, mon ami Naz, au cabaret de la mère Nanon.

Tous les collégiens un peu avancés en âge le connaissaient, ce cabaret : une porte basse sur la rue, un petit escalier à descendre, un corridor à suivre, et l'on se trouvait dans *la salle!* avec son plafond à solives, sa fenêtre qui regarde la Durance, et la bataille d'Isly accrochée au mur.

O joie, ô paresse!... Le collége à deux pas (parfois même nous en entendions la cloche) et du soleil plein la fenêtre, et la grande voix de la Durance qui montait.

— Une topette de sirop, mère Nanon!

— De sirop, petits?... Est-ce de gomme ou de capillaire?

— De capillaire, mère Nanon.

Et la mère Nanon apportait une topette de capillaire. De

la pointe d'un couteau, elle enlevait dextrement le petit bouchon, puis renversait la topette, le col en bas, dans le goulot d'une carafe pleine de belle eau claire. Le sirop s'écoulait lentement, avec un joli bruit, comme le sable d'un sablier. L'eau claire, le sirop s'y mêlant, se troublait de petits nuages couleurs d'opale et d'agate, et de grosses guêpes attirées montaient et descendaient le long du verre, curieusement.

Mon ami Naz — qui était en fonds ce jour-là — but tout seul huit ou dix carafes. Puis, la tête échauffée, il se mit au billard, à *faire la partie!*

Je le vois encore, ce billard ; un solennel billard à blouses, du temps de Louis le Quatorzième, décoré de grosses têtes de lion à ses quatre coins, têtes de lion qui ouvraient avec bruit leur gueule en cuivre, chaque fois qu'au hasard de la partie, une bille tombait dedans. Les billes, d'ailleurs, étaient en buis, les queues sans procédé, et les bandes antérieures, paraît-il, à l'invention du caoutchouc, semblaient rembourrées de lisière. Quant au tapis, qui en décrirait les reprises sans nombre et les maculatures ?

Mon ami Naz, ce jour-là, gagna tout ce qu'il voulut.

Pourquoi ne s'arrêta-t-il pas à temps? Et d'où vient cet amer plaisir que trouve l'homme à tenter ainsi sa destinée ?

Naz gagnait tout : partie, revanche et belle. Il n'avait qu'à s'en aller, il resta. Il n'avait, le dernier coup fait, qu'à poser la queue glorieusement. Il préféra, le dernier coup fait et marqué, garder la queue en main pour *continuer sa série.*

Et il la continua, le malheureux ! il fit un, deux, trois carambolages ; il en fit cinq, il en fit six ; il en fit huit, il en fit dix ; et les billes allaient, venaient, s'effleuraient et tourbillonnaient, puis s'entrechoquaient doucement, comme attirées par un aimant invisible ; et les carambolages roulaient, et les spectateurs applaudissaient, et la vieille Nanon elle-même remuant des sous dans la poche de son tablier, admirait et faisait galerie.

Tout d'un coup — c'était un effet de recul — la queue,

lancée d'une main nerveuse, glisse sur la bille et la manque ; le tapis craque, le tapis se fend triangulairement, et la queue presque tout entière s'engouffre et disparaît dans un abîme de drap vert.

Le tonnerre en personne serait tombé dans la salle, que le saisissement n'eût pas été plus grand. Chacun s'entre-regarda. Naz, le malheureux Naz resta debout, comme stupéfait, le corps en avant et la bouche ouverte.

— Son père ! s'écria la vieille Nanon, qu'on aille chercher Monsieur son père !

Le père de Naz arriva.

On s'attendait à une explosion de colère, il se montra glacial et digne :

— Combien ce tapis ?

— Soixante francs, mon beau Monsieur, pas moins de soixante francs.

— Voici soixante francs !... et qu'on me donne le vieux drap.

Puis, les bandes déboulonnées et le tapis décloué :

— Emporte-moi ça, dit le père en mettant le tapis roulé sur le dos.

Que comptait-il faire ?

Le surlendemain tout fut expliqué quand nous vîmes entrer le malheureux Naz vêtu de vert de la tête aux pieds ; habit vert, gilet vert, pantalon vert, casquette verte, et non pas vert-pomme ou vert-bouteille, mais de ce vert cruel et particulièrement détestable qu'on choisit pour les tapis de billard. Sur l'épaule droite nous reconnûmes tous une grande tache faite par la lampe à schiste, et sur l'épaule gauche une petite meurtrissure bleue imprimée dans le drap par un *massé* trop brutal.

A partir de ce jour, mon ami Naz passa une jeunesse mélancolique.

Six ans durant, son père fut inflexible ; six ans durant, des habillements complets de couleur verte sortirent pour le malheureux Naz de cet inépuisable tapis.

Ses camarades le raillèrent.

Les demoiselles de la ville s'habituèrent à rire de lui.

Et le malheureux Naz souffrit beaucoup de toutes ces choses, étant né avec un cœur aimant.

On le surnomma le lézard vert.

Sa figure, à force d'ennui, devint peu à peu verte comme le reste. Il se mit à boire de l'absinthe!

Enfin, à l'âge de vingt ans, long, maigre, et toujours habillé de vert, mon pauvre ami Naz ayant pris l'humanité en haine, s'embarqua vert et seul pour les Grandes-Indes, le paradis des perroquets!

FIN DE MON AMI NAZ

LE

NEVEU DE LA MARQUISE

SAYNÈTE DE SALON

PAR

M. GEORGES D'HEYLLI

PERSONNAGES

LA MARQUISE.
ROGER D'ENTRAIGUES.
LISETTE, soubrette de la Marquise.

A Paris, en 1770.

LE

NEVEU DE LA MARQUISE

Un salon. — Porte d'entrée au fond. — A gauche, porte de la chambre de la marquise. — Fenêtre, à droite, donnant sur la rue. — Table chargée de livres et de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE.

Elle est assise et brode au tambour. — Elle s'ennuie. — Elle pose son ouvrage et prend un livre qu'elle ouvre et dont elle lit quelques lignes. — Elle le rejette presque aussitôt sur la table, en poussant un soupir. — Après ce petit manége, elle se lève et sonne. — Silence. — Elle sonne de nouveau.

Voyez s'il en viendra un seul! j'ai trois domestiques à mes ordres! (Elle resonne) et j'ai beau les sonner, les carillonner, pas un ne répond à mon appel!

Elle sonne encore

SCÈNE II

LA MÊME, LISETTE, entrant vivement.

LISETTE.

J'achevais en toute hâte de m'habiller, lorsque j'ai entendu la sonnette de madame la marquise.

LA MARQUISE.

Et Frontin? Et Jacqueline?...

LISETTE.

Madame ne se souvient plus, sans doute, qu'elle leur a donné la permission de s'absenter jusqu'à ce soir pour aller voir la fête et les illuminations en l'honneur du mariage de Mgr le Dauphin.

LA MARQUISE.

C'est vrai, je l'avais oublié... (Après un silence.) Sais-tu une chose, Lisette? je m'ennuie...

LISETTE.

C'est le mal de bien des gens, mais madame la marquise le ressent plus que personne parce qu'elle vit volontairement isolée.

LA MARQUISE.

C'est vrai, Lisette, mais depuis mon veuvage, je n'ai pu reprendre encore l'habitude de revoir le monde.

LISETTE.

Peuh!... madame la marquise a si peu de temps connu M. le marquis!

LA MARQUISE.

Cela est encore vrai, mais je n'en dois pas moins à sa

mémoire, et à moi-même, de respecter le plus longtemps possible mon veuvage.

LISETTE.

Soit, madame, respectons votre veuvage, je le veux bien ; mais franchement, n'avons-nous pas assez fait pour cette illustre mémoire? ne nous sommes-nous pas, en l'honneur de ce mort qui, en somme, a laissé si peu de regrets, enterré pendant plus de dix mois dans un vieux castel perdu au fond des montagnes?...

LA MARQUISE.

Mais puisque nous voici maintenant à Paris, que demandes-tu de plus?...

LISETTE.

Que madame la marquise reçoive ses amis, ses connaissances, les personnes de son rang et qu'elle s'empresse de choisir bien vite, parmi les jeunes seigneurs de la cour, un successeur à feu M. le marquis...

LA MARQUISE.

Rien ne presse, Lisette... (Un silence.) Tiens, pour tuer le temps qui me semble immortel, coiffe-moi.

LISETTE, en coiffant la marquise.

Et parmi ces seigneurs, madame la marquise sait bien qu'elle n'a qu'à choisir.

LA MARQUISE.

Oui!... mais je ne veux d'aucun.

LISETTE.

Alors, nous resterons veuve!... Voilà qui nous promet bien du plaisir. Nous avons cependant le neveu de M. le marquis, ce jeune officier qui était encore en garnison dans le Nord lors du mariage de madame et dont la visite nous est depuis si longtemps promise.

LA MARQUISE.

Eh bien?...

LISETTE.

Eh bien! M. Roger d'Entraigues est revenu à Paris, et il n'attend qu'un mot de madame la marquise qui, par le fait, est sa tante, pour se présenter chez elle et ramener en même temps, avec lui, toute la belle et illustre société que voyait M. le marquis.

LA MARQUISE.

Mais Lisette, tu connais mes affaires mieux que moi-même et tu en sais beaucoup plus que je n'en pourrais dire sur le compte du neveu du défunt marquis, lequel neveu je n'ai jamais vu, ni même, je t'assure, envie de voir...

LISETTE.

Alors, nous renonçons définitivement même à la perspective d'un nouveau mariage?...

LA MARQUISE.

Eh! qui veux-tu que j'épouse, grands dieux?...

LISETTE.

M. d'Auterive, par exemple...

LA MARQUISE.

Non certes!... tu trouvais le marquis trop vieux; mais M. d'Auterive est, pour le moins, aussi vieux que lui.

LISETTE.

Oui... mais il a un si grand train de maison; cela fait passer sur bien des choses... puis nous avons le comte de Dunières.

LA MARQUISE.

Trop vieux aussi pour moi.

LISETTE.

Alors nous avons le marquis des Réaulx...

LA MARQUISE.

Encore?... Mais, Lisette, as-tu juré de me faire mourir. Tu me cites les trois plus vieux gentilshommes de la cour. En est-il un, parmi ceux-là, que tu voudrais pour toi-même, si tu étais veuve et marquise? Les six mois que j'ai vécus avec le marquis m'ont guérie, à jamais, du goût des unions disproportionnées, au moins au point de vue de l'âge. Je ne veux plus d'un mari maladif et podagre. Le mien a pris le lit au lendemain de notre mariage et il ne l'a quitté que pour entrer au cercueil. Ces six mois, je les ai passés dans la tristesse, dans l'ennui, dans le dégoût même, car je n'aimais pas le marquis que j'avais épousé pour complaire à mon père et j'étais trop enfant pour bien comprendre ce qu'on me faisait faire. Ce temps d'épreuves m'a vieillie, d'ailleurs, moi aussi, et les longues journées pendant lesquelles j'ai été garde-malade du marquis n'ont pas été perdues pour mon intelligence, ni pour ma raison. Bien que je n'aie pas encore vingt ans, je t'assure que l'expérience m'est venue avec le chagrin, et, quoi que tu dises, je suis bien décidée, si je me remarie jamais, à choisir quelqu'un qui soit en rapport avec ma situation, avec mes goûts et surtout avec mon âge...

LISETTE.

Eh bien, précisément, madame la marquise... nous avons M. Roger d'Entraigues. Vous êtes déjà sa tante, par suite de votre alliance avec son oncle; devenez sa femme; cela ne sortira pas de la famille.

LA MARQUISE.

Tu es une folle, Lisette, et je suis bien folle aussi d'écouter tes sornettes! M. d'Entraigues est encore un enfant et d'ailleurs je ne le connais pas; puis le souvenir de son oncle, mon premier mari, se rattacherait inévitablement à sa personne et à sa présence ici... je préfère donc ne pas le recevoir... (On entend un coup de sonnette à la porte du vestibule extérieur.) Va

voir, Lisette, qui peut venir ; je n'attends personne et r' suis pour personne.

LISETTE.

J'y vais, madame.

Elle sort.

SCÈNE III

LA MARQUISE, seule.

Cette Lisette a vraiment perdu l'esprit. (Un silence.) Et cependant, la vie que je mène est bien triste!...

On entend un bruit confus de voix dans l'antichambre et Lisette qui s'écrie :

« Mais puisque je vous dis que ma maîtresse n'y est pas!... » — Puis la porte s'ouvre brusquement.

SCÈNE IV

LA MÊME, LISETTE, ROGER, jolie toilette de marquis Louis XV. — Très-légèrement pris de vin, mais toujours distingué.

ROGER.

Que me disais-tu donc, soubrette de mon cœur, que ta maîtresse était sortie? (A la marquise.) Ah, belle dame! voilà qui n'est pas bien! faire dire que vous n'êtes pas là alors, qu'au contraire, vous êtes bel et bien chez vous, en chair et en os, et la plus belle parmi les plus belles...

LA MARQUISE, hautaine.

Mais, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et...

ROGER.

Bah! nous ferons vite connaissance...

LA MARQUISE.

Je n'en ai nulle envie, monsieur, et ne suis point habituée à être traitée de la sorte : je vous prie de vous retirer.

ROGER.

Me retirer!... ah, que nenni, par exemple!... j'ai déjà eu assez de mal à pénétrer dans la place pour l'abandonner aussi facilement et aussitôt.

LA MARQUISE.

Comment! vous prétendez demeurer chez moi, malgré moi?...

ROGER.

Malgré vous!... non pas, idéale princesse, mais bien avec votre consentement que vous allez me donner tout de suite, en acceptant que je vous offre à souper ce soir et ici même...

LA MARQUISE.

A souper!... l'impertinent!... Eh bien, monsieur, puisque vous ne voulez pas partir, c'est moi qui vais vous céder la place et je ne rentrerai dans ce salon, je vous le jure, que lorsqu'il vous aura plu d'en sortir... Viens, Lisette, et laissons monsieur à ses réflexions.

LISETTE, à part.

Cela mettra peut-être, d'ailleurs, un peu d'eau dans son vin!...

SCÈNE V

ROGER, seul, désappointé.

Diable! voilà qui commence mal et mes cinq cents louis

m'ont l'air bien aventurés. Car j'ai, — voyez la belle affaire!... — parié ce matin, après boire, cinq cents louis à Chamilly que je ferais la conquête de la première femme que je rencontrerais, et cela dans la première maison qui s'offrirait à moi, sur mon chemin. Cette première maison j'y suis entré; non sans peine, par exemple : cette enragée soubrette voulait à tout prix me jeter dans ses escaliers. Cette première femme, la voici; mais ce n'est là que la moitié du pari et je tiens, morbleu! à le gagner tout entier. La dame, d'ailleurs, n'est peut-être pas aussi revêche qu'elle en a l'air, au premier abord, et nous allons bien voir! Mais, qui est-elle? une grande dame? une femme galante? une comédienne? ce doit être, en effet, quelque belle princesse de théâtre. Car elle est jolie, le diable m'emporte, et depuis que je l'ai vue, je rendrais volontiers encore cinq cents louis à Chamilly pour gagner mon pari contre lui. (Il s'approche de la table.) Ah, des livres! que lit-elle, cette dame? On juge quelquefois une femme sur les ouvrages qu'elle préfère. (Prenant un livre.) *Le Méchant*, comédie de M. Gresset, (Prenant un autre livre) les œuvres de théâtre de M. Racine... serait-ce donc, vraiment, quelque belle dame de comédie?... Qu'importe, après tout, et voyons si, en dépit de sa magnifique colère, il n'y aurait pas moyen de rentrer en grâce auprès d'elle?... (Montrant la porte de la chambre de la marquise.) Elle est sortie par là, c'est donc par là qu'il faut la poursuivre.

Au moment où il s'approche de la porte, elle s'ouvre, et Lisette entre en scène.

SCÈNE VI

LA MÊME, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites là, monsieur? Vous allez forcer la porte de l'appartement de madame, mainte-

nant?... Comment, vous êtes encore ici?... De quelle manière faut-il donc vous donner votre congé pour que vous consentiez à partir?...

ROGER.

Ah, c'est toi, soubrette infernale!... que ta maîtresse m'ait donné congé, je te l'accorde, mais quant à le prendre, c'est une autre affaire...

LISETTE.

Que voulez-vous dire?... Vous allez rester ici?...

ROGER, effrontément.

Mais oui, Marton ou Lisette... au fait, comment te nommes-tu?...

LISETTE.

Que vous importe?...

ROGER.

Voyons, ne sois pas si farouche et surtout ne crains pas de perdre ton temps avec moi. Sais-tu bien, ma mie, que si tu consentais à me venir en aide dans mon entreprise, je ne regarderais pas à la récompense?... Tiens, voilà un à-compte, (il l'embrasse.) et en voici un autre encore.

Il lui offre sa bourse.

LISETTE, repoussant la bourse.

Gardez votre argent, monsieur, je vous le volerais. Votre premier à-compte? à la rigueur, passe encore, je ne déteste pas trop ceux-là; mais quant à votre bourse, je n'en ai que faire, car je ne veux pas trahir ma maîtresse.

ROGER.

Voyons, Martine, humanise-toi!...

LISETTE.

Je m'appelle Lisette, comme une vraie soubrette de comédie; mais cependant, à l'encontre de la tradition, je ne

puis rien pour vous. Allons, croyez-moi, monsieur, partez, partez...(Elle entr'ouvre la porte qui conduit à l'antichambre.) partez!...

ROGER.

Non! pas avant que tu m'aies dit qui est ta maîtresse.

LISETTE.

Mais que vous importe? vous ne voulez pas l'épouser, je suppose?...

ROGER.

Peut-être.

LISETTE.

Joli mari, par exemple, et d'une tenue bien engageante!...

ROGER.

Voyons, encore une fois, Lisette, sois-moi propice! Dis-moi qui est ta maîtresse. Est-ce une princesse?...

LISETTE.

Peut-être, vous répondrai-je aussi.

ROGER.

Est-ce une comédienne?

LISETTE.

Oh!... vous n'y êtes guère!...

ROGER.

Tu me mets au martyre, Lisette! (Il lui prend les deux mains et les couvre de baisers.) Laisse-toi attendrir, ma petite Lisette, et ta fortune est faite.

LISETTE.

Ah! que vous êtes amusant, monsieur!... Ainsi, parce que je ne suis que Lisette, vous croyez que pour un peu d'amour et un peu plus d'argent, je vais vous servir, aux dépens de madame qui est bonne pour moi, auprès de laquelle je suis depuis longtemps, qui me témoigne de l'a-

mitié et qui m'établira bien quand je le voudrai. Et tout cela, pourquoi, s'il vous plaît?... Ni madame, ni moi, ni vous peut-être, nous n'en savons rien ni les uns ni les autres. Et puis qui vous dit que madame soit libre, qu'elle n'ait pas un mari?...

ROGER, brusquement.

Elle a un mari?...

LISETTE.

Ah! voilà qui vous gêne un peu! n'est-ce pas? Allons, monsieur, une dernière fois, allez-vous en, en voilà assez; si vous ne vous décidez, je finirai par aller chercher la garde.

ROGER.

Ah! elle a un mari! (Résolûment.) Eh bien, qu'importe, après tout? Cela augmente encore les difficultés de l'entreprise; mais coûte que coûte, je réussirai... je m'en vais, Lisette.

LISETTE.

Allons, bon voyage, monsieur, et adieu!...

ROGER.

Oh non pas, mais au revoir; car je ne pars point, je bats en retraite, mais tout en gardant la défensive, et sois-en persuadée, je vais reprendre sous peu l'offensive. Voilà omment nous sommes, nous autres gens de guerre...

LISETTE, plaisantant.

Ah, monsieur est soldat?...

ROGER.

Oui, Lisette.

LISETTE.

Enseigne ou général?...

ROGER.

Tu te moques? Soit, mais rira bien qui rira le dernier... Au revoir, la belle enfant.

Il l'embrasse.

LISETTE, riant de toutes ses forces.

Adieu, grand fou!...

Il sort; elle ferme la porte vivement.

SCÈNE VII

LISETTE, LA MARQUISE, ouvrant doucement la porte qui donne sur son appartement.

LA MARQUISE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Il est parti, madame.

LA MARQUISE.

Ah!... enfin...

LISETTE.

Oui, mais il a dit qu'il reviendrait.

LA MARQUISE.

Comment, je puis être exposée, une fois encore, à son insolente visite?...

LISETTE.

Ah! madame, voilà qui prêche singulièrement en faveur du mariage! Si vous vouliez consentir à n'être plus veuve, vous auriez au moins, auprès de vous, un défenseur naturel qui saurait bien éloigner de votre porte et de vous-même tous les freluquets de la ville et de la cour. Mais vous êtes

inflexible et vous préférez votre éternel veuvage, toujours et quand même, aux choix qu'on pourrait vous proposer! Madame y viendra toutefois, sinon par désir, au moins par nécessité...

LA MARQUISE, rêveuse.

... Je ne dis pas non... nous verrons plus tard... mais que voulait-il, en somme, ce beau monsieur?

LISETTE.

C'est la seule chose, madame, que je n'aie jamais pu savoir. Il m'a parlé d'une entreprise...

LA MARQUISE.

Dont je suis, sans doute, l'objet?

LISETTE.

D'offensive et de défensive; et à ce propos il est soldat, et, avec cela, jeune, bien fait et entreprenant, n'en doutez pas. Ce qu'il veut, il est homme à vouloir aussi vous le dire à vous-même et à vous forcer de l'entendre.

LA MARQUISE.

Oh! pour cela, je l'en défie...

LISETTE.

Ne jurez pas, madame, on ne sait pas ce qui peut arriver. C'est, d'ailleurs, un brillant cavalier et de fort bonnes manières; il était bien un peu gai, ce matin, mais quand il est parti il avait la tête refroidie et le cœur enflammé. Je parie maintenant qu'il adore madame, et qu'avant peu...

LA MARQUISE.

Tu en parles avec un feu!... Quoi qu'il en soit, je vais me barricader dans ma chambre, et ce soir, quand Frontin et Marceline seront rentrés, tu les feras veiller en bas et leur recommanderas de faire bonne garde et de n'ouvrir la porte à qui que ce puisse être.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas, madame.

A ce moment un bouquet lancé de la rue, vient tomber par la fenêtre au milieu du salon.

LA MARQUISE.

Eh bien, Lisette, que veut dire ceci?

LISETTE.

C'est sans doute la suite de l'aventure. (Elle ramasse e bouquet.) Oh! les admirables fleurs! Ah! un billet!

Elle tire un billet du bouquet.

LA MARQUISE, vivement.

Je ne veux pas le lire.

LISETTE.

Cependant, madame, il est indispensable que nous soyions, par lui, informées des projets de l'ennemi; car c'est de notre beau chevalier, n'en doutez pas, que nous vient cette missive.

LA MARQUISE, après un moment de réflexion.

Eh bien, soit, lis.

LISETTE, lisant.

« Madame, vous m'avez chassé; j'accepte mon sort; mais » je crois devoir vous déclarer que je veux vous traiter » comme une ville forte et faire le siége en règle de votre » personne et de votre beauté. Ci-joint le premier projec- » tile. La guerre est donc commencée. Il vous appartient, » belle princesse, de me faire savoir si vous voulez me faire » attendre bien longtemps la reddition de la place. »

LA MARQUISE.

Et pas de signature?...

LISETTE, retournant le billet

Aucune!...

LA MARQUISE.

Ah! c'est trop fort! c'est trop d'insolence et d'audace! Assieds-toi là, Lisette; je veux lui répondre à ce monsieur. Écris.

Lisette s'assied devant la table et se dispose à écrire. La marquise dicte

« Monsieur, toutes les portes vous sont ouvertes... »

LISETTE.

Comment, madame, la place capitule sans combattre?...

LA MARQUISE.

Oui, c'est le seul moyen d'en finir, qu'il vienne; il va trouver à qui parler. Continue... « toutes les portes vous sont ouvertes; je désire capituler immédiatement... » Bien!... attache maintenant le billet au bouquet de ce monsieur, et renvoie-le lui par le même chemin.

LISETTE, à la fenêtre.

C'est bien lui! le voici en effet sous vos fenêtres. (Elle jette le bouquet.) Tenez, galant chevalier, voici vos fleurs et la réponse à votre poulet. (Elle se penche à la fenêtre.) Il le ramasse... il lit le billet, le voici qui s'élance; je vais le recevoir et lui ouvrir.

Elle sort.

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, seule.

Ce que je fais là est bien grave, mais c'est le seul moyen de terminer une aussi sotte aventure.

SCÈNE IX

LA MÊME, LISETTE, ROGER.

ROGER, très-cérémonieusement.

Madame, je vous remercie...

LA MARQUISE, l'interrompant vivement.

Ne me remerciez pas, monsieur; je vous ai fait venir, non pour ce que votre fatuité peut vous faire croire, mais bien pour vous déclarer que si vous ne quittez à l'instant ma demeure, en abandonnant les projets d'agression dont vous m'avez fait part, je préviendrai M. le lieutenant de police et le prierai de me protéger contre vous... Et sur ce, Lisette, reconduis une dernière fois, monsieur.

ROGER.

Madame...

LA MARQUISE.

Une fois encore, je vous laisse la place, monsieur.

Elle sort majestueusement.

SCÈNE X

LISETTE, ROGER.

ROGER.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, monsieur?...

ROGER.

Comment, c'était pour me faire donner une algarade de cette sorte que tu m'as renvoyé mon bouquet et mon billet?...

LISETTE.

Hélas! oui, monsieur; mais c'était l'ordre de madame; je n'y suis pour rien et je n'y peux rien.

ROGER, avec un soupir.

Ah! Lisette!... Sais-tu qu'elle est charmante, ta maîtresse?... Quel air imposant elle avait et quelle noble colère! Ah, ce n'est pas là une femme vulgaire. C'est une grande dame, Lisette?

LISETTE.

Cela se peut, monsieur... mais vous avez entendu l'ordre de madame? Ainsi, pour la seconde fois, il faut déguerpir.

ROGER.

Déguerpir?

LISETTE.

Ah! mon Dieu, oui.

ROGER.

Et sans la revoir, Lisette?

LISETTE.

Sans la revoir. Allons, monsieur, il n'y a que deux pas à faire, et vous connaissez déjà le chemin.

ROGER.

Eh bien, Lisette, écoute-moi; j'ai été un fou; j'avais fait un bête, un stupide, un ridicule pari; j'y renonce, je consens à le perdre; je l'ai perdu... mais vois comme je suis rudement châtié, j'aime ta maîtresse.

LISETTE.

Ah, vous prenez bien votre temps, par exemple!

ROGER.

Je l'aime, te dis-je, et je te somme de me dire si, vraiment, elle a un mari.

LISETTE.

Elle en a un, oui, monsieur.

ROGER.

Ah! douleur de ma vie!...

LISETTE.

Mais il est mort...

ROGER, sautant de joie.

Ah! Lisette, elle est libre! je la veux; il me la faut; dis-le lui; va la trouver; apaise-la; qu'elle me pardonne et qu'elle me permette de lui faire oublier ma faute!...

LISETTE.

Tudieu, monsieur, quel feu! quel enthousiasme! Les choses ne peuvent pas aller aussi vite, et madame la marquise...

ROGER.

C'est une marquise?

LISETTE.

Ne vous l'avais-je pas dit? la marquise d'Entraigues...

ROGER, interdit.

Comment? Quel nom as-tu prononcé là? la marquise d'Entraigues! la femme du vieux marquis Raoul d'Entraigues!..

LISETTE.

Oui, monsieur, celui qui est mort en son château d'Entraigues et dont madame est veuve depuis bientôt quinze mois.

ROGER.

Mais alors ta maîtresse est ma tante!...

LISETTE, vivement.

Votre tante? Quoi! vous seriez donc?...

ROGER.

Roger d'Entraigues! Mon père était le propre frère d mari de ta maîtresse.

LISETTE.

Ah grands dieux!... Eh bien, monsieur, on peut dire sans se tromper que vous portez votre deuil un peu plus gaîment que nous!...

ROGER.

Ah! Lisette! je suis furieux. J'ai manqué de respect à ma tante, à celle que je brûlais tant de connaître, que j'aimais sans l'avoir vue! Mais enfin, Lisette, ta maîtresse ne peut avoir le cœur impitoyable, elle me pardonnera une folie de jeune homme, de sot étourdi...

LISETTE.

Oh, pour cela, je n'en réponds pas!

ROGER, lui prenant les mains.

Voyons, laisse-moi t'implorer; veux-tu que je tombe à tes genoux?...

LISETTE.

Cela n'avancerait en rien vos affaires.

ROGER.

Je t'en supplie, Lisette, va la trouver; dis-lui que je l'aime, que je l'adore, que je l'aimais depuis longtemps déjà, sur la seule réputation de sa beauté, et que je ne désire rien tant que d'obtenir mon pardon, de lui prouver mon repentir par ma soumission, et de lui offrir de réparer ma faute, en lui demandant sa main.

LISETTE.

Rien que cela, s'il vous plaît!

ROGER.

Oui, Lisette; dis-lui tout cela... dis-lui encore que...

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA MARQUISE, grande dignité.

LA MARQUISE.

C'est assez, monsieur...

ROGER, tombant à ses genoux.

Ah! ma tante. (Se reprenant vivement.) Ah! madame!...

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monsieur le comte; j'ai tout entendu. Vous pouvez vous retirer, je sais qui vous êtes, vous savez qui je suis. Vous m'avez gravement offensée, mais l'ignorance où vous étiez de mon nom n'est point une excuse de la conduite que vous avez tenue vis-à-vis de moi. Je ne puis oublier ce qui s'est passé aujourd'hui entre nous. Lisette, reconduisez encore une fois M. le comte d'Entraigues.

Roger s'incline très-humblement, et se retire.

LISETTE, à part, en le conduisant à la porte.

Voyons, monsieur le comte, faites bonne contenance et revenez demain. J'aurai arrangé les choses, et que je perde mon nom si dans quinze jours vous n'avez pas gagné complétement, mais ce qui s'appelle complétement, votre pari!

FIN DU NEVEU DE LA MARQUISE

LE

HARENG SAUR

FANTAISIE

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

LE RÉCITANT..... ..... M. COQUELIN CADET.

LE HARENG SAUR

Il était un grand mur blanc — nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle — haute, haute, haute,
Et, par terre, un hareng saur — sec. sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains — sales, sales, sales,
Un marteau lourd, un grand clou — pointu, pointu, pointu,
Un peloton de ficelle — gros, gros, gros.

Alors il monte à l'échelle — haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu — toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc — nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau — qui tombe, qui tombe, qui tombe,
Attache au clou la ficelle — longue, longue, longue,
Et, au bout, le hareng saur — sec, sec, sec.

Il redescend de l'échelle — haute, haute, haute,
L'emporte avec le marteau — lourd, lourd, lourd,
Et puis, il s'en va ailleurs — loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur — sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle — longue, longue, longue,
Très-lentement se balance — toujours, toujours, toujours.

J'ai composé cette histoire — simple, simple, simple,
Pour mettre en fureur les gens — graves, graves, graves,
Et amuser les enfants — petits, petits, petits.

FIN DU HARENG SAUR

LES

LILAS BLANCS

COMÉDIE

EN UN ACTE

PAR

M. CAMILLE ALLARY

PERSONNAGES

CÉCILE DE BRYANS.

JULIA.

GASTON DE BRYANS.

LES LILAS BLANCS

A Madame Hélène Petit, de l'Odéon.

Un boudoir très-luxueux tendu de satin broché. — Lustre de cristal, riches tentures, tapis épais, bronzes, sofa oriental. — A droite, au premier plan, une porte. — Au second plan, le portrait de Cécile est accroché à la muraille. — En face, sur la cheminée, une glace dans son cadre d'argent bruni. — Plus loin, une baie masquée par des portières de velours. — C'est une nuit d'hiver; un grand feu flambe dans l'âtre. — Une fenêtre au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, entre en scène en robe de bal; un burnous algérien zébré de raies rouges couvre ses épaules; elle est gantée et tient un bouquet de lilas blancs et de violettes.

Allons, voilà mes petits bonheurs envolés! (Avec un soupir.) C'était bien la peine de faire tant de frais de toilette! (Se débarrassant du bouquet, de son burnous et de ses gants.) C'est toujours ainsi, d'ailleurs... Vous recevez une de ces invitations sur papier bristol au bas desquelles le traditionnel *on dansera* est écrit en caractères plus apparents... c'est chez une amie...

Vous acceptez avec plaisir parce que vous vous promettez de vous amuser jusqu'au matin... Pendant huit jours vous courez les couturières pour vous occuper de votre costume... vous voulez être la plus belle... Le fameux soir arrive, (Rangeant ses cheveux devant la glace.) vous partez en voiture... Vous montez un large escalier ruisselant de lumière où, de marche en marche, des têtes niaises de laquais émergent des corbeilles de fleurs... Les invités arrivent un à un... L'orchestre prélude par un quadrille... Des cavaliers timides, le gilet en cœur, un gardénia à la boutonnière, vous regardent de leur place avec des yeux qui semblent vous dire : Madame, je ne vous connais pas, mais vous êtes adorable; voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi? (S'asseyant devant le feu, et approchant ses pieds de la flamme.) Puis, tout à coup, pour une cause imprévue, il vous faut quitter le bal et retourner chez vous!... Adieu la fête et les plaisirs si amoureusement caressés!... (Avec animation.) C'est justement ce qui m'est arrivé ce soir. — Mon mari et moi devions passer la nuit chez Julia. Nous étions arrivés depuis une heure... Les invités étaient nombreux... Des hommes du monde, des politiqueurs, des artistes, ce qu'à tort ou à raison l'on a l'habitude d'appeler le tout-Paris... Soudain, Gaston que j'avais laissé dans la salle de jeu, s'approche de moi et me dit à l'oreille : « Ma chère, donne-moi ton bras; nous rentrons. — Déjà? — Il le faut. — Je voudrais bien savoir... — Tu ne dois pas savoir. — Pourtant, cette retraite précipitée a bien une raison? — Un de mes bons amis vient de me faire prier d'aller, sur-le-champ, le rejoindre au club. Je n'en sais pas davantage. — C'est, paraît-il, pour une affaire très-grave? — Apparemment. — Et tu me quittes pour courir après ton ami? c'est dire que je ne suis pas la préférée. — Je te répète qu'il le faut. — Vous êtes trop aimable. » Là-dessus, il me ramène ici, puis, comme j'avais bouté tout le long du chemin, remonte en voiture après m'avoir souhaité une heureuse nuit. Et me voilà! (Un silence.) Ah! c'est charmant, tout à fait charmant!... Passe encore s'il m'avait quitté

pour une raison sérieuse... mais c'est son club qui l'attire, et je ne me plaindrai pas! Nous verrons bien! (Debout, indignée.) Je ne crois ni à son club, ni à cet ami qui, disait-il, le faisait demander!... Le club est le bonhomme de paille auquel les maris frivoles font endosser leurs fautes... Le club cache, le plus souvent, la maîtresse pour laquelle, avant de se ruiner, on déserte la chambre conjugale! (Furieuse.) Une maîtresse!... oh! si j'en étais sûre!... si j'avais des preuves!... (Calmée.) C'est cela... Il n'y a plus à en douter... autrement, pourquoi m'eût-il laissée lui qui, jadis, avait tant de câlineries pour moi; lui qui me disait : « Ne regarde plus les étoiles sans quoi, j'irai les arracher du ciel pour t'en faire un collier. » (Songeuse.) Il n'y a pourtant que huit mois que nous sommes mariés... Déjà huit mois! (Rêvant, allongée sur le sofa.) Ah! c'était délicieux les premiers jours!... Nous ne nous séparions jamais. — Il m'aimait beaucoup; moi, je l'aimais... un peu et lorsque nous étions las de causer, assis l'un à côté de l'autre, dans le kiosque, au fond du parc mystérieux, nous passions des heures entières à nous regarder... Ses yeux avaient, dans l'ombre, des lueurs phosphorescentes; sa tête fine était entourée d'une auréole de lumière et, en m'avançant un peu, je voyais très-distinctement au-dessous de sa bouche un petit signe que je baisais... D'autres fois, la nuit, nous allions faire un tour de bois en calèche. — C'était dans la belle saison; l'air était tiède. Des rayons de lune, jouant parmi les hautes futaies, coupaient de bandes lumineuses le sable des allées désertes... Les chevaux marchaient au pas, la tête haute, secouant leurs gourmettes... Les flaques d'eau éparses dans le gazon semblaient des fragments de miroirs brisés. Les feuillages sombres susurraient. Effrayées par la clarté rouge des lanternes, des mésanges réveillées en sursaut, déployaient soudainement leurs ailes et filaient droit devant nous, rapides comme des flèches. (Otant ses bracelets.) Moi, peletonnée dans un coin, les yeux clos, je faisais semblant de dormir... Alors, Gaston se penchait sur moi, prenait ma main, et ses lèvres brûlantes se

posaient tantôt sur le poignet entre le gant et la manchette, tantôt là, sur le cou, derrière la nuque, pour y mettre un de ces longs baisers silencieux qui vous secouent de la tête aux pieds. (Tristement, avec un soupir de regret.) Maintenant, ce n'est plus ça!... Monsieur va au club... (Très-agitée.) Non, il ne va pas au club!... Tandis que je suis seule, ici, à l'attendre, il me trompe, j'en suis certaine... Oh! mais je me vengerai... je me vengerai, et dès demain encore... (Elle saisit son bouquet et, de rage, le jette loin d'elle.) Ah! ce sera facile, les occasions ne manquent pas... (Ramassant le bouquet, repentante.) Pauvre innocent bouquet! j'ai passé ma colère sur lui, comme s'il était cause du chagrin qui m'arrive... Suis-je injuste!... Le voilà tout abîmé... Les tiges des lilas sont brisées... Louise le portera dans ma chambre et, cette nuit, son parfum bercera mon rêve. (Surprise.) Que vois-je! une lettre? — (Très-intriguée.) Une lettre écrite au crayon?... Voyons ça. — (Lisant.) « Je vous » aime, je vous aime éperdument! Mes regards vous l'ont » dit, sans doute, et c'est pour cela, cruelle, que vous m'é- » vitez. Moi, je meurs du désir de vous répéter ces mots à » genoux. Une occasion se présente; laissez-moi en profiter. » Cette nuit, dès que vous vous retirerez du bal, chez vous. » Ne vous inquiétez de rien, toutes mes dispositions sont » prises. » (Stupéfaite.) Pas de signature. (Elle pose son bouquet sur un guéridon.) Je parlais de vengeance tout à l'heure, la voilà la vengeance! L'occasion est belle, ce me semble, et si je voulais bien... (Réfléchissant.) Voyons, avant tout, il s'agit de connaître le nom de celui qui a osé m'adresser le billet. Je ne me suis séparée de mon bouquet qu'au moment où je prenais possession du piano afin d'accompagner Julia qui, vivement sollicitée, allait chanter *le Vallon*. Or, Julia était à ma droite, et, à l'autre bout du piano, accoudé sur la console, il y avait le comte Maxime de Ferry, l'aide de camp du général Boissier. Nous étions isolés dans notre coin. Les autres invités jouaient de l'éventail ou écoutaient à distance. (S'asseyant.) Si j'ai bonne mémoire, personne ne s'est approché de nous, personne. C'est donc ou Julia, ou

M. de Ferry qui a glissé ce billet parmi mes fleurs. Julia n'avait pas d'intérêt à le faire. Je la connais assez pour savoir qu'il ne lui viendra jamais à l'idée de se moquer de moi... Quant au comte Maxime, heu! c'est différent... Ce poulet m'explique bien des choses et je commence à voir clair dans votre jeu, mon gentilhomme! (S'animant.) Pourquoi donc venait-il à toutes les soirées auxquelles j'étais invitée?... Pourquoi donc papillonnait-il sans cesse autour de moi?... Pourquoi donc, quand il me regardait, ses yeux avaient-ils des éclairs?... Pourquoi donc, pendant la valse, lorsque, confiante, je m'abandonnais à lui, sa main pressait-elle si fort la mienne?... Folle que je suis, je n'avais pas vu cela!... Ce soir, l'occasion lui aura paru favorable. Mon bouquet se trouvait à portée de sa main, il s'en est emparé sans que je m'en aperçoive, — cette musique était si difficile à déchiffrer! — et a traîtreusement caché sa déclaration sous ces lilas... Voilà bien les hommes : ils ne sont véritablement heureux que lorsqu'ils réussissent à détourner une femme du droit chemin. — C'est qu'il est très-beau garçon, le comte Maxime — un brun au profil mâle et fier avec de grands yeux veloutés, et puis, son teint chaud et doré, sa moustache fournie, lui donnent un air martial qui lui sied à ravir... (Emue.) Est-ce drôle, mon cœur bat plus vite... Est-ce que je l'aime?... Ce n'est pas possible... je n'aime que Gaston, je n'ai jamais aimé que Gaston... Mais j'y songe : le comte Maxime va venir, il me l'annonce dans sa lettre et il viendra. (Très troublée.) Si mon mari rentrait!... que faire, bon Dieu! que faire? — Il faut qu'il ait perdu la tête, ce comte! Un rendez-vous, chez moi, à minuit et demie!... quelle aventure!... Si je sortais? (Dans son trouble, elle laisse le billet sur la cheminée.) Ah! j'entends le roulement sourd d'une voiture... (Regardant par la fenêtre dont elle écarte les rideaux.) La voici... Elle ralentit sa course; elle s'arrête devant ma porte... La sonnette s'ébranle... je suis perdue!... Quelle audace!... Oser pénétrer ici à pareille heure!... que vont dire mes gens?... Je n'oserai plus les regarder en face. (On frappe à la porte de droite.) C'est lui, je me sens

défaillir! (Elle tombe assise. — On frappe de nouveau. — D'une voix affaiblie.) Entrez!

SCÈNE II

CÉCILE, JULIA. Elle entre par la droite. — Toilette de soirée, un bouquet à la main.

CÉCILE, l'apercevant, abasourdie.

Toi ici!... que t'arrive-t-il?

JULIA, s'asseyant à côté d'elle, sur le sofa.

C'est à moi qu'il conviendrait de t'adresser cette question; tu es pâle comme un lis et tes mains brûlent. Qu'as-tu?

CÉCILE.

Presque rien... une simple contrariété.

JULIA.

Est-ce sérieux?

CÉCILE.

Je le crains.

JULIA, tendrement.

Au temps heureux de notre enfance, j'étais ta confidente, je partageais tes joies et tes peines, je te consolais quelquefois; pourquoi n'en serait-il plus ainsi aujourd'hui?

CÉCILE.

Tu as raison, je vais tout de dire... Tu t'es, sans doute, aperçue que Gaston m'a fait quitter ton bal de très-bonne heure?

JULIA.

En effet; tous mes invités l'ont remarqué.

CÉCILE, s'animant par degrés.

Comme tu dois le penser, cette brusque sortie avait un motif

JULIA.

Quel motif?

CÉCILE, indignée.

Monsieur, mon mari me trompe, ma chère.

JULIA.

Comment!... Gaston?...

CÉCILE.

Oh! j'en suis convaincue!... C'est pour aller rejoindre sa maîtresse qu'il m'a ramenée... Il languissait probablement de la voir... Elle lui avait donné rendez-vous, et comme feu le roi-soleil, à cause de moi, elle a failli attendre!... (Avec des larmes dans la voix.) Après huit mois de mariage, conçoit-on cela!

JULIA, moqueuse.

Regarde-moi donc en face, grande enfant que tu es.

CÉCILE.

Non, j'aime mieux pleurer : les larmes soulagent.

JULIA.

C'est que, précisément, j'ai la prétention de les tarir, ces fameuses larmes.

CÉCILE.

N'essaye pas de me dissuader, ce serait peine perdue.

JULIA.

Veux-tu que je te dise où il est, en ce moment, ton gueux de mari?

CÉCILE.

Tu le sais?

JULIA, finement.

Est-ce que je ne sais pas tout!

CÉCILE.

Défends-le si tu peux; que fait-il, pendant que e me du sespère?

JULIA.

D'abord, il court le risque de s'enrhumer; ensuite, il y a gros à parier qu'il tempête contre l'ami qui l'a chargé de cette mission délicate.

CÉCILE, étonnée.

Un ami?... Une mission?...

JULIA.

M. de Boucoyran a été gravement insulté, hier soir, au club, autour d'une table de baccarat, et il a chargé ton mari et le mien d'aller demander une réparation par les armes à son adversaire. Comprends-tu, maintenant?

CÉCILE.

Pourquoi Gaston ne m'a-t-il pas parlé de cette vilaine affaire?

JULIA.

Probablement parce qu'il a craint de t'inquiéter.

CÉCILE, repentante.

Et je l'accusais!

JULIA.

Et peut-être, aussi, comme je le défendais, m'as-tu prise pour sa complice?

CÉCILE.

Je l'avoue.

JULIA.

Triple folle!

CÉCILE.

Oui, triple folle!... Je tiens le bonheur, je sens cet oiseau

rare frissonner dans ma main, et au lieu de chercher à lui rendre sa captivité plus douce, j'ai failli l'étouffer.

JULIA.

A propos, tes larmes, ta jalousie, tes suppositions m'ont fait oublier que je suis venue pour quelque chose de bien plus grave.

CÉCILE.

Qu'est-ce encore?

JULIA.

Ne t'inquiète donc pas!... Pourrais-tu me montrer le bouquet que tu avais au bal ?... Simple curiosité de femme.

CÉCILE.

Regarde derrière toi, sur ce guéridon.

JULIA.

C'est le mien!... J'en étais sûre!

CÉCILE.

Ce bouquet t'appartient?

JULIA.

Puisque j'accours pour te le réclamer!... Tu ne t'étais pas aperçue de l'erreur?

CÉCILE.

Pas du tout.

JULIA.

Je l'avais posé sur la console du piano, près du tien, tandis que je chantais. En partant, tu es sortie si précipitamment, que tu as pris les lilas blancs pour les roses-thé.

CÉCILE, à part, avec dépit.

Ce n'est donc pas à moi qu'était adressé le billet!

JULIA, lui donnant son bouquet.

A chacun son bien.

CÉCILE, lui rendant le sien.

Voici tes lilas.

JULIA, après avoir constaté l'absence du billet.

Plus de poulet!... (A part.) Ah! la fine mouche! Je commence à comprendre... (Haut.) Cécile, tu as tort de n'être pas franche avec moi; il y avait autre chose avec ce bouquet.

CÉCILE, décontenancée.

Autre chose?

JULIA.

Un billet, probablement.

CÉCILE, prenant le billet resté sur la cheminée.

Serait-ce ceci?

JULIA, après avoir lu.

Précisément. As-tu parcouru ces pattes de mouche?

CÉCILE, d'un air indifférent.

Le hasard les a mises sous mes yeux, et...

JULIA, railleuse.

Le hasard?... Tu as cru qu'elles étaient pour toi?

CÉCILE, très-embarrassée.

Dame, en admettant que le bouquet m'appartenait, il fallait bien admettre, comme conséquence, qu'il en était de même du billet.

JULIA.

Pauvre innocente! par quelles transes tu as dû passer en m'entendant monter ton escalier?

CÉCILE.

J'en tremble encore.

JULIA, souriant.

Tu me prenais pour l'*autre!* Ah! comte Maxime, vous qui

êtes habitué à faire des victimes, que ceci vous serve de leçon; ne recommencez pas, sinon, tout hussard que vous êtes, nous allons vous tirer les oreilles...

CÉCILE.

Que feras-tu?

JULIA.

Je vais lui écrire que s'il ne cesse pas les ridicules prévenances dont il m'accable, je communique sa lettre à mon mari.

CÉCILE.

Tu ferais cela?

JULIA.

Je le crois parbleu bien; il est indispensable que je prenne ma revanche. (S'approchant de la cheminée.) Quant à sa déclaration, traitons-la comme elle le mérite.

Elle la brûle.

CÉCILE, debout, près d'elle.

Garde-moi le secret.

JULIA.

Je te fais la même prière... surtout, ne songe plus au comte de Ferry.

CÉCILE.

Je te le promets... j'ai hâte d'oublier ce moment de faiblesse. (Bruit lointain de sonnette.) N'as-tu pas entendu sonner?

JULIA.

Si fait.

CÉCILE.

C'est Gaston qui rentre. Je distingue le craquement de ses bottes.

JULIA.

Je me sauve.

Elle court vers la porte de droite.

CÉCILE, la retenant et la conduisant vers la porte de gauche.

Non, par la serre; à moins que tu ne veuilles lui dire bonjour.

JULIA, s'enveloppant dans sa pelisse.

Oh! je n'y tiens pas du tout...

CÉCILE.

Merci de ta visite matinale.

JULIA, droite dans l'entrebaillement de la porte, son bouquet à la main.

Bonne nuit!

SCÈNE III

CÉCILE, seule.

Maudit bouquet! me voilà délivrée de ce parfum malsain qui troublait la sérénité de mon foyer... Dieu! que je suis heureuse!...

SCÈNE IV

CÉCILE, GASTON.

GASTON, il entre par la droite; habit noir, cravate blanche; le col du pardessus relevé.

Du feu, enfin!... brr!...

CÉCILE, amoureusement.

Comme tu m'as fait languir!

GASTON, arpentant le boudoir.

C'est cet imbécile de Georges qui m'a mis en retard avec ses histoires... brr!... brr!...

CÉCILE, se pendant à son cou.

Je t'aime!

GASTON.

Tiens, tu ne boudes plus?

CÉCILE, même jeu.

Non, j'ai réfléchi... j'ai l'intention de signer un traité de paix.

GASTON, se dirigeant vers le feu.

Ah! tant mieux!... D'abord, si tu es aimable, tu vas me laisser réchauffer un instant; je grelotte.

CÉCILE, le retenant.

Tu te réchaufferas plus tard.

GASTON.

Sois charitable, ma petite femme, je t'assure que je susi transi... brr!

CÉCILE, l'entraînant du côté de la porte de droite.

Viens, je t'aime!

GASTON, se débattant faiblement.

Sacrebleu! mes pieds sont glacés!

CÉCILE, souriante, à voix-basse

Viens, te dis-je, j'ai sommeil!

FIN DES LILAS BLANCS

PREMIER AMOUR

PAR

M. PAUL BILHAUD

PREMIER AMOUR

A Coquelin-Cadet.

J'étais jeune alors et j'aimais!
J'aimais comme on n'aima jamais!
Ou, pour mieux dire,
J'aimais comme on aime à seize ans,
Lorsque le cœur, moins que les sens,
Fait qu'on soupire. —

Elle avait le nez retroussé!...
Enfin, ce qui m'avait pincé,
Elle était blonde!
Blonde, d'un beau blond vaporeux;
La seule couleur de cheveux
Que j'aime au monde!

Je l'adorais!... Oui, mais tout bas.
J'enrageais! Elle n'avait pas
L'air de comprendre.
J'avais de grands élancements;
Je suivais tous ses mouvements
D'un regard tendre!...

Rien n'y faisait! — Enfin, un jour,
Presque affolé par mon amour,
L'âme égarée,
J'allais... lorsque j'appris soudain
Que, chez elle, le lendemain,
Une soirée

Se donnait. — J'étais invité. —
« Tant pis! C'est la fatalité,
» Dis-je en moi-même.
» Auguste, allons, n'hésite pas;
» Il faut parler. Tu lui diras :
» Oui, je vous aime!

» Je ne puis vivre loin de vous,
» Tenez, je suis à vos genoux...
» Plus bas encore!
» Répondez-moi, dites un mot!... »
Je la tutoierai, s'il le faut :
« Oui, je t'adore! »

Quelquefois ça ne fait pas mal.
J'étais résolu. — Pour le bal,
Alors je pense
A me faire beau, séducteur,
Pour que de moi tout sur son cœur
Soit éloquence.

Le matin, je me fis raser
Tout frais; puis je me fis friser.
Dans la journée,
C'était tombé par la chaleur.
Je retournai chez le coiffeur.
Dans la soirée,

J'eus encor le désagrément
De me défriser, en passant
Dans ma chemise ;
Et ma barbe avait repoussé !...
Chez le coiffeur je repassai
Pour qu'il me frise

Et qu'il me rase de nouveau.
Enfin, bien pomponné, la peau
Un peu brûlante,
Mais cent fois moins que mon ardeur,
Au logis qu'habitait mon cœur
Je me présente.

J'avais des souliers neufs, vernis ;
Ils étaient bien un peu petits,
Mais la nature
M'ayant fait le pied un peu grand,
Il fallait corriger vraiment
Cette imposture.

« Si mon pied lui tape dans l'œil,
» J'en pourrai montrer quelque orgueil,
» Dis-je en moi-même ;
» Car déjà c'est un grand bonheur
» Que d'avoir un pied dans le cœur
» De ce qu'on aime ! »

Et voilà pourquoi j'avais mis,
Ce soir, des souliers trop petits.
J'avais encore
Autre chose en entrant au bal.
— On doit avoir un arsenal
Quand on adore. —

C'était un mouchoir séducteur,
Imprégné... non, trempé d'odeur ;
« Et si ma blonde,
» Me disais-je, danse avec moi,
» Je tire mon mouchoir, ma foi,
» Et je l'inonde

» D'un parfum des plus enivrants.
» Ayant ainsi troublé ses sens,
» Coûte que coûte,
» Comme elle n'entendra plus rien,
» Alors, tant pis! il faudra bien
» Qu'elle m'écoute! »

J'allai l'inviter à valser.
Elle accepta, sans balancer,
Et je crois même
Qu'en acceptant elle sourit...
Seulement elle me promit
Pour la quinzième.

C'était bien un peu long, cela!
Je ne dansai pas jusque-là!
Vive, animée,
Je la suivais des yeux de loin,
Le coude appuyé sur un coin
De cheminée.

Et quand je voyais un danseur
Nouveau serrant avec bonheur
Sa taille souple,
D'un regard je le foudroyais!...
Mais, en moi, pourtant, j'enviais
Cet heureux couple. —

J'en avais déjà foudroyé
Environ près de la moitié
Tout autour d'elle,
Quand je sentis une douleur
Tout à coup m'étreindre le cœur :
Douleur cruelle

Qui me fit frissonner, hélas !
Et cependant ce n'était pas
La jalousie
Qui me faisait trembler ainsi.
— Messieurs, j'ai grand besoin ici
De poésie. —

Vous avez aimé tous un jour,
Et vous savez ce qu'est l'amour ;
On est très-bête
Lorsque l'on aime, c'est un fait,
Et la moindre chose vous fait
Perdre la tête.

Le moindre rien paraît charmant :
Ainsi, par hasard, qu'un amant
Tombe par terre,
Si sur sa gauche est la douleur,
Il s'écrie : « Ah ! côté du cœur !
» Blessure chère ! »

Moi, je ressemble à cet amant
Pour mon histoire, seulement...
C'est le contraire.
Au bal, je m'en souviens encor,
Je m'écriai : « Côté... du cor ! »
Voilà l'affaire.

Vous concevez mon embarras;
Comment me tirer de ce pas
Sans ridicule?
Je pouvais à peine marcher,
Je voyais mon tour approcher :
« Si je recule,

» Si je refuse de danser,
» Mon Dieu, que va-t-elle penser?
» Hélas! sans doute,
» Se fâcher, et non sans raison;
» Et mon amour! mes projets! non,
» Coûte que coûte,

» Je surmonterai... » Mais, hélas!
Je ne pouvais seulement pas
Bouger de place. —
Que n'a-t-on pu trouver encor
Quelque remède qui du cor
Nous débarrasse!

Voilà ce qu'un gouvernement
Devrait chercher évidemment
Par une somme,
Un prix quelconque, à découvrir :
C'est un moyen sûr pour guérir
Le cor de l'homme!

•

Je vous ai dit que je souffrais
D'aimer! En vain je soupirais
Pour cette femme!
L'amour ignoré, c'est la mort!
Et pourtant je souffrais du cor
Plus que de l'âme!

Ce que je fis en cet état,
Comme c'est assez délicat,
Je m'en vais prendre
Une simple comparaison.
Vous avez assez de raison
Pour me comprendre.

Prenons, par exemple, un habit
Qui vous soit un peu trop petit
Et qui vous serre.
Vous cherchez donc quelque moyen
Pour que votre habit aille bien.
Mais comment faire?

C'est simple. Otez votre gilet,
Mettez votre habit tel qu'il est,
Et je suppose
Qu'il vous ira parfaitement.
Le gilet gênait simplement,
Voilà la chose.

Cet exemple doit vous montrer
Comment je pus me délivrer
De ma souffrance.
Oui, le cœur plein d'émotion,
Soudain je sortis du salon,
Pâle, en silence,

Et, dans un endroit écarté,
Quittant... ma bottine, j'ôtai...
Dois-je le dire?
Pensez au moyen du gilet...
Je fis ainsi, j'ôtai l'objet
De mon martyre.

Ma... non! je n'irai pas plus loin. —
Je la mis avec un grand soin
Dans une poche,
Puis, je revins au bal, content,
Eprouvant un soulagement
Dont rien n'approche.

La quinzième valse, ô bonheur!
Préludait. L'amour dans le cœur,
La joie aux lèvres,
J'allai vers elle, elle sourit,
Je l'enlaçai, mon corps frémit
De mille fièvres,

Mais je ne pouvais pas parler.
Je commençais à m'essouffler,
Et sur ma joue
Je sentais monter la rougeur.
Je m'arrêtai, car j'avais peur,
Je vous l'avoue,

De paraître rouge à ses yeux;
C'est si laid pour un amoureux!
« L'instant suprême
» Approche, allons, c'est le destin,
» Dis-je; il faut qu'elle sache enfin
» Combien je l'aime! »

Je me souvins de mon mouchoir
Que j'avais, dans le doux espoir
D'un tête-à-tête,
Imprégné d'un parfum divin
Qui devait m'assurer enfin
De sa défaite

En l'enivrant. « C'est le moment,
» Me dis-je, allons! » Et, gravement,
Sans rien lui dire,
Mais ne la quittant pas des yeux
Pour mieux voir l'effet merveilleux,
Alors je tire

Mon mouchoir. — Mais elle partit
D'un grand éclat de rire, et dit :
« — Monsieur Auguste!!... »
Amour, voilà bien de tes coups!
J'avais retiré, savez-vous
Quoi? Ma... tout juste!

FIN DE PREMIER AMOUR

VALENTIN

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. JULES CLARETIE

PERSONNAGES

LE COMTE.

LA COMTESSE.

VALENTIN, valet de chambre.

1878.

VALENTIN

Un petit salon élégant, près du parc Monceaux. — 1878

SCÈNE I

LA COMTESSE, VALENTIN, allant et venant.

Valentin est un grand garçon, fort élégant, le profil régulier, d'aspect classique, les favoris longs et irréprochablement taillés; l'air d'un diplomate, n'était sa livrée qu'il porte fièrement : culotte courte, bas blancs bien tirés, et faisant saillir des mollets nerveux. — La comtesse feuillette un livre.

LA COMTESSE, à part.

Jamais cette lecture ne m'a causé une telle émotion! J'en suis vraiment troublée... Suis-je sotte! (A Valentin.) Valentin, rapportez ce livre dans ma bibliothèque. (Valentin s'approche.) Non, au fait, je le garde. (A part.) Ce garçon n'aurait qu'à examiner le titre, à réfléchir et à deviner ce déplorable secret. Ces gens-là sont fins comme des limiers de police! —Allez, Valentin, je n'ai plus besoin de vous! (Elle reprend, avec un soupir, la lecture de son livre. Tout à coup un bruit de cristal brisé la fait légèrement bondir.) Eh bien! quoi? Qu'avez-vous fait, Valentin?

VALENTIN, confus et un peu rouge.

Madame la comtesse me pardonnera... J'avais cru voir là un grain de poussière, je me suis approché... et... en soufflant.... comme ça... *ça s'est cassé!*

LA COMTESSE, avec dépit.

Oh! ma jolie coupe de Venise! Les ouvriers de Murano l'avaient fabriquée pour moi, lorsque nous avons visité... monsieur le comte et moi, (A part.) le comte était charmant alors! (Haut). Un bijou, cette coupe! A mes armes! On n'est pas plus maladroit que vous, Valentin! Vous êtes insupportable! vous cassez, vous brisez!... Une œuvre d'art! un objet unique!... Quel malheur!

VALENTIN, ramassant les éclats du verre.

Oh! madame, il y a un Auvergnat, — un voisin — le beau-frère de madame Ernoux, la charbonnière — qui raccommode ces choses-là si bien, si bien... que ça double leur valeur!

LA COMTESSE.

Vous êtes un sot!... Ah! ma pauvre jolie coupe!... Je suis agacée à en briser une seconde... si j'avais le pendant!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE. Il est correctement vêtu, à la dernière mode, sans affectation.

LE COMTE, le lorgnon à l'œil, regardant Valentin.

Eh bien! quoi encore?

LA COMTESSE.

Ne m'en parlez pas! Ce Valentin... Mon souvenir de Murano, vous savez bien?

LE COMTE, flegmatiquement.

Ah! oui! la petite coupe? Eh bien, mais, chère amie, c'est moderne ça! ça peut se retrouver! Ce que je reproche bien autrement à Valentin, c'est ce vieux Delft de l'autre jour... Enfin, il ne le fait pas exprès. N'est-ce pas, Valentin? vous ne le faites pas exprès?

VALENTIN, qui a achevé de ramasser les fragments.

Comment, monsieur le comte pourrait-il croire?... J'ai d'autant plus le respect des bibelots, que je suis amateur moi-même... J'ai commencé une petite réunion de faïences... Et je serais même bien heureux et bien flatté de descendre l'embryon de ma future collection, si monsieur le comte voulait me faire l'honneur de jeter un coup d'œil sur...

LA COMTESSE.

Bien! bien! (Au comte.) Vous allez souffrir que votre valet de chambre vous propose de visiter sa galerie, maintenant?

Le comte se met à rire.

LE COMTE.

Allez, Valentin!

VALENTIN.

Madame la comtesse veut-elle que je porte ces débris à l'Auvergnat dont j'ai parlé à madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Non! non! jetez cela, ou gardez-le pour votre... collection, puisque collection il y a. (Se reprenant vivement.) Mais non... non... jetez ce verre! jetez-le, vous m'entendez! (A part.) Il n'aurait qu'à le conserver comme un souvenir!

Valentin s'incline et sort.

SCÈNE III

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Sa collection! pourquoi pas son Musée? Il est fort drôle, ce Valentin! Je ne sais pas s'il est très-dévoué, mais il est drôle. Il m'amuse!

LA COMTESSE.

Le fait est que vous avez un faible pour lui. J'ai beau me plaindre de sa gaucherie, de sa maladresse, vous trouvez toujours une bonne raison pour me démontrer que c'est par dévouement qu'il met en miettes les objets auxquels je tiens le plus!

LE COMTE.

Et ce n'est pas du tout un paradoxe. Valentin déteste la poussière. Il lui fait la guerre, et, comme ces soldats qui ravagent un champ de blé en chassant l'ennemi, il casse... Par excès de zèle!

LA COMTESSE.

Vous prenez les choses gaiement, vous!

LE COMTE.

Je suis de mon temps. Le drame n'est plus à la mode. Et puis que deviendrais-je si je tournais tout au tragique? Tenez, par exemple, chère amie, — sans reproche — vous êtes avec moi d'une froideur... terrifiante. On ne traite pas comme vous le faites un mari qui est, en somme, un fort honnête homme, et très-sincèrement épris de sa femme. Vous riez? Je vous donne ma parole d'honneur que je vous aime!

LA COMTESSE, soupirant.

Ce ne sont pas là des choses qui se jurent, ce sont des choses qui se prouvent.

LE COMTE, avec intention.

Vous me mettez si peu à l'épreuve, comtesse !

Il veut s'approcher. La comtesse se recule.

LA COMTESSE.

Et madame de Brives ? lui avez-vous juré ou prouvé que vous l'aimiez ?

LE COMTE.

Ni prouvé, ni juré. Parole d'honneur.

LA COMTESSE.

Encore ! Vous m'avez déjà donné tout à l'heure cette parole-là... Vous la dépensez un peu trop en petite monnaie !

LE COMTE.

Point du tout, ma chère. C'est une pièce d'or qui court, mais qui ne perd pour cela pas une fraction de sa valeur.

LA COMTESSE.

Toujours est-il que vous jouez avec madame de Brives cette comédie de société... Comment donc appelez-vous la pièce? Ah ! « *Frontin et Marton !* » Et je trouve que vous *répétez* bien souvent !

LE COMTE.

La pièce n'en sera que mieux jouée !... Mais vous n'avez guère sujet de vous inquiéter ! C'est monsieur de Brives lui-même qui est notre souffleur !

LA COMTESSE.

La belle raison ! Avec ça que le souffleur y voit toujours clair !

LE COMTE.

Eh bien, mais, il y a un moyen de tout arranger. Madame de Brives est assez désolée de jouer une soubrette. Elle ne

se *voit*, comme elle dit, que dans les grandes coquettes. Prenez son rôle. Vous serez *Marton*, je serai *Frontin*, ce sera charmant.

LA COMTESSE.

Ma foi, non!

LE COMTE.

Ce ne serait pas charmant?

LA COMTESSE.

Je ne dis pas cela! je dis : « Ma foi non, je ne jouerai pas la comédie avec vous! » Je suis un peu de l'avis de madame de Brives, je trouve qu'il n'est pas fort agréable de jouer mademoiselle Marton. Pourquoi donc avez-vous choisi cette comédie-là? On a l'air de représenter sa femme de chambre et son domestique.

LE COMTE.

Justement. C'est une petite débauche qui a son prix. Vous me croirez si vous voulez, j'ai étudié, pour mieux entrer dans le personnage, la démarche de Valentin!

LA COMTESSE.

De Valentin?

LE COMTE.

De Valentin. Vous n'avez donc pas remarqué que c'est un type, ce Valentin? Superbe d'abord! Et d'une élégance! On se demande parfois où ces gens vont prendre cette race-là!

LA COMTESSE, troublée, hésitante.

C'est vrai.

LE COMTE.

C'est même une chose qui m'a toujours profondément frappé et humilié, dans les réceptions, cette différence entre les valets de pied et les invités, différence qui n'est pas toujours — tant s'en faut! — en faveur des personnes *nées!* Cela ferait croire à de petites anecdotes rétrospectives et à ce qu'on appelle l'atavisme!

LA COMTESSE.

Oh! mon cher comte, je vous en prie, défaites-vous, au moins pour moi, de ces grands mots scientifiques qui me font l'effet de gros mots, si bien qu'on se demande quand on les entend prononcer, s'il faut sourire ou rougir. Atavisme! Je lis la *Revue*, mais quand je rencontre ces articles-là, je les passe, vous le savez bien!

LE COMTE.

Et vous avez tort. La poésie est une belle chose, mais la physiologie en est une autre. Il faut tout connaître. Qu'est-ce que vous lisiez donc là justement? (Il prend le livre.) *Ruy-Blas!*

LA COMTESSE, émue.

Quel beau drame! Quels admirables vers! A la bonne heure, il n'est pas question de votre physiologie et de votre atavisme là-dedans!

LE COMTE.

Comment! il n'en est pas question? Un laquais aime une reine d'Espagne, une souveraine adore un laveur de vaisselle, et vous ne trouvez pas qu'il y a là une puissance physiologique évidente?

LA COMTESSE.

Allons, bien! vous me rappelez votre docteur Bidois lorsque vous discutiez histoire naturelle! Si l'on vous croyait, il n'y aurait que le matérialisme en ce monde!

LE COMTE.

Bon! me voilà matérialiste à présent!.. Dénoncez-moi tout de suite à ce père oblat, qui vous confesse! Je dis, ma chère, que si la reine d'Espagne aime *Ruy-Blas*, c'est que l'amour, cette attraction instinctive, ce... cette... je vous passe la définition scientifique... l'amour donc, se moque complétement des distances et des distinctions sociales et que...

LA COMTESSE.

Mon cher comte, je vous préviens charitablement que vous allez dire des sottises. *Ruy-Blas* est un drame admirable, mais je vous assure que c'est un conte de fées. Une grande dame ne peut pas aimer un domestique...

LE COMTE.

Vous êtes, je n'oserais pas dire naïve, mais candide, chère mie !

LA COMTESSE.

Je parle d'une honnête femme !

LE COMTE.

Et moi aussi !

LA COMTESSE.

Une honnête femme peut aimer son domestique?

LE COMTE.

Parfaitement. Et je ne songe, notez bien, ni à madame de Varens ni à Jean-Jacques Rousseau.

LA COMTESSE, appuyant sur le mot.

Son do-mes-tique ? Quelle folie !

LE COMTE.

Mais, ma chère, le propre de l'amour est d'être une folie. Je ne vous dirai pas que cet amour sera le pur amour de Pétrarque pour Laure ou du Dante pour Béatrix... Mon Dieu, ce sera l'amour-caprice, l'amour-appétit, l'amour-fièvre chaude... l'amour... Vous allez me faire tomber encore dans la physiologie !

LA COMTESSE.

Non! non! Oh! de grâce non! Vous avez des façons de couper les ailes à la chimère et de les disséquer ensuite!...

LE COMTE.

Eh bien, chère amie, — pour rester dans la littérature : — avez-vous lu *la Marquise* de madame Sand?

LA COMTESSE.

Non.

LE COMTE.

Cela m'étonne. C'est une petite nouvelle, cette *Marquise*, et c'est un chef-d'œuvre. Il s'agit là-dedans d'une grande dame fort honnête comme celle dont vous parlez, et qui s'éprend — mais éperdument — d'un comédien, un certain Lœlio, qu'elle aperçoit au théâtre... de loin. Elle s'en éprend si bien que la tête lui tourne et qu'elle écrit à ce monsieur de la venir consoler. Oui, vraiment. Mais, — et voilà le piquant de la nouvelle, — lorsque le bellâtre arrive chez la marquise, il n'a plus ses vêtements de théâtre et la marquise vient d'être légèrement saignée par son docteur. Oh! une piqûre! Seulement il en résulte que le paon déplumé — je parle du comédien — n'est plus qu'un geai et que la petite saignée a emporté la grande passion... pztt!... Vous détestez la physiologie, chère amie, mais en voilà!

LA COMTESSE, *songeuse*.

Quoi! une saignée?...

LE COMTE.

Une saignée. Une sangsue. Ou un simple changement de costume. Une redingote au lieu d'un pourpoint, un pantalon à carreaux au lieu d'un maillot de soie! Et, *addio!* voila un amour envolé!

LA COMTESSE.

Vous croyez vraiment que le costume?...

LE COMTE.

Vous êtes trop artiste pour n'en pas convenir. Le costume, c'est l'uniforme de l'illusion! Pourquoi y a-t-il tant de mai-

tres-sots qui s'éprennent, à travers la rampe, de certaines actrices qu'ils ne remarqueraient même pas s'ils les rencontraient dans la rue? C'est qu'ils s'imaginent qu'ils ont pour maîtresses la Tisbé de Hugo, la Carmosine de Musset, ou encore la reine de Navarre!...

LA COMTESSE, toujours songeuse.

C'est possible! — Seulement, remarquez-le bien, vous me parlez d'un comédien, et non d'un domestique. On peut encore aimer un ténor, mais un valet de chambre!

LE COMTE.

C'est de la casuistique, ça! La *Marquise* de madame Sand dérogerait-elle beaucoup plus en adorant un laquais au lieu d'un cabotin? Et, à tout prendre, Valentin, je suppose — oui, je vous ennuie de ce garçon-là, je vous demande pardon, — mais Valentin doit avoir les ongles plus nets que ce monsieur qui chantait cette chansonnette, l'autre soir, dans cette féerie, vous savez?...

LA COMTESSE.

Valentin! — Encore Valentin! — Toujours Valentin! — On jurerait que vous avez pour votre Valentin quelque chose comme de l'admiration!

LE COMTE.

Et vous vraiment, ma chère, vous vous acharnez contre ce pauvre diable, — permettez-moi de vous le dire, — simplement parce qu'il me plaît, à moi!

LA COMTESSE.

Ah! en vérité?... Vous croyez que c'est tout uniment pour vous être désagréable que je trouve votre Valentin insupportable?

LE COMTE.

Dame! ce balourd de Pierre cassait bien autant de verre-

ries ou de faïences que Valentin, et vous n'aviez jamais contre lui un mot, un seul.

LA COMTESSE, vivement.

Eh! Pierre était ridicule, stupide, niais comme un Jeannot de vaudeville...

LE COMTE.

Eh bien? — Vous n'allez pas vous plaindre parce que Valentin a la correction d'un huissier d'Académie? C'est une qualité.

LA COMTESSE.

Et, avec votre belle passion pour lui, vous lui avez renouvelé sa livrée, de telle sorte que dans l'hôtel on ne peut faire un pas, même dans mon boudoir, sans le rencontrer, tout battant neuf, se carrant dans ses habits et reluisant comme une châsse!

LE COMTE.

Il est magnifique. je l'avoue. Je le trouve magnifique. J'ai des envies de lui demander sa photographie!

LA COMTESSE.

Pour notre album peut-être? Mais vous êtes fou, mon cher comte!

LE COMTE.

Allons, comtesse, soyez charitable. Le père oblat doit vous prêcher la charité. Pardonnez à ce malheureux Valentin, et laissez-le moi. Je ne m'occupe pas de savoir si vos femmes de chambre sont rousses ou châtaines et si elles me plaisent ou me déplaisent. Valentin est à mon service, je garderai Valentin jusqu'à ce qu'il ait brisé toute ma vitrine!

LA COMTESSE.

Eh bien, en ce cas, qu'il reste au moins dans votre appartement particulier. Il m'ennuie, votre Valentin. Il me donne sur les nerfs!

LE COMTE.

Vous l'exilez?.... (Avec reproche.) Comme moi... dans cet appartement... là-bas... la Sibérie... tandis qu'ici...

Il montre du regard la porte de droite qui mène aux appartements de la comtesse.

LA COMTESSE.

Ici?

LE COMTE.

Ici, c'est Venise, c'est Florence, c'est Grenade, c'est ce que vous voudrez, mais c'est le soleil !...

Il tend la main pour prendre la main de la comtesse.

LA COMTESSE, retirant sa main.

Allez donc chez madame de Neirens. L'heure de la répétition doit être venue, et il ne faut pas faire attendre madame de Brives. Bonjour, Frontin!

LE COMTE, souriant.

Le nom ne me choque pas. Et il me ferait tant plaisir, si vous vouliez être...

LA COMTESSE.

Si je voulais être?

LE COMTE.

Marton!

LA COMTESSE.

C'est un *mot* qu'il faut garder pour madame de Brives. Adieu!

LE COMTE.

Méchante! (Regardant sa montre.) Vous avez raison, au fait. On m'attend. Et c'est la répétition générale! En costume!...

Il sort après avoir salué la comtesse qui reste seule et regarde son livre en hochant la tête.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, seule.

Il ne comprend rien, tenez!... Mais rien de rien! Ce serait si simple pourtant de jeter ce Valentin à la porte! Que non pas!... Il l'aime! Il le trouve *magnifique!* — Un homme intelligent pourtant, monsieur mon mari! — Un amateur de physiologie! Un savant! Et il vient là me prouver qu'une femme — quelle espèce de femme, je vous le demande? — peut aimer son domestique! Ruy-Blas! Jean-Jacques Rousseau! Lœlio! *La Marquise!* Tout cela tourbillonne dans ma tête! — Se faire saigner? — Quelle barbarie!... Et quelle sottise! Un coup de lancette guérissant d'une passion! Est-ce possible? Ce serait donc cela, la passion? Pouah! Mais c'est qu'il faut bien me l'avouer, ce Valentin, je... je... Non jamais je ne pourrai me confier à moi-même que je... (Elle regarde autour d'elle avec une confusion éperdue.) que je l'aime! (Portant ses mains à ses oreilles.) Ah! je ne veux pas même entendre cela! c'est odieux! c'est hideux! c'est laid! (Avec force.) c'est faux!... (Allant et venant dans le petit salon.) Oui, certes, c'est faux! Je le déteste au contraire, ce grand vilain beau garçon qui ressemble à ces têtes de cire qu'on ne voit plus, Dieu merci, aux devantures des coiffeurs!...Une caricature, ce Valentin! La caricature de l'élégance, avec sa cravate blanche nouée géométriquement, ses favoris rectilignes, sa tenue d'une politesse insupportable... D'ailleurs il a le dos voûté... Oui certainement, il est voûté... très-voûté... Et ses bas blancs! Ils tirent l'œil comme des taches qui marcheraient! — Pourquoi les gens du monde ont-ils renoncé à la culotte courte? C'était gracieux! — Je les vois toujours, les affreux bas blancs de ce Valentin! Les attaches sont élégantes, soit, la jambe est bien prise, c'est vrai... Si je dessinais encore, je dessinerais cette jambe-là...

Eh ! bien, qu'il se fasse modèle, monsieur Valentin ! Voilà une profession toute trouvée ! Modèle ! — Il trouvera peut-être une vieille Anglaise qui s'éprendra de sa beauté ! — Mais on n'est pas sot, on n'est pas désagréable, on n'est pas ennuyeux comme cet Antinoüs en culottes courtes ! Et le comte qui n'en a pas déjà sur les nerfs ! Mais à quoi pense-t-il, le comte ? — A en faire l'éloge voilà ! Que ce Valentin soit du monde et le comte ne tarirait pas de louanges, certainement ! Et il l'inviterait tous les jours et il le précipiterait dans son intimité avec une furie... Décidément le premier complice des femmes qui tombent, c'est le mari ! (On entend du bruit.) Qui vient là ?

SCÈNE V

LA COMTESSE, VALENTIN.

VALENTIN.

C'est moi, madame la comtesse !

LA COMTESSE, avec humeur.

Encore vous ! toujours vous !

VALENTIN.

Je demande pardon à madame la comtesse, mais monsieur le comte a, m'a-t-il dit, laissé sur la console le rôle que monsieur le comte doit aller répéter et comme monsieur le comte achève de se costumer...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Sur la console ? Voyez si c'est ce papier-là... (Elle montre une brochure à Valentin qui s'approche gravement de la console, saluant en passant devant la comtesse. — Regardant Valentin marcher, et à part en faisant la moue.) Et même comme modèle !... Peuh !... Les pieds sont énor-

mes !... Enormes !... Des pieds de géant ! Ces bas blancs seuls... (Valentin pousse un cri.) Quoi encore ?

VALENTIN.

Madame la comtesse me pardonnera... je n'ai aujourd'hui vraiment pas de chance... Ce drageoir...

LA COMTESSE.

Il est brisé ?

VALENTIN.

Non, madame la comtesse, mais en prenant la brochure, j'ai poussé contre la glace...

LA COMTESSE.

Elle est cassée, la glace ?

VALENTIN.

Non, madame la comtesse, la peur, voilà tout... J'aurais été désolé ! Un des émaux du drageoir a seulement... Mais avec une pâte spéciale... l'Auvergnat...

LA COMTESSE.

Bien, bien, cassez, brisez, vous êtes chez vous, ici, monsieur Valentin ! monsieur le comte vous le permet ! Mettez tout en miettes, Monsieur Valentin ! Seulement vous me ferez le plaisir de ne plus rien casser dans ce petit salon. Vous délèguerez vos pouvoirs à Fanny. Elle s'acquitte de ce soin à merveille.

VALENTIN.

Madame la comtesse est indulgente... (On entend la voix du comte appelant Valentin.) C'est monsieur le comte qui... (Répondant.) Voilà ! voilà ! monsieur le comte !

La porte s'ouvre et le comte paraît, costumé en valet de comédie du XVIIIe siècle, habit rouge, culotte courte, souliers à boucles et bas blancs.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMTE, costume de *Frontin*.

LE COMTE.

Portez cette lettre à son adresse, Valentin!

LA COMTESSE, regardant le comte et poussant un cri.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Regardez-moi!... Là!... Oh! comme c'est curieux!

LE COMTE.

Je vous présente monsieur *Frontin*. Seulement, après avoir eu l'ennui de m'habiller, je vais avoir celui de ne pas répéter aujourd'hui. Madame de Brives à décidément rendu son rôle à madame de Neirens. Elle se réserve pour les Célimènes.

LA COMTESSE.

Et vous êtes désolé?... Naturellement?

LE COMTE.

Et j'écris à madame de Neirens que j'attendrai une nouvelle *Marton* pour aller répéter de nouveau. Allez, Valentin!

LA COMTESSE, à Valentin.

Attendez! (Elle fait signe à Valentin de sortir.) Vous ne porterez cette lettre que lorsque monsieur le comte vous le dira!

Valentin s'incline et sort.

SCÈNE VII

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, éclatant de rire.

Que vous êtes... original sous ce costume!

LE COMTE.

Moi? Vous me trouvez grotesque peut-être?

LA COMTESSE.

Pas du tout. Retournez-vous donc! Cela vous va mieux que l'habit noir!... Il est fort laid, l'habit moderne!... Et le chapeau haut de forme... Au lieu que ce *lampion* — c'est bien le mot, n'est-ce pas? — hardiment planté sur le coin de l'oreille!... Vous êtes fort bien, ainsi, savez vous?... Vous avez l'air d'un Meissonier! — Comme c'est bizarre! Mais vous avez la jambe fine, mon cher comte!... Et dans quelle comédie, — je ne m'en souviens pas, — Samson, l'acteur, était-il chargé de dire qu'il n'y a plus de mollets depuis la Révolution?

LE COMTE.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Eh bien, mais la Révolution n'a pas tout pris à votre famille, mon cher comte, ma parole d'honneur, — c'est votre mot, — vous avez des mollets!

LE COMTE.

C'est ce que me disait tout à l'heure Valentin!

LA COMTESSE, riant.

Ah! ne me parlez pas de votre Valentin, mon ami! — Savez-vous pourquoi je ris? C'est que vous lui ressemblez!

LE COMTE.

Est-ce ridicule ?

LA COMTESSE.

Pas le moins du monde. Mais votre fameuse théorie du costume...?

LE COMTE.

L'illusion?

LA COMTESSE.

Le prestige du comédien !

LE COMTE.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Eh bien... rien, mon cher comte!... Une idée ! (Elle sourit.) Mais vous me parliez tout à l'heure du rôle de Marton...

LE COMTE.

Je vous dirai encore : *eh bien ?* comtesse.

LA COMTESSE, tendrement.

Voulez-vous que j'essaie de vous donner la réplique, maître Frontin?

LE COMTE, avec joie.

Vous consentiriez!... Vous, comtesse?... Ma chère Blanche!... Attendez!... (Appelant.) Valentin! Valentin! (Silence.) Où est-il passé?... Valentin! Valentin!... Vous comprenez, chère amie, que je veux ajouter un post-scriptum à ma lettre à madame de Neirens!... Valentin ! Valentin !... Je veux lui dire que j'ai trouvé Marton! la Marton idéale !... Valentin! Valentin! (Il sonne.) Ah! par exemple, si le drôle me fait souvent attendre ainsi, je vous obéirai, ma chère, et je le jetterai à la porte.

LA COMTESSE.

A quoi bon? C'est un garçon inoffensif... au bout du compte!

LE COMTE, allant à la fenêtre.

Et le voilà dans la cour, tenez! *flirtant* avec cette grosse fille blonde... la charbonnière, ma foi!

LA COMTESSE.

Une charbonnière! L'horreur!

LE COMTE.

Elle est veuve, elle a de l'argent, il l'épousera! Valentin! Valentin!... Il n'entend pas!... Je vais sonner Laurent! Quant à Valentin il casse énormément, vous avez raison, il casse trop!

LA COMTESSE.

Mais il a un moyen pour tout réparer. Ne vous occupez plus de Valentin. — Et venez répéter, (Doucement et tendrement.) Frédéric!

FIN DE VALENTIN

INDÉCISION

MONOLOGUE

PAR

M. CH. DE SIVRY

PERSONNAGE

L'INDÉCIS..... M. COQUELIN-CADET.

INDÉCISION

Dois-je épouser ma cousine blonde avec qui j'ai valsé, mercredi, chez madame de Trois-Etoiles? Voilà. (Il met ses gants.) Parbleu!... d'abord!... vie de famille... adorable!... foyer... longues soirées d'hiver... piano... très-étouffé dans un coin... table ronde... lampe... abat-jour rose... dentelle... ouvrages à l'aiguille... Charmant tout ça, la poésie de l'intérieur... Intérieur!... *intérieur!* (ministère de l'intérieur!!!) oui, mais, voilà... vissé... garrotté... (Il ôte ses gants.) la corde au cou... au cou... la corde. Tandis que libre... Amanda, Chinetta, Musidora (ah! les noms en A)... plus jamais!... jamais!!! Mon Dieu, si, tout de même... parfois... ce n'est pas une raison parce que... oh! mais pas souvent... oui, mais alors des scènes... des larmes... des histoires! J'ai ça en horreur... grave!... très-grave!!!... très-grave tout ça . .
. . . . . NON!

Après tout, question d'habileté!... et puis les femmes ont tant d'amour-propre... ne se doutera jamais... lui jurerai... dirai : « Jamais aimé que vous... » (Il remet ses gants.). Et puis, pas mal, cousine... jolie, même... petit nez... yeux... bouche... Drôle de devenir amoureux de sa femme... mal porté... Pourquoi pas?... l'amant de ma femme?... très-original!... Son amant... son second père... sa seconde mère... sa mère!!!!... Sa mère!... elle lui ressemble (d'après un pastel)... il y a longtemps... (du temps où l'on faisait encore

des pastels!) C'est navrant... (Se reprenant.) C'est frappant!... frappant... (Il ôte ses gants.) les mêmes traits... le nez... les yeux... la bouche... Et puis, très-acariâtre, la belle-mère... « Mon gendre ceci, mon gendre cela... passez nuits dehors... cette pauvre enfant... ma fille!!! » . . . . . NON!

Après tout, on ne se voit pas vieillir... on vieillit ensemble... d'ailleurs... plus jeune que moi... m'enterrera... me pleurera... m'oubliera... se remariera... destinée... tous mortels! Le sort... la fortune... la fortune?... elle en a... elle en aura... parents âgés... très-âgés... (Il remet ses gants.) n'iront pas loin!... Forges dans l'Est... valeurs... métairies... domaine de Trois-Etoiles... Cinq millions environ... à partager entre... ils sont en tout six frères et sœurs... en 5 combien de fois 6... il n'y va pas... j'ajoute un zéro... en 50 combien de fois 6... il y va... (Cherchant.) 5 fois 6, 30... 6 fois 6, 36... 7 fois 6... (je n'ai jamais pu me fourrer ma table de multiplication dans la tête) 7 fois 6... 6... 6... six enfants! quelle fécondité! va bien le pastel!... 6 fois 7... (c'est héréditaire ça) 6 fois 7 (bien constituée... promet)... 6 fois 7 quar... quaran... 42! Quarante-deux enfants! (Il retire ses gants.). . . . NON!

Après tout, nourrices... garçons... collége... filles... couvent... Oiseaux... bien porté... tout élevés... (Il remet ses gants.) Des enfants à soi!... Heu!... Oui, à moi!... bien à moi!... D'abord moi!... lu Balzac... pas d'amant, pas d'ami d'enfance, pas de petit cousin... Si, au fait, cousin!... sous-lieutenant... 28e de ligne... mon ex-régiment (oh! pendant vingt-huit jours, la réserve)... Joli le sous-lieutenant... dangereux... très-joli... mais pas poli sous les armes... m'a traité de pignouf pendant une revue... le service... pardonné... bons amis!... viendra nous voir souvent... souv... — très-souvent... ami d'enfance... — *Balzac!*... ami d'enfance... me fera... je le tuerai! non pas lui, son métier... elle seule, elle seule coupable!... « Madame... misérable! » Un coup de couteau... pan!... chez le commissaire. « Mon-

sieur... me constitue prisonnier... femme trompait... assassinée!... » Tribunal... prison... toujours acquitté... avocat bêcheur!... pas flagrant délit... préméditation... enquête... verdict... l'échafaud!!!

. . . . . .

Décidément, je n'épouserai pas ma cousine blonde avec qui j'ai valsé, mercredi, chez madame de Trois-Etoiles!

FIN D'INDÉCISION

UN

COUP DE RASOIR

SAYNÈTE

PAR

M. EUGÈNE LABICHE

PERSONNAGES

ANTÉNOR.

CAVOT.

UN COUP DE RASOIR

Le théâtre représente une chambre à coucher de garçon. — Au fond, un lit caché par des rideaux. — A gauche, premier plan, une toilette. — A droite, un guéridon. — Au fond, à gauche, une porte conduisant à l'extérieur. A droite, deuxième plan, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTÉNOR, seul.

Au lever du rideau, la scène est vide. La pendule sonne dix heures. Les rideaux s'ouvrent brusquement. La tête d'Anténor paraît coiffée d'un bonnet de coton.

ANTÉNOR, passant sa tête.

Qu'est-ce que c'est que cette heure-là? (Appelant.) Gavot! Gavot!... animal de domestique! Gavot! Gavô ô ô ô ô t!

VOIX DE GAVOT, dans la coulisse.

Monsieur?...

ANTÉNOR.

Quelle heure est-il?

VOIX DE GAVOT.

Je ne sais pas!

ANTÉNOR.

Vas-y voir, imbécile!

GAVOT.

C'est que je suis couché.

ANTÉNOR.

Eh bien! lève-toi!

GAVOT.

Oui, monsieur.

ANTÉNOR, au public.

C'est mon domestique, je l'ai fait coucher à côté de moi, c'est très-commode... (Après un temps.) Que diable fait-il?... (Appelant.) Gavot!... Gavot!

VOIX DE GAVOT.

Je me suis rendormi, monsieur!

ANTÉNOR.

Butor!... je vais prendre ma cravache!

VOIX DE GAVOT.

Il est dix heures!

ANTÉNOR, sautant vivement en bas de son lit. Il est en caleçon et en bonnet de coton.

Dix heures!... nom d'une trompette!... et je me marie à onze! (Courant de tous côtés.) Vite! mon pantalon... mon gilet... mes bottes!... (Appelant.) Gavot!... Gavot!... Qu'est-ce que tu fais?

VOIX DE GAVOT.

Jeme suis rendormi, monsieur!

ANTÉNOR, l'imitant.

Je me suis rendormi, monsieur... Mais je n'ai pas le temps de le rosser... (Criant.) Lève-toi! viens m'habiller!

VOIX DE GAVOT.

Oui, monsieur.

ANTÉNOR, allant à sa toilette.

Voyons... commençons toujours... (Il se regarde dans la glace.) Sacrebleu! ma barbe qui n'est pas faite!... et mes témoins qui doivent venir me prendre à dix heures et demie... Allons bon! je n'ai pas d'eau chaude!... mais bah!... (Il tient sa cuvette et s'avance vers le public tout en faisant mousser son savon.) Que c'est donc bête de dormir comme ça un jour de noce! C'est la faute de Gavot... je me suis dit : il ronfle, ça me réveillera... et l'animal n'a pas ronflé!

SCÈNE II

ANTÉNOR, GAVOT.

Gavot entre. Il est en caleçon et porte un foulard de nuit sur sa tête.

ANTÉNOR, à Gavot.

Pourquoi n'as-tu pas ronflé?...

GAVOT.

Monsieur ne m'en avait pas donné l'ordre... Tiens! monsieur qui porte un bonnet de coton...

ANTÉNOR.

Oui, c'est une surprise que je ménage à ma fiancée... N'en parle pas... je ne connais pas de coiffure plus commode... c'est chaud, ça tient sur la tête, ça se baisse, ça se relève...

GAVOT.

Alors pourquoi m'avez-vous défendu d'en porter?

ANTÉNOR.

Tiens! pour que tu ne me ressembles pas, je ne veux pas être coiffé comme mon domestique...

GAVOT.

Alors vous n'êtes pas un républicain, vous n'êtes pas un pur.

ANTÉNOR.

Pourquoi?

GAVOT.

Puisque vous coiffez le bonnet de coton et que vous imposez au peuple le foulard...

ANTÉNOR.

Ah! tu m'ennuies... va me chercher mes habits.

GAVOT.

J'y vais... mais vous n'êtes pas un pur.

Il sort.

SCÈNE III

ANTÉNOR, seul.

Voilà déjà un quart d'heure de passé... nom d'un nom! (Il se barbouille avec rage la figure de savon.) Je ne serai jamais prêt... crétin de Gavot, qui n'a pas ronflé! que va dire ma prétendue? Mademoiselle Antheaume de la Pamoison! la faire attendre... une fille unique! la plus riche héritière de Toulouse... à ce que dit son père... (On sonne à la porte extérieure.) Prelotte!... mes témoins!... (Il ôte le savon qui est sur sa figure et s'approche de la porte du fond.) Qui est là?

UNE VOIX.

La modiste, s'il vous plaît?

ANTÉNOR.

C'est au-dessus... imbécile! (Reprenant la cuvette et se barbouillant de nouveau la figure.) Il faut que je recommence à présent... ça ne m'avance pas... (Il se barbouille avec rage.) Ah! crebleu! dans l'œil... Oh! là, là!... ça me pique! (Appelant.) Gavot! Gavot!

VOIX DE GAVOT.

Monsieur?

ANTÉNOR.

Arrive, viens me souffler dans l'œil

VOIX DE GAVOT.

Voilà!... je vous brosse...

ANTÉNOR.

Ah! ça se passe... c'est fini. (Au public.) Mon mariage est un coup de fortune... Le marquis de la Pamoison donne en dot à sa fille un château!... rien que ça!

SCÈNE IV

ANTÉNOR, GAVOT.

GAVOT, entrant.

Me voilà, monsieur.

ANTÉNOR.

Qu'est-ce que tu veux?

GAVOT.

Vous souffler dans l'œil.

ANTÉNOR, à part.

Non, je n'ai pas le temps de le rosser! (Haut.) Tourne-toi!

GAVOT, se tournant.

Avec plaisir.

ANTÉNOR, lui donnant un coup de pied.

Là... maintenant va me chercher mes habits.

GAVOT.

Oui, monsieur. (A part.) Il est original, monsieur.

Il sort.

SCENE V

ANTÉNOR, seul.

Ce château est situé à mi-côte sur les bords de la Garonne... il est connu dans le pays sous le nom de : château du grand Traquenard... il a quatre tourelles... mon beau-père l'estime quatre cent mille francs... cent mille francs par tourelle; ce n'est pas exagéré. J'ai là-bas un imbécile d'ami qui est notaire, je lui ai écrit pour lui demander des renseignements sur le château... et sur la demoiselle... il ne m'a pas répondu, ce n'est pas gentil.

SCÈNE VI

ANTÉNOR, GAVOT.

GAVOT, entre. Il s'approche de son maître et lui présente sa canne et son chapeau.

Monsieur, voilà!

ANTÉNOR.

Qu'est-ce que c'est que ça?

GAVOT.

Votre canne et votre chapeau... pour vous habiller.

ANTÉNOR, à part, grinçant.

Oh! oh! mais je n'ai pas le temps!... (Haut.) Tourne-toi!

GAVOT, se tournant.

Avec plaisir.

ANTÉNOR, lui donant un coup de pied.

Tiens!

GAVOT, à part.

Il est original, monsieur...

ANTÉNOR.

Imbécile!... tu sais bien qu'on ne se marie pas avec une canne.

GAVOT.

Eh! eh! ça peut servir.

ANTÉNOR.

Va me chercher mon pantalon, mon habit.

GAVOT.

Tout de suite. (Il remonte et revient.) Ah! j'oubliais... c'est une lettre...

ANTÉNOR.

Est-ce que j'ai le temps... pose-la là. (Gavot la met sur le guéridon.) Donne-moi mon rasoir... mon rasoir anglais... (A part.) C'est un vrai... je l'ai acheté en Belgique...

GAVOT.

Le voici.

ANTÉNOR.

Ah çà, est-ce que tu vas rester toute la journée en caleçon?

Il commence à se raser.

GAVOT.

Oh! non, monsieur... je vais l'ôter... pour me recoucher...

ANTÉNOR, vivement.

Te recoucher!... Aïe!... animal, tu m'as fait couper!

Il va à la toilette et se colle sur la figure un morceau de taffetas d'Angleterre.

GAVOT.

Ça ne sera rien... faut laisser saigner.

ANTÉNOR.

Va mettre ta livrée... elle est neuve... tu monteras derrière la voiture... ça fera très-bien...

GAVOT.

Mais, monsieur...

ANTÉNOR, regardant la pendule.

Plus que dix minutes! Sors ou je t'égorge!

Gavot se sauve

SCÈNE VII

ANTÉNOR, puis GAVOT.

ANTÉNOR, se rasant très-vivement.

voyons... ne perdons pas de temps... Pristi! je me suis encore coupé! diable de rasoir anglais! (Il se colle un second morceau de taffetas sur la figure.) Ça va sécher... continuons.

Il se rase.

GAVOT, entrant.

Monsieur, voici vos habits.

ANTÉNOR.

Mets-les sur la chaise...

GAVOT, à part.

Avec tout ça, je ne trouve pas mon chapeau de livrée. (A Anténor.) Monsieur, vous n'avez pas vu mon chapeau?

Il lui secoue le bras.

ANTÉNOR, se coupant.

Animal!... ça fait trois! (Il se colle un troisième morceau de taffetas sur la figure.) Eh bien! me voilà gentil! je ne peux pas me marier comme ça... je suis tatoué! Satané rasoir! (Il le jette.) Il faut que j'attende... que je sèche...

Il s'asseoit.

GAVOT.

Monsieur est donc bien pressé de se marier?

ANTÉNOR.

Est-il bête! puisqu'on m'attend à la mairie, à onze heures.

GAVOT.

C'est que moi aussi je me suis marié.

ANTÉNOR.

Toi!... Eh bien?...

GAVOT.

Eh bien! ça ne m'a pas réussi. (S'asseyant.) C'est une histoire lamentable... j'avais épousé une demoiselle du midi... belle comme une orange!

ANTÉNOR.

Ah! je comprends... elle t'a fait des farces!

GAVOT.

Je ne crois pas... je n'ai pas eu la curiosité de m'en informer... mais elle mangeait de l'ail... Moi, je ne peux pas

supporter cette odeur-là... le troisième jour, je lui ai dit : Thaïs, voulez-vous renoncer à l'ail?... l'ail ou moi, choisissez!... Elle m'a répondu : j'aime mieux l'ail... Alors nous nous sommes séparés...

ANTÉNOR.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?... Je suis là à t'écouter, va-t'en!... va t'habiller!...

GAVOT.

Alors monsieur tient toujours à la livrée?

ANTÉNOR.

Oui, file.

Gavot sort.

SCÈNE VIII

ANTÉNOR, seul.

Ça ne sèche pas... je vais toujours mettre mon pantalon... ça m'avancera... (Il le met.) Où sont mes bretelles!... (Il s'approche du guéridon et y trouve la lettre déposée par Gavot.) Tiens!... qu'est-ce que c'est que ça?... une lettre! (Il l'ouvre.) C'est de mon imbécile d'ami... qui est notaire... il m'envoie les renseignements que je lui demandais... Il est bien temps. (Lisant.) « Mon cher ami, je t'envoie les détails que tu m'avais de» mandés sur le château du grand Traquenard... je l'es» time six cent vingt-neuf mille francs. » (Parlé.) Ah! le beau-père ne m'a pas trompé! c'est un honnête homme!... (Lisant.) « Il a été mis en vente l'année dernière sur la mise » à prix de huit cent cinquante francs... personne n'a osé » le pousser. » (Parlé.) Comment! huit cent cinquante francs! mais puisqu'il l'estime six cent vingt-neuf mille... (Regardant la lettre.) Ah! mais non!... il n'y a pas mille... il y a six cent

vingt-neuf francs... tout sec. (Se levant.) Bigre! bigre! bigre! (Lisant.) « Ce soi-disant château est une tourelle qui sert de » colombier. » (Parlé.) Une tourelle!... une seule?... il en manque trois!... mais alors mon beau-père est un filou... ou un poëte!... (Lisant.) « Quant à mademoiselle Antheaume » de la Pamoison... elle est grande, bien faite, le teint un » peu bistré, mais belle... (Parlé.) Oui, belle comme une orange. (Lisant.) « Elle était extrêmement appréciée du » 8e dragons. » (Parlé.) Eh bien, merci! j'allais faire un joli mariage... Ah! mais non! pas assez de tourelles et trop de dragons!... Quand je pense que c'est à un coup de rasoir que je dois... car enfin si je ne m'étais pas coupé, je serais parti, si j'étais parti, je serais marié, et si j'étais marié... je serais... il était temps! (Appelant.) Gavot! Gavot!

SCÈNE IX

ANTÉNOR, GAVOT.

GAVOT, entre. Il est en grande livrée.

Je suis prêt, monsieur.

ANTÉNOR.

Gavot, ramasse ce rasoir, mon ami.

GAVOT, le ramassant.

Le voilà.

ANTÉNOR.

Baise-le. (Gavot l'embrasse.) Baise-le encore. (Gavot l'embrasse de nouveau.) Très-bien.

GAVOT, à part.

Il est original, monsieur.

ANTÉNOR.

Maintenant, crois-moi, Gavot, si jamais tu te remaries... fais-toi la barbe avant...

GAVOT.

Pourquoi ça?

ANTÉNOR.

Pour qu'on ne te la fasse pas après... Je t'autorise à me donner mon bonnet de coton...

GAVOT, le lui donnant.

Monsieur va se marier en bonnet de coton?

ANTÉNOR.

Non... je ne me marie plus... je me recouche, Gavot...

GAVOT.

Ah bah!... si monsieur voulait me permettre d'en faire autant?

ANTÉNOR.

Comment donc!... je te l'ordonne! tu peux remettre ton foulard.

GAVOT.

Oui, le foulard pour le peuple!... vous n'êtes pas un pur!

Ils s'asseoient en face l'un de l'autre, se coiffent de nuit et ôtent leurs pantalons.

ANTÉNOR.

Ah! j'oubliais, j'attends mes témoins; si on sonne, tu ne te dérangeras pas, Gavot.

GAVOT.

Monsieur peut être tranquille.

ANTÉNOR, se déshabillant.

Crois-moi, fais-toi la barbe avant... Bonsoir, Gavot...

GAVOT.

Bonsoir, monsieur.

ANTÉNOR.

Bonne nuit, Gavot.

GAVOT.

Bonne nuit, monsieur.

Le rideau tombe pendant qu'ils se déshabillent.

FIN DU COUP DE RASOIR

LES

TENTATIONS D'ANTOINE

MONOLOGUE

PAR

M. JACQUES NORMAND

LES TENTATIONS D'ANTOINE

A E. Delannoy.

Antoine est mon nom de baptême :
C'est un nom comme un autre fait,
Nom qui ne dit rien par lui-même,
Ni long, ni court; ni beau, ni laid.

C'est effacé, c'est terne... Antoine...
Un homme portant ce nom-là
Doit tenir à la fois d'un moine,
De John Falstaff et de Pança...

Eh bien! non, non! — Car, au contraire,
Antoine est un nom dépravé
Qui cause à son propriétaire
Tous les tourments d'un réprouvé!

Ce nom a des vertus magiques,
Et tout homme qui l'a porté
De tentations diaboliques
Fut sans cesse persécuté!

O supplice! ô longue souffrance!
Nom fatal, à jamais maudit,
Dont l'inévitable influence
Partout, toujours me poursuivit!

A peine au début de la vie,
Quand je marchais sur les genoux,
Pour une assiette de bouillie
J'avais déjà des désirs fous;

Je voulais quand même chacune
Des choses qui frappaient mes yeux :
Pour n'avoir pu prendre la lune,
J'eus des désespoirs furieux.

A quinze ans, captif des écoles,
Je ne rêve que liberté,
Galons, plumets et bottes molles,
Moustache en croc, sabre au côté!

A vingt ans, mes désirs en flamme
Me causent des tourments affreux :
Je n'aperçois pas une femme
Sans en devenir amoureux.

Depuis vingt ans jusques à trente,
Sans répit, sans exception,
Tout ce qui peut tenter me tente :
Je vis dans la tentation!

Tentation de la richesse,
Surtout quand je n'ai plus un sou!
Quand je suis fou, de la sagesse!
Quand je suis sage, d'être fou!

Tentation d'air, de verdure,
Quand je suis à Paris l'été!
Tentation d'avoir voiture,
Lorsque par terre il fait crotté!

Tentation de dinde grasse
Dans l'étalage éblouissant
Joignant ses pattes avec grâce
Comme pour prier le passant!

Tentation d'être ministre
Ou colonel de cuirassiers :
Parfois, tentation sinistre
D'étrangler tous mes créanciers!...

Enfin, un jour dans ma cervelle
Naquit, hélas! pour mon malheur,
Une tentation nouvelle
Que je maudis du fond du cœur!

Garçon, je voulus prendre femme :
L'affaire se fit promptement;
J'étais alors tout feu, tout flamme,
Je brûlais comme un vrai sarment.

Ma fiancée était aimable,
Mon beau-père semblait parfait,
Ma belle-mère... supportable :
Je serais heureux tout à fait!

Mais le lendemain de la noce
Par un brusque revirement,
Ma femme me parut atroce,
Mon beau-père un être assommant,

Ma belle-mère une harpie...
Bref, tout penaud de la leçon,
Depuis lors, je n'ai qu'une envie :
Pouvoir redevenir garçon!

Ma femme est rêche, acariâtre,
Et parfois je me suis senti
Des tentations de la battre...
Qui n'ont pas encore abouti!

Mais il faudra que j'y succombe,
Car c'est une fatalité
Pour moi d'être, jusqu'à la tombe,
Tenté, tenté, toujours tenté!

Antoine! Antoine! Ah! quelle chaîne!
Quel fardeau! J'aurais pu si bien
M'appeler Chrysostôme, Arsène,
Ou simplement Sébastien!

Non! non! sans rien vouloir comprendre,
Sans profits comme sans raisons,
C'est ce nom-là qu'ils s'en vont prendre
Entre quinze mille autres noms!

Pour rompre ce lien funeste
Et conjurer le mauvais sort,
Hélas! un seul moyen me reste:
La mort! la mort! Vienne la mort!

Mais qui sait? Voudrai-je la suivre?
N'aurai-je pas tentation
Près de mourir, de vouloir vivre
Par esprit d'opposition?

O mon patron! ô moine austère,
Toi qui, si doucement tenté,
As su rester... célibataire,
Protége-moi, par charité!

Guéris-moi du mal qui me blesse
Quel que doive être le moyen...
Fût-ce de traîner à la laisse
Un compagnon comme le tien!

Et vous tous, je vous en supplie,
Par ce tourment que j'ai souffert,
Tourment affreux, qui de ma vie,
A fait un véritable enfer,

Par l'expérience tardive
Qu'en eut l'Antoine que voilà...
Si jamais un fils vous arrive,
Ne lui donnez pas ce nom-là!

FIN DES TENTATIONS D'ANTOINE

LA

DAME DE NIORT

PAR

QUATRELLES

PERSONNAGES

LA DAME DE NIORT..... de 30 à 40 ans.

LA DEMOISELLE DE MAGASIN[1]..... âge indéterminé.

UN COMMIS } personnages muets et invisibles)... { 27 ans.
UN PASSANT } { 46 ans.

Paris. — 1878.

---

1. Si l'on n'avait pas de demoiselle de magasin sous la main, un jeune commis la remplacerait sans que le dialogue en souffrit.

LA DAME DE NIORT

Le théâtre représente, autant que possible, une boutique de photographe. — Porte à gauche, donnant sur un passage. — Vitrine de chaque côté de la porte, si les moyens le permettent. — Au fond, à droite, porte conduisant aux ateliers. — Au milieu, une table encombrée d'albums, de photographies et de stéréoscopes. — A droite, un petit comptoir devant lequel est une chaise. — Près de la porte de droite pend un conduit acoustique, armé d'un sifflet, destiné à mettre en communication l'atelier et le magasin. — Je ferais au public une grave injure, si j'entrais dans plus de détails.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DEMOISELLE DE MAGASIN, seule.

Quatre heures!... et je n'ai pas encore étrenné! C'est à ne pas le croire. (Elle s'approche de la porte de gauche.) Et pourtant, que d'imbéciles passent devant cette porte! Il ne s'en trouvera donc pas un qui nous donnera la préférence? La première pratique qui me tombera sous la main en verra de grises! Ce monsieur qui s'arrête a l'air bon enfant... (A un passant. Sur le seuil de la porte de gauche.) Si monsieur veut entrer?... Nous avons un assortiment complet d'artistes dramatiques, de criminels, d'hommes politiques... de dames du monde...

de... Il passe!... Que leur faut-il donc à tous ces animaux-là? Décidément le commerce est dans le marasme. Oh! la belle dame! Est-ce une provinciale ou une étrangère? Elle dévore des yeux l'étalage... consulte un carnet de poche... Elle hésite... Mais entre donc! mais entre donc!... Ne faut-il pas t'envoyer des ambassadeurs pour te décider?... Elle approche... la voilà! Ah! tu vas me payer le mauvais sang que je me fais depuis une heure. (Souriante et empressée.) Madame veut-elle bien prendre la peine de s'asseoir?

SCÈNE II

LA DEMOISELLE DE MAGASIN, LA DAME DE NIORT.

LA DAME DE NIORT.

Mademoiselle, j'ai lu sur votre boutique que vous tenez tout ce qui concerne le portrait.

LA DEMOISELLE.

En effet, madame, le portrait est la spécialité de notre maison. Portraits ronds, portraits carrés, portraits ovales, portraits à chapeaux, en pied ou en raccourci, à l'huile, à l'aquarelle,... à cheval,... portraits tout faits ou sur mesure... Ce sont des photographies que madame désire?

LA DAME DE NIORT.

Je n'ai encore rien décidé.

LA DEMOISELLE.

Nous avons tout ce qu'il y a de plus nouveau. Sont-ce des acteurs que j'offrirai à madame?

LA DAME DE NIORT.

Non, mademoiselle...

LA DEMOISELLE.

Des militaires, alors?... Les militaires sont très-demandés depuis quelque temps.

LA DAME DE NIORT.

Non, non, non, mademoiselle. C'est mon portrait que je voudrais avoir.

LA DEMOISELLE.

Si madame a le plus petit bout de célébrité, si les journaux ont parlé d'elle soit en bien, soit en mal, si quelque procès scandaleux, quelque aventure scabreuse l'ont mise en évidence, madame est certaine de son affaire: elle est dans nos casiers.

LA DAME DE NIORT.

Mademoiselle, j'habite Niort...

LA DEMOISELLE.

Oh! alors, c'est tout différent.

LA DAME DE NIORT.

Je voudrais rapporter à mon mari quelque chose de Paris. J'ai pensé que mon portrait...

LA DEMOISELLE.

Ne pourrait que lui être agréable. C'est une excellente idée que madame a eue là. Et vous restez ici quelque temps encore?

LA DAME DE NIORT.

Je pars demain, malheureusement!

LA DEMOISELLE.

Alors, c'est une photographie que madame désire.

LA DAME DE NIORT.

La photographie, c'est toujours la même chose. Toutes les photographies se ressemblent. On en est bien revenu à Niort!

LA DEMOISELLE.

Madame préfère l'huile.

LA DAME DE NIORT.

C'est plus sérieux.

LA DEMOISELLE.

Et plus gai, à la fois. Il est fâcheux que madame ne se soit pas décidée plus tôt. Dans une nuit on ne fait rien de bon. Vous trouverez des peintres qui vous promettront tout ce que vous voudrez, mais jamais un artiste consciencieux ne s'engagera à livrer un bon portrait à l'huile, solidement peint, sans retouches, dans une seule nuit. Madame peut s'adresser à tous nos confrères.

LA DAME DE NIORT.

Mon Dieu! mon Dieu!... Ce que vous me dites là me contrarie bien.

LA DEMOISELLE.

Si madame voulait toujours me dire ce qu'elle désire, je pourrais peut-être arriver à la contenter.

LA DAME DE NIORT.

Naturellement; je voudrais quelque chose de joli

LA DEMOISELLE.

Voilà déjà qui simplifie les choses. Je vois que madame ne tient pas à la ressemblance.

LA DAME DE NIORT.

Cela dépend. Voyons... qu'est-ce que cela coûte, un portrait bien ressemblant?

LA DEMOISELLE.

Cela n'a pas de limite.

LA DAME DE NIORT.

Vous m'effrayez!

LA DEMOISELLE.

Cependant, pour la province, nous pouvons donner quelque chose d'assez ressemblant pour cent ou cent cinquante francs.

LA DAME DE NIORT se lève, vivement.

Cent cinquante francs!... Bonté divine!... mais c'est beaucoup plus que je ne veux y mettre. Décidément, mademoiselle, c'est trop cher.

Elle se dirige vers la porte.

LA DEMOISELLE, se précipitant entre elle et la sortie.

Pourquoi madame ne se contenterait-elle pas d'un *air de famille?* Je lui passerais la chose à moitié prix.

LA DAME DE NIORT.

C'est pour mon mari,...

LA DEMOISELLE.

Raison de plus. Il sait bien comment vous êtes faites, lui.

LA DAME DE NIORT.

Assurément.

LA DEMOISELLE.

Un portrait ne peut rien lui apprendre de nouveau.

LA DAME DE NIORT.

Vous avez raison.

LA DEMOISELLE.

Cela n'a pas besoin d'être aussi ressemblant pour lui que pour un autre.

LA DAME DE NIORT.

Je suis de votre avis.

LA DEMOISELLE.

Et puis, qu'est-ce qu'on cherche dans ces choses-là?

l'intention. Du moment que vous avez eu l'intention de lui être agréable, c'est le principal.

LA DAME DE NIORT.

Oh!... Cependant... cependant...

LA DEMOISELLE.

C'est votre souvenir qui le touchera.

LA DAME DE NIORT.

Eh bien, soit! Va pour un air de famille.

Elle se rassied.

LA DEMOISELLE.

Madame tient-elle aux mains?

LA DAME DE NIORT.

Je passe à Niort pour avoir les mains pas mal. Celle-ci, surtout. C'est un de mes petits triomphes et mon mari n'y est pas insensible. J'aimerais assez à ce qu'on me fît les mains.

LA DEMOISELLE.

Les deux?

LA DAME DE NIORT.

Cela dépend du prix.

LA DEMOISELLE.

Il faut compter trois francs par doigt.

LA DAME DE NIORT.

C'est plus cher que des gants, savez-vous!...

LA DEMOISELLE.

Oui, mais cela dure plus longtemps.

LA DAME DE NIORT.

Si je dépensais pour mes mains plus d'une quinzaine de francs, ce ne serait pas raisonnable.

LA DEMOISELLE.

Voilà ce que nous pouvons faire. Nous ferons la main la plus en vue avec quatre doigts; nous n'en montrerons qu'un à l'autre.

LA DAME DE NIORT.

Quatre et un font cinq; — trois fois cinq: quinze... C'est cela.

LA DEMOISELLE.

Madame veut-elle une toilette riche?

LA DAME DE NIORT.

Très-riche, oh!... très-riche! On est très-élégant à Niort.

LA DEMOISELLE.

Avec des plumes dans les cheveux?

LA DAME DE NIORT.

Des plumes?... Qu'est-ce que vous faites payer les plumes?

LA DEMOISELLE.

Nous comptons généralement trois francs par plume et deux francs par fleur. Les bijoux se paient à part. Si madame veut consulter le tarif...

LA DAME DE NIORT, se lève.

Volontiers. Si vous vouliez prendre un crayon et une facture, mademoiselle, nous ferions tout de suite notre petite note.

LA DEMOISELLE, s'assied.

Me voilà à vos ordres, madame.

LA DAME DE NIORT.

Nous disons...

LA DEMOISELLE.

Un air de famille garanti trois ans, cent francs.

LA DAME DE NIORT, qui a passé à gauche et revient brusquement.

Il me semble que vous aviez dit soixante-quinze?

LA DEMOISELLE.

Nous ne pouvons pas garantir la ressemblance trois ans, sur facture, pour soixante-quinze francs. Autant fermer boutique.

LA DAME DE NIORT.

Allons! va pour cent francs! On ne fait pas faire son portrait tous les jours.

LA DEMOISELLE.

Madame sera contente. Nous arrangerons cela en conscience. Si par hasard le portrait était ressemblant, nous ne lui demanderons pas plus cher.

LA DAME DE NIORT

Ce n'est qu'une première affaire. Nous disons donc, cent francs. — Une main en vue avec quatre doigts, douze francs.

LA DEMOISELLE.

Douze francs ; c'est écrit.

LA DAME DE NIORT.

Une main dans l'ombre avec un doigt, trois francs.

LA DEMOISELLE.

Trois francs.

LA DAME DE NIORT.

Je voudrais bien que ce fût le pouce.

LA DEMOISELLE.

Nous devrions vous prendre plus cher, mais nous tenons à vous contenter. Nous avions parlé de deux plumes dans les cheveux. Deux plumes, est-ce assez?

LA DAME DE NIORT.

Bah! retirez un doigt et ajoutez une plume.

LA DEMOISELLE.

Nous disons alors, trois plumes à trois francs, neuf francs. Madame n'a pas de préférence pour les couleurs?

LA DAME DE NIORT.

Vous mettrez un peu de tout.

LA DEMOISELLE.

De quelle couleur est la tenture du salon de madame?

LA DAME DE NIORT.

Le salon est en moquette bouclée à ramages, avec une passementerie jaune imitant la soie. C'est très-joli!

LA DEMOISELLE.

On fera dominer le jaune. Du reste c'est très-riche. On nous demande beaucoup de portraits jaunes pour l'Amérique. — Nous mettrons une demi-douzaine de fleurs pour rehausser la coiffure. Six fleurs à deux francs : douze francs.

LA DAME DE NIORT.

Qu'est-ce que c'est que ces fleurs à un franc cinquante que je vois là sur votre tarif?

LA DEMOISELLE.

Ce sont des fleurs des champs.

LA DAME DE NIORT.

Oh! surtout, ne me mettez pas de ça!

LA DEMOISELLE.

Madame peut être tranquille, j'ai vu tout de suite à qui j'avais affaire.

LA DAME DE NIORT.

A la bonne heure!

LA DEMOISELLE.

Nous avons pour le moment cent trente-trois francs. — Un cou décolleté avec accessoires... douze francs.

LA DAME DE NIORT.

C'est ça que je trouve cher!

LA DEMOISELLE.

Forte comme l'est madame, c'est pour rien. Nous disons, cent trente-trois et douze : cent quarante-cinq. Madame ne veut pas mettre cinq francs de bijoux pour faire un compte rond?

LA DAME DE NIORT.

Vous me poussez à la dépense. Je ne voulais pas mettre tant que cela.

LA DEMOISELLE, se lève.

Vous ne trouverez nulle part un beau portrait à l'huile, garanti trois ans, pour ce prix-là.

LA DAME DE NIORT.

Oh! à Niort!... vous ne vous doutez pas de tout ce qu'on trouve pour cent cinquante francs... — (Près de la sortie.) Décidément c'est trop cher. Je vois bien qu'il faut y renoncer.

Elle sort.

LA DEMOISELLE, sur le seuil.

Y renoncer! oh! madame, vous n'aimez pas votre mari.

LA DAME DE NIORT, rentre précipitamment.

Lui!... Charles!... ne pas l'aimer!... Après dix ans de ménage!!

LA DEMOISELLE, à part.

Le fait est que ce serait à y renoncer. (Haut.) Mon Dieu, si madame le veut, on lui fera un profil pour moitié prix. En retirant une main et quelques plumes...

LA DAME DE NIORT.

Oh! non, non; pas les plumes.

LA DEMOISELLE.

J'aurais bien une affaire très-avantageuse à proposer à madame.

Elle lui présente une chaise près de la table.

LA DAME DE NIORT, se rassied.

Laquelle?

LA DEMOISELLE.

J'ai là un portrait de madame de Pompadour, par...

LA DAME DE NIORT.

Par?

LA DEMOISELLE.

Par Rubens. C'est tout simplement une merveille. Nous l'avons acheté à la vente du comte Branitzi-Kovitcz, pour un riche Catalan. La révolution d'Espagne est survenue, le Catalan s'en est allé, et madame de Pompadour nous est restée sur les bras.

LA DAME DE NIORT.

Je ne vois pas où vous voulez en venir.

LA DEMOISELLE, qui a été chercher un portrait sous le comptoir, le pose sur la table devant la dame de Niort.

Avec quelques retouches cela ressemblerait beaucoup à madame, et je le lui donnerais pour cent vingt francs.

LA DAME DE NIORT.

Voyons... voyons... (Elle examine le portrait.) Vous ne trouvez pas que c'est mieux que moi?

LA DEMOISELLE, scandalisée.

Madame de Pompadour... mieux que madame!... Une dévergondée! fi!

LA DAME DE NIORT.

Et c'est de Rubens?

LA DEMOISELLE.

C'est au moins de Rubens. D'ailleurs, c'est signé. Tout ce que nous vendons est signé. Madame comprend quelle occasion unique je lui offre. On ne pourrait plus se procurer, à quelque prix que ce fût, son portrait par Rubens.

LA DAME DE NIORT.

La tête est jolie.

LA DEMOISELLE.

Adorable.

LA DAME DE NIORT.

Mais la toilette est un peu vieillotte.

Elle se lève.

LA DEMOISELLE.

Bah! Les modes changent tous les jours, et c'est très-riche d'ajustement.

LA DAME DE NIORT.

C'est bien ce qui me tenterait.

LA DEMOISELLE.

Madame en sera très-satisfaite. Et puis, comme c'est un peu plus gras qu'elle, cela lui fera beaucoup d'usage. Madame veut-elle poser tout de suite?

LA DAME DE NIORT.

Volontiers.

LA DEMOISELLE.

Je vais prévenir l'atelier. Ce sera un très-beau portrait. On ira vous l'essayer ce soir. (La marchande souffle dans un porte-voix en caoutchouc qui correspond avec l'atelier. — Un coup de sifflet lui répond.) Envoyez prendre le portrait numéro 236 de madame de Maintenon.

LA DAME DE NIORT.

Vous aviez dit madame de Pompadour?

LA DEMOISELLE.

Cela revient au même. (Dans le porte-voix.) Il est à retoucher sur place. La dame monte. Appropriez de votre mieux la tête à la circonstance. C'est pour la province.

LE COMMIS AU DEUXIÈME ÉTAGE.

. . . . . ?

LA DEMOISELLE.

Je n'entends pas.

LE COMMIS AU DEUXIÈME ÉTAGE.

. . . . . ?

LA DEMOISELLE.

Cela va sans dire. Laissez le portrait que vous faites.

LE COMMIS AU DEUXIÈME ÉTAGE.

. . . . . , ... ?

LA DEMOISELLE.

M. Paul le continuera à votre place. Qu'il ajoute des moustaches au grand Frédéric, cela fera l'affaire.

LE COMMIS AU DEUXIÈME ÉTAGE.

. . . . . ?

LA DEMOISELLE.

Parlez plus haut. Vous me soufflez dans l'oreille et je n'entends pas.

LE COMMIS AU DEUXIÈME ÉTAGE.

. . . . . ?

LA DEMOISELLE.

Je vous ai déjà dit que cela ne faisait rien. Qu'on laisse les décorations. Le monsieur s'en fera donner de semblables.

Il prétend que ce sera aussitôt fait. (Un commis ouvre la porte de l'atelier et prend le portrait.) Madame peut monter.

Pendant que la demoiselle a donné ses ordres à l'atelier, la dame de Niort, devant la cheminée, s'est préparée à poser. — Elle se retourne brusquement les pommettes rougies, les sourcils d'un noir exagéré, etc.

LA DAME DE NIORT.

Suis-je bien comme cela?

LA DEMOISELLE.

Un vrai Rubens!... (A part.) Après les retouches. (La demoiselle ouvre la porte de l'atelier.) Par ici, madame, par ici. Madame prendra garde... Il y a cent vingt-cinq marches à monter.

LA DAME DE NIORT, épouvantée.

Cent vingt-cinq marches!... bonté divine!...

LA DEMOISELLE.

Plus on est près du soleil, plus le jour est beau et mieux la peinture réussit.

LA DAME DE NIORT.

Allons! Vous faites de moi tout ce que vous voulez. Vous enverrez mon portrait, hôtel de *la Perfide Albion*, ce soir, avant huit heures.

LA DEMOISELLE.

Il sera chez vous à sept heures cinquante-neuf, au plus tard.

LA DAME DE NIORT, avec un soupir.

Allons! je monte... Vous dites: cent vingt-cinq marches?

LA DEMOISELLE.

Environ...

LA DAME DE NIORT.

Vous n'oublierez pas de faire retoucher la signature de Rubens. Elle n'est pas lisible.

LA DEMOISELLE.

Nous la referons au besoin.

LA DAME DE NIORT.

Plus grosse, dans ce cas.

LA DEMOISELLE.

Et plus en vue. Soyez tranquille.

LA DAME DE NIORT.

Vous pensez que ce portrait plaira à mon mari?

LA DEMOISELLE.

Pour qu'il ne lui plût pas, il faudrait que monsieur votre mari fût plus difficile que Louis XV.

LA DAME DE NIORT.

Je ne l'ai pas habitué à cela.

LA DEMOISELLE.

J'espère que madame ne nous oubliera pas quand elle reviendra à Paris.

LA DAME DE NIORT.

Vous pouvez y compter. Je vous enverrai mon mari. (*Avec enthousiasme.*) C'est un beau brun !

LA DEMOISELLE.

Notre maison fait les bruns comme personne. C'est une spécialité.

LA DAME DE NIORT.

Et puis je vous donnerai mes enfants à photographier.

LA DEMOISELLE.

Cela peut devenir une rente.

LA DAME DE NIORT.

Comme vous y allez !... Enfin, nous verrons. Au revoir, mademoiselle. Je vais poser.

LA DEMOISELLE, à part.

Poser!... mais tu ne fais que cela depuis une demi heure.

LA DAME DE NIORT, à part.

Elle est très-bien, cette demoiselle.

Elle sort.

LA DEMOISELLE.

Des pratiques comme cela, on n'en aura jamais assez.

FIN DE LA DAME DE NIORT

DAMES DE COMPTOIR

PAR

M. LOUIS FORAIN

DAMES DE COMPTOIR

A Coquelin-Cadet.

Je ne veux pas parler des dames de comptoir, couvertes de bijoux et habituées aux madrigaux des clients; non! mais de celles à qui personne ne fait attention, de ces tristes dames de comptoir des restaurants à vingt-neuf sous et des crêmeries!

Elles se tiennent au milieu de pots de fleurs étiolées, de carafons écornés, de troncs en métal anglais, chagrines, guindées. Elles sont préposées à la distribution des mendiants et des pruneaux. Le consommateur ne les perd pas de l'œil quand, de leurs doigts maigres et bleus de veines jusqu'aux ongles, elles agencent parcimonieusement sur une soucoupe quelques débris de raisins secs, avec des noisettes, des amandes et autres pauvres friandises éventées, auxquelles elles cherchent à donner un air de dessert.

Elles sont sans cesse écœurées par les odeurs fades des potages et des chocolats. Là-dedans les fleurs semblent exhaler un parfum analogue à celui de la pomme sautée.

L'été, la sueur imbibe et amollit leur col et leurs manchettes de papier; l'hiver, quelles mornes heures pour elles, quand leur chaufferette est éteinte et quand un seul bec de gaz éclaire le fond de la boutique! Elles voient passer toute

la journée par-dessus les rideaux, la danse des hauts de chapeaux et des pointes de parapluies. Au fracas de l'omnibus qui roule ébranlant pavés et vitres, les beurres oscillent dans leur minuscule aquarium.

Et les dames de comptoir de brasseries! Autour d'elles, on boit, on beugle, on fume : les hommes embrassent les femmes; la fumée des pipes les suffoque et leur pique les yeux... leur figure ne bouge pas. Ont-elles une famille? et quelle famille? Comme elles ont l'air simple et résigné! Pauvres dames! pauvres demoiselles! cruel Paris!

Espérons que plus tard, au ciel, leurs souffrances seront terminées, et que des anges, bien plus beaux que les garçons du café Anglais, seront sans cesse occupés à leur servir des desserts exquis et des petits verres de liqueurs sous des bosquets éternellement printaniers!

Prions pour elles!

FIN DE DAMES DE COMPTOIR

LE

MAÎTRE D'ARMES

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

UN MAITRE D'ARMES..... M. COQUELIN-CADET.

LE MAITRE D'ARMES

Je suis maître d'armes. Dans ce moment-ci je n'ai pas d'élèves. Je ne sais pas ce qu'ils ont, ils ne se battent plus, il faut se battre. Si on ne se bat pas un peu entre soi que devient la société? Plus de civilisation, plus de progrès, plus rien! Se battre gentiment, sans raison sérieuse, — mais il faut se battre; et il faut se tuer. Pas toujours, — mais souvent.

Autrefois quand j'étudiais, sous mon maître, le lieutenant Tafta-Gomez, (c'était un Espagnol, vous savez, un sombrero), on se battait pour un rien, — moi jamais, j'étudiais les armes, ni M. Tafta-Gomez non plus, il était maître; c'étaient les gens de la société. Une mouche volait; un voulait l'attraper, l'autre l'en empêchait (pas exprès), un duel! Et souvent mort d'homme, — et pas mal souvent mort des deux hommes. Voilà ce que j'appelle savoir vivre.

Une fois, par exemple, il y eut une affaire grave, oh! celle-là ne pouvait pas s'arranger. Il s'agissait de la sœur du colonel. Il faut vous dire, que j'étais déjà élève répétiteur d'escrime dans le 297e d'infanterie à Commercy, le pays des madeleines. C'est dans ce 297e que j'ai été prévôt pendant quatre ans et six mois. Il s'agissait donc de la sœur du colonel; le lieutenant-colonel avait dit que cette dame était ceci, était cela; mais des choses très-mal. On a rapporté ce propos au colonel qui a flanqué une paire de gifles, à... sa sœur; et ils ne se sont pas battus ensemble... avec le lieutenant-

colonel. Et si ça avait été pour rien du tout, ils se seraient battus. — Une fois encore il n'y avait plus de soupe dans la soupière au mess; celui à qui on a passé la soupière a provoqué six collègues... enfin ce serait trop long à vous raconter.

Mais prenez des leçons avec moi, on va se battre encore; je le sens, c'est dans l'air, cette époque-là va revenir. D'abord j'ai eu d'excellents élèves, du meilleur monde. C'est moi qui ai donné des leçons au marquis des Platesbandes, (il a habité longtemps Folkestone comme étranger), je lui ai donné des leçons pendant trois mois. Il me payait, je me souviens, (c'était une monnaie de son pays) vingt-deux francs soixante-dix-sept centimes par cachet; — il y avait des jours où c'étaient soixante-dix-huit centimes à cause du change. Je lui ai appris les principes, il allait très-bien, très-bien. — Au bout du troisième mois, je lui dis: « Maintenant que vous êtes fort, monsieur le marquis, nous allons faire assaut! Parce que moi je veux qu'on sache bien les principes avant de faire assaut. Le marquis les savait à fond — très-bien, très-bien. Pensez s'il était content de faire assaut. Parce que toujours des principes, ça ennuie le client; seulement il le faut. Évidemment il faut énormément ennuyer le client. Il tombe en garde — oh il était bien, parfaitement posé. Je tombe en garde, il m'attaque, — je pare, et je te lui flanque un de ces coups de boutoir sur l'os de la clavicule. Ça fait mal. Il se relève, il se frotte, — il avait l'air fâché. Il se remet en garde, je m'y remets. Il veut me faire une, deux. — Je pare contre, — il trompe le contre, — je pare simple, et je lui fais, en seconde, un bleu, juste au milieu du sternum, — ce qui est un coup extrêmement douloureux. Je le lui ai fait parce qu'il ne s'effaçait pas assez. Il se relève, se frotte, oh il s'est frotté longtemps! il me regardait avec une drôle de figure. J'étais ennuyé; je lui ai dit: c'est parce que vous n'étiez pas assez effacé, monsieur le marquis. — Sans se mettre en garde et sans me répondre et il veut me donner des coups de son fleuret comme

d'une canne ; — il oubliait tout à fait les principes. Alors je me suis mis à le larder, et lui, essayait de me taper sur la tête. Il rompait et je le lardais toujours dans les endroits les plus douloureux pour mieux lui apprendre à s'effacer. En rompant il est arrivé à proximité d'une sonnette. Il a sonné. Un domestique est entré, s'est mis entre nous, m'a sauté dessus, m'a mis à la porte, — et c'est tout près des écuries et remises, dans la cour, qu'on m'a compté trente et une fois vingt-deux francs soixante-seize centimes à cause du change. Depuis je n'ai pas revu M. le marquis.

Ah ! j'ai eu d'excellents élèves, — d'excellents élèves. Je me rappelle — oh ! celui-là, tout à fait de la plus haute société, — c'était un baron hollandais, d'Amsterdam, le baron Van-Dennefles, (il m'a donné plus de vingt fois des fromages de Hollande tout entiers — vous savez en boule, ces fromages en boule). — En voilà un qui a appris les principes vite, c'est à croire qu'il les savait de naissance. Aussi au bout de sept semaines, à l'assaut ! « Mettez-vous en garde, monsieur le baron, je lui ai dit. » Il s'est mis en garde et fièrement. Allez-y, attaquez-moi. Fendez-vous comme une crème. Je pare. Très-bien. Relevez-vous. Fendez-vous encore comme une crème ! Là, je ne pare pas, et il me touche en plein cœur (le cœur en maroquin rouge du plastron). Il était content ! Et il se met à m'attaquer. Moi je ne voulais pas le toucher. Je me souvenais du marquis. — Oh ! il a fait de beaux coups ! Il me faisait de ces coupés d'attaque d'une hardiesse ! que je lui aurais mille fois crevé la peau du ventre si j'avais voulu rien qu'en étendant le bras. Après cette séance il était tellement content, qu'il m'a augmenté de beaucoup de ducats, parce qu'il me payait en monnaie hollandaise. Ces étrangers ont de drôles d'habitudes ! Ça a duré huit jours, les assauts ; mais ça lui coûtait cher. Deux plastrons par séance qu'il me démolissait ; il les mettait en miettes. Alors un soir — à son cercle — je ne sais pas quelle idée lui prend, c'était pour une histoire de femme... non, une histoire de cartes... non, non... une his-

toire de femme... à moins que... enfin ça ne fait rien, il verse un verre de punch bouillant sur la tête d'un de ses amis intimes. Ils s'envoient des témoins, on prend heure pour le lendemain, on me prie de venir, (pas comme témoin, vous savez un baron!) — c'était pour porter les épées et les pistolets. J'avais trois boîtes de pistolets et une paire de sabres, quatre fleurets et quatre paires d'épées de combat. Les témoins causent pour s'entendre et ils arrangent l'affaire... pour qu'on échange une balle au pistolet; si ça ne réussit pas, on continuera avec le sabre; et si les combattants se fatiguent trop, on prendra les épées de combat, — vous savez ces épées qui sont dans la main, un joujou! c'est un plaisir que de tenir ses épées-là. Les pistolets, ça ne marche pas : personne par terre. On a passé sur les sabres, on a pris tout de suite les épées; et voilà que mon imbécile de baron se met à faire pif paf sur la lame de l'autre, il fait des coupés, vous savez ceux qu'il me faisait à l'assaut; l'autre a une peur horrible, allonge le bras, et sans le vouloir, lui enfonce trois pouces de fer dans le bas du dos, parce que le baron s'effaçait trop.

Il a été deux mois au lit. J'allais le voir tous les jours. Quand il a été debout, il est parti à Amsterdam, je ne l'ai plus revu. Il me doit encore vingt-six ducats. Si vous voulez de ma créance, je vous la cède à trois francs cinquante.

Ah! j'ai eu d'excellents élèves; mais ce n'est pas encore dans le grand monde qu'on a les meilleurs élèves; — ainsi j'en ai eu un parfait, très-fort, beaucoup plus fort que moi-même, je vous l'assure. C'était le fils d'un mégissier qui était venu au régiment par un coup de tête : il s'était engagé. Il avait vendu cent cinquante peaux de chevreaux qui appartenaient à son père pour acheter une chaîne et sa montre à une femme de rien, et puis il avait volé cette chaîne et cette montre à la femme. Il courait même des bruits sur lui à propos d'un assassinat; mais c'était mon meilleur élève. Alors il s'est engagé, il est venu au régiment. A la salle d'armes, il me touchait tant qu'il voulait, tout le temps. Eh

bien, ce garçon-là s'est battu avec un petit bossu qui ne savait rien de rien, qui n'avait jamais touché un fleuret. Mon élève veut lui faire une une deux serré en dehors, c'était une feinte, et en battant le fer revenir, les ongles en l'air, pour le piquer en pleine poitrine. L'autre, le bossu, qui ne savait pas tenir une lame, ne s'est aperçu de rien et lui a fait une opposition... est-ce une reprise en seconde, la main haute? Je ne sais pas, — ce n'est pas des coups, ça. Enfin il l'a troué et a tué net mon meilleur élève. Ce n'est pas l'homme que je regrette (c'était une canaille), mais c'est la beauté de son jeu.

Vraiment prenez des leçons avec moi, mes prix sont très-modérés. Il n'y a pas de maître d'armes à Paris comme moi pour les principes. — Prenez des leçons avec moi parce qu'on va se battre dans le monde, on va recommencer à se battre pour rien, c'est dans l'air, maintenant tout le monde se battra, — vous tous ici. C'est le progrès; que voulez-vous! il faut que le progrès marche. Du reste je me sauve, j'ai à faire marcher une affaire qui traîne, il faut que je sois là pour qu'on se batte. Vous avez mon adresse. Vous allez tous vous battre, on peut être tué, mais avant tout, les principes, les principes!

Il s'en va, puis revient.

Ah! pardon. Les fleurets, les gants, les sandales et les plastrons se paient en dehors.

FIN DU MAITRE D'ARMES

MONSIEUR CAMBREFORT

SAYNÈTE

PAR

M. LOUIS DÉPRET

PERSONNAGES

LÉON. (30 ans.)
MADINIER. (60 ans.)
CAMBREFORT. (Même âge environ.)

L'action se passe dans un élégant appartement de garçon, entre neuf et dix heures du matin.

MONSIEUR CAMBREFORT

SCÈNE I

LÉON, seul, écrivant.

« ... J'ai eu tort de vous appeler vieil âne. Je déclare que le mot m'est échappé dans un mouvement de colère (Parlé.) contre les baudets. (Écrivant.) Je retire le mot. (Parlé) C'est tout ce que je puis faire, malheureusement. (Écrivant.) Les liens qui vont nous rapprocher, me rendent bien douce cette démarche... spontanée. (Parlé.) O vérité ! qu'il fait froid dans ton puits. (Écrivant.) Je suis, monsieur, etc... » (Parlé) L'adresse maintenant. (Écrivant.) Monsieur Madinier. (Parlé.) Qualités : Ma foi, je ne lui en sais qu'une, c'est d'être l'oncle de Mathilde, et Mathilde n'a qu'un défaut, c'est d'être la nièce de Madinier, et de m'avoir ordonné d'écrire cette lettre d'excuses. (Il se lève et entr'ouvre une porte à gauche.) Pierre, portez cette lettre à son adresse, au grand galop. Vous dites?... vous êtes seul... personne pour ouvrir... Eh bien, j'ouvrirai, moi... Allez vite... vite... (Il referme la porte et parle en marchant.) L'hiver dernier, après des péripéties qui rempliraient un in-quarto, une charmante jeune fille que j'adorais de loin, daigna consentir à abréger la distance. Ce fut céleste... jusqu'au jour de mon admission comme prétendu. Je retrouvai mes dix-huit ans... avec les avantages de l'expérience et de la com-

paraison en plus. Mais, depuis six semaines, j'expie un bonheur immérité : on me présente à la famille. La mère de Mathilde a des collatéraux dans toutes les communes avoisinant Paris. Aussi, je possède ma banlieue! — Hier, dimanche, jour de Chantilly, c'était le tour du parrain Boisseau. Chez le parrain Boisseau, ne voilà-t-il pas que je suis, pendant toute la fête, assailli des provocations d'un certain Madinier, qui, du potage aux cigares, se fit un jeu de me contredire. Ma foi, n'y tenant plus, j'intercalai dans ma riposte l'épithète de « vieil âne. » Madinier, qui semblait n'attendre que cela, et même le désirer un peu, se lève, (L'imitant.) se boutonne... jusqu'au plafond... « il suffit, monsieur... » puis, bientôt il s'en va. Je ne songe plus, moi, qu'à finir gaîment la journée auprès de Mathilde. Au moment des adieux, elle me dit, en l'air, comme cela: « A propos, n'oubliez pas la petite lettre d'excuses. — Laquelle? — Vous recevrez demain la visite de M. Cambrefort, le témoin ordinaire de M. Madinier. — Ah! on va donc se battre? — Vous êtes fou... — De vous, je crois bien! — Mettez-vous donc à ma place, s'il lui arrivait malheur. — Parbleu! j'aimerais mieux alors être à votre place qu'à la sienne. — Charmant! mais n'oubliez pas la petite lettre. — Comment, c'est donc sérieux? — Je le veux... » Mathilde finit toutefois par reconnaître que ce dernier argument n'est pas pur de tout sophisme. « — Voyons, c'est un homme excellent, de plus c'est mon oncle... il a ses manies... vous ne le corrigerez pas. — Du moins, avais-je raison? — On a toujours raison contre mon oncle... pourvu qu'on n'oublie pas la petite lettre. » — J'ai promis, et ce matin l'aurore aux doigts de rose m'a tendu cette plume. Par Minerve, il y a longtemps que je ne m'étais levé aussi tôt pour écrire! qu'en diraient les Ernestine, les Acacia, les Frédéric... et tous ceux qu'afflige ma décadence, s'ils apprenaient que j'en suis déjà à demander pardon. (On sonne.) Qui cela peut-il être?... Eh bien, on n'ouvre pas... Ah! j'oubliais, je suis seul à la maison... (Il disparaît un quart de seconde et rentre presque aussitôt suivi de

Cambrefort.) Un monsieur petit, gros et rageur qui n'a affaire qu'à moi. Je l'ai prié de dire son nom, il n'a pas voulu sortir de ça — « je suis l'ami en question ; » c'est le plénipotentiaire de Madinier. Si Mathilde n'avait pas ma parole, ce diplomate serait bien reçu !

Entrée de Cambrefort.

SCÈNE II

LÉON, CAMBREFORT.

LÉON.

Veuillez vous asseoir, monsieur.

CAMBREFORT, très-gourmé, après avoir failli céder.

Je ne dois pas m'asseoir, monsieur.

LÉON.

Vive la liberté !... monsieur Cambrefort.

CAMBREFORT, sévère.

D'où savez-vous mon nom ?

LÉON, conciliant.

De la même bouche qui m'a appris quels nobles liens de cœur vous unissent à mon...

CAMBREFORT, l'interrompant du ton le plu sec.

A votre adversaire !

LÉON, encore aimable.

A mon adversaire, soit. (A part.) Il est raide.

CAMBREFORT.

On ne me voit pas, il est vrai, suivre Madinier dans ces réunions d'élite où il est si bien fait pour briller. Je ne suis pas l'ami des jours de soleil, monsieur !

LÉON.

C'est prudent, quand on est sanguin, étoffé...

CAMBREFORT.

Mais que Madinier me cherche, il me trouve. (Avec une intention mauvaise.) Nous ne sommes pas de ce siècle... monsieur.

LÉON.

Le dix-huitième avait du bon... monsieur! (A part.) Sommes-nous assez Théâtre-Français!

CAMBREFORT.

Hier, Madinier insulté lâchement par... (Sur un geste de Léon, il s'arrête.) Voyons, le nom de vos amis, les armes, l'endroit? Ce ne sera pas ma faute si les règles sont violées...

LÉON, froidement.

Vous ne faites que cela, violer les règles, depuis votre entrée.

CAMBREFORT, ironique.

Je ne suis pas curieux... mais, je voudrais bien voir cela.

LÉON.

C'est très-facile. Il me semble que malgré tous vos avantages, papa Cambrefort...

CAMBREFORT, irrité.

Pa... pa... pa... pa!

LÉON.

Pa... pardon, je reprends, il me semble que malgré tous vos avantages, vous êtes incomplet. J'ai lu dans les bons auteurs que vous deviez être deux à venir ici sanglés pour la bataille... deux à me regarder de travers, deux à refuser de vous asseoir.

CAMBREFORT, légèrement.

Le second témoin de Madinier ne pourra se joindre à moi que dans deux heures. Parlons de vos témoins à vous.

LÉON.

Coïncidence flatteuse! Mon *alter ego*, mon Cambrefort, si j'ose dire, est absent de Paris; il y rentrera bientôt, mais je ne sais pas quand, du moins à une heure ou à deux jours près.

CAMBREFORT, méprisant.

Mon pauvre monsieur, quel honnête dénouement prétendez-vous donner à l'affaire?

LÉON.

Le plus honnête de tous, et contenu implicitement dans une petite note que j'ai fait parvenir à M. Madinier.

CAMBREFORT, avec impatience.

Ah! mais... ah! mais! c'est toute une éducation à refaire, et je n'ai pas le temps. Apprenez donc que jusqu'à la minute précise où l'on croisera le fer, où l'on amorcera les pistolets... Madinier et vous, vous n'existez plus l'un pour l'autre que dans la personne de vos témoins.

LÉON.

Fort bien... mais attendu que le fer ne sera pas croisé, et que les pistolets resteront au vestiaire... je romps la chaîne des traditions, et j'accoste cet excellent Madinier.

CAMBREFORT.

Mais alors... je crains d'avoir compris... c'est une lettre d'excuses! Vous ne dites pas non... (Ricanement aigu.) Bravo! c'est le chemin de la santé. On vit longtemps, jeune homme, avec ce régime! Seulement, gare les froids de pied! Ventre de biche!... comme disait un de nos rois, vous n'êtes pas romanesque.

LÉON, avec une fausse douceur.

Monsieur Cambrefort .. vous sortez de votre mandat, je crois.

CAMBREFORT.

Qu'est-ce qu'il dit, le petit douillet? Rassurez-vous : pas de duel, pas de témoin, n'est-ce pas? Tu comprends! Hein? pas de témoin, ergo... plus de mandat... c'est donc l'homme privé qui vous parle.

LÉON, redoublant de feinte douceur

Alors désormais c'est donc aussi à l'homme privé que je m'adresse?

CAMBREFORT, légèrement.

Sans l'ombre du plus léger doute...

LÉON, s'avançant; et d'une voix très-haute.

Eh bien, papa Cambrefort... vous êtes un insolent.

CAMBREFORT, hors de lui.

Qu'est-ce qu'il dit?... insolent!...

LÉON.

In... so... lent, papa Cambrefort.

CAMBREFORT, suffoquant.

Mon col... j'étouffe. Tu vis encore!

LÉON.

A présent que nous nous sommes compris... Voyons... calmez-vous... et puis après... le grand air, mon brave... autrement, tout cela finirait mal... j'en ai peur.

CAMBREFORT.

Ah! vous avez peur... et vous avez raison d'avoir peur.

LÉON.

Regardez-vous donc... il y a de quoi... le grand air, je le répète!

CAMBREFORT, sortant en boulet de canon.

Tu vas avoir de mes nouvelles... toi.

LÉON.

Bon voyage... gros vilain.

SCÈNE III

LÉON, seul.

Bon voyage! Ah çà! est-ce que j'ai le cauchemar, moi, ou bien est-ce Charenton qui déverse son trop plein dans mon entresol? La plaisanterie a suffisamment duré, et je le ferai savoir à qui de droit. Pour ce qui est de l'imbécile qui me vaut cette algarade... son compte est réglé. Quand je serai le mari de Mathilde, et que j'aurai, comme on dit, l'oreille de la chambre, mon premier décret sera l'exclusion à vie de Madinier. Et l'on dit le droit chemin, la grande route du mariage. Grande route... soit... mais diantrement mal entretenue. (On sonne.) Cet animal de Pierre n'est pas encore rentré. Qui cela peut-il être? Sans doute, l'autre témoin de l'oncle de Mathilde. Décidément il tient trop de place dans ma vie, ce Madinier. (Il va ouvrir.) A la bonne heure, cette fois c'est lui-même.

Il l'introduit.

SCÈNE IV

LÉON, MADINIER, introduit gracieusement par Léon.

LÉON, lui serrant la main.

Allons... je suis enchanté que ce soit vous.

MADINIER, très-froid, très-magistral.

J'ai reçu votre lettre, elle est d'un bon style, et m'a impressionné favorablement.

LÉON.

Allons... tant mieux... Vous déjeunez avec moi?

MADINIER, choqué.

Vous ne le pensez pas.

LÉON, très-gracieux.

C'est de trop bonne heure pour vous? Alors que diriez-vous, pour attendre, d'un biscuit et de quelques doigts de vieillissime porto?

MADINIER, à part.

Oh! comme il me tente! (Haut, et se faisant violence.) Non... non.

LÉON.

Vous faites des cérémonies... mon oncle.

MADINIER.

Votre oncle... pas encore, ce me semble.

LÉON.

Pas ce matin sans doute... mais dans une quinzaine. Quelle figure sombre! Il n'est rien arrivé de fâcheux à Mathilde?

MADINIER.

Ce n'est pas pour elle... c'est pour vous qu'il faut trembler. Vous être mis à dos un pareil adversaire!

LÉON.

Quel adversaire? Vous et moi, ne sommes-nous pas amis?

MADINIER.

Eh! qui parle de vous et de moi? moi, je suis conciliant, avec trois lignes d'excuse, on m'apaise, vous le savez. Mais Cambrefort n'est pas de ce caractère.

LÉON.

Eh! que m'importe son caractère? nous ne devons pas nous rencontrer souvent.

MADINIER, solennel.

Souvent... non... mais au moins une fois.

LÉON, gaîment.

Eh bien... va pour une fois!

MADINIER.

Insensé! Vous comptez peut-être sur le choix des armes; mais Cambrefort se tient *mordicus* pour l'offensé.

LÉON, avec une irritation contenue.

Monsieur Madinier, un seul mot, je vous prie. Avant de vous connaître, je passais aux yeux du monde, et aux miens propres, pour avoir quelque suite dans les idées. Or, depuis hier, et un peu grâce à vous, je ne sais plus du tout, mais du tout, où j'en suis. Récapitulons, s'il vous plaît. Hier, vous ouvrez le feu contre moi, je riposte un peu vivement, je vous fais amende honorable, votre main touche la mienne... ça va bien... pas mal et vous... n i ni fini. Que me chantez-vous encore avec vos épées, vos pistolets, vos adversaires?

MADINIER.

Mes adversaires? vous vous trompez... il n'y en a qu'un, et malheureusement c'est Cambrefort que je représente.

LÉON.

Et c'est vous, *mon ami*, qui acceptez de pareilles missions?

MADINIER.

Est-ce qu'il a hésité, lui!... Cette nuit même, n'est-il pas venu me réveiller en sursaut, pour me rappeler qu'une des conditions de la réussite est une nuit de bon sommeil, qui nous fait arriver sur le terrain, plein de fraîcheur et de calme?

LÉON.

Et je vous séparerais!... Non, non... je lui pardonne.

MADINIER.

Riez toujours!... pour ce que cela durera...

LÉON.

C'est donc sérieux... Eh bien, tant pis pour Cambrefort! je me sens en veine...

MADINIER.

Cambrefort a eu cinq duels. Il est encore là... seul, il pourrait vous en faire le récit.

LÉON.

Comment! Seul! il a donc mangé aussi les témoins!

MADINIER.

Je vous préviens que vous êtes sur une pente déplorable.

LÉON.

Alors, glissons-y gaiement. (A part.) Tiens... une idée... Non, ce n'est pas une idée.

MADINIER.

Qui sait si en procédant avec une extrême douceur, il ne serait pas encore temps?...

LÉON, avec explosion.

Une autre lettre d'excuses... merci! Passe encore lorsqu'il s'agissait de vous. (A part.) Je tiens mon idée... (Avec intention.) bien que cela ne m'ait point paru être l'opinion de l'honnête Cambrefort... (Insistant.) de l'honnête et loyal Cambrefort.

MADINIER, pâlissant.

On dirait que vous voulez me troubler. Faites attention, Mathilde aime Cambrefort autant que moi-même. Ne vous acharnez donc pas contre lui.

LÉON, ironiquement.

contre l'honnête Cambrefort! ce serait dommage... Enfin, il vous plaît ainsi et il en abuse. (D'un ton enjoué.) A propos, vous a-t-il dit pourquoi il me provoque?

MADINIER.

Vous auriez, paraît-il, poussé la folie jusqu'à le traiter d'insolent.

LÉON.

J'ai eu tort... j'aurais dû plutôt le traiter d'hypocrite!

MADINIER, anxieux.

Je vous arrête. Cambrefort n'est pas seulement pour moi un ami, c'est mon unique ami; l'être que je respecte le plus au monde... Tandis que...

LÉON.

... Tandis que moi, je ne suis rien pour vous, c'est entendu. Je reprends: aussi longtemps que votre unique ami Cambrefort se borna à me manquer personnellement dans l'exercice de son mandat, je demeurai patient et calme. Mais lorsqu'à la nouvelle de mes démarches auprès de vous, il se permit de ricaner... alors, je n'y tins plus. Son rire insultant signifiait si clairement : des excuses à Madinier! Quelle alliance de mots cocasse! Comment cela s'épèle-t-il? Vrai! la chose ne s'est pas encore vue! le bonhomme même n'y voudra point croire. » (A part.) Madinier se boutonne... (Haut.) Moi je vous honore et je l'ai appelé insolent.

MADINIER.

Un homme qui paraissait tant m'admirer! A qui se fier, grands dieux!

LÉON, à part.

Allons! ferme!

MADINIER.

Mais il va me payer cela. Je serai votre témoin contre lui.

LÉON, à part.

Ah! mais non... (Haut.) et votre nièce Mathilde qui l'aime autant que vous-même.

MADINIER.

Je démasquerai le traître.

LÉON.

Il dira que vous vous battez par procuration.

MADINIER.

On ne le croira pas.

LÉON, à part.

Je me suis mis dedans... c'est à recommencer... (On sonne, Léon prête l'oreille.) Ah! j'entends qu'on est allé ouvrir; Pierre est rentré.

On entend le bruit d'une légère discussion près de la porte, discussion dominée par la voix de Cambrefort qui dit très-haut: « C'est inutile de m'annoncer votre maître m'attend; place, jeune homme. »

SCÈNE V

LÉON, MADINIER, CAMBREFORT, entrant en coup de vent et allant droit à Madinier.

CAMBREFORT.

Madinier, tu te rouilles... tu cribles de tricheries le noble jeu des armes... tu ne devrais plus être ici.

MADINIER, lui tournant le dos.

L'individu qui me parle semble ignorer que la journée n'est pas encore finie.

CAMBREFORT.

Madinier, je te trouve métaphysique... tâche donc, une fois dans ta vie, d'être clair.

MADINIER.

Et vous, tâchez donc, maître Cambrefort, de parler une fois, dans votre vie, comme les gens bien élevés! Sans doute, ce n'est pas votre faute, si l'éducation première...

CAMBREFORT.

Madinier... restez-en là ! Je t'aime, tu le sais... mais dès que l'on touche à mes souvenirs d'enfance, je suis un baril de poudre.

MADINIER, content de son mot.

En effet, vous sautez facilement.

CAMBREFORT, il esquisse l'attitude préparatoire à l'envoi d'un soufflet.

Madinier... tu vas trop loin.

MADINIER.

Eh bien quoi! vous voyez qu'on peut être un homme d'une bravoure ordinaire, et vous défier.

CAMBREFORT.

Tu me dis : *vous*... soit... mais moi je veux te tutoyer une dernière fois pour te dire : Madinier, tu n'es qu'une vieille b...

LÉON, l'interrompant.

Monsieur! vous insultez mon oncle chez lui!

MADINIER.

Oui, noble cœur, tu l'as bien dit « chez moi » car j'y viendrai demeurer.

LÉON, à part.

Ah! bien non, alors... il faut qu'ils se battent.

CAMBREFORT, à Léon.

Vous, monsieur, du moins, vous êtes dans votre bon sens, ne pourriez-vous décider entre nous?

LÉON.

Pardon... il me semble que nous avons d'abord un compte personnel à régler ensemble.

MADINIER, à part.

Pare celle-là si tu peux.

CAMBREFORT.

Réglons-le sur-le-champ. J'ai eu des torts envers vous, mais c'est la faute (S'adressant furieux à Madinier.) de cette vieille b...

MADINIER.

Léon, fais ton devoir, et choisis le sabre.

CAMBREFORT, à Léon.

Monsieur, nous sommes faits pour nous entendre.

MADINIER, provocant.

Monsieur voudrait accaparer mon neveu.

CAMBREFORT, ironique.

Pour un homme comblé des bienfaits de l'éducation première, monsieur a des façons de s'exprimer!... monsieur aurait tort d'ailleurs de croire qu'il est seul à avoir un neveu. J'ai un neveu aussi, moi... Norbert Demaury qui sera ici dans une heure.

LÉON, charmé.

Qu'est-ce que vous dites? vous êtes l'oncle de Norbert?

CAMBREFORT.

Sans doute. Vous le connaissez?

LÉON.

C'est mon meilleur ami de collége, le témoin dont je vous parlais tantôt.

CAMBREFORT.

Sa dernière lettre me l'annonce pour un de ces jours-ci.

LÉON.

Je le sais... il doit venir loger chez moi.

CAMBREFORT, flatteur.

Mon neveu place bien ses amitiés.

LÉON, les regardant tous deux

Et je vous laisserais vous battre!

MADINIER, tournant le dos à Cambrefort.

Cachez-moi ce traître! je ne veux plus le voir.

LÉON.

Je ne vous ai rien fait... moi, donnez-moi la main.

MADINIER.

A vous, très-volontiers.

LÉON, à Cambrefort qui tourne aussi le dos à Madinier.

Et vous, monsieur Cambrefort, refuserez-vous de me donner la main?

CAMBREFORT.

A vous, je la donne de grand cœur.

LÉON, tenant la main de chacun d'eux.

Le moment est solennel, messieurs. Plus j'y réfléchis, plus il me paraît inévitable, qu'entre gens tels que vous, le différend soit tranché par les armes, et que ce soir, un seul de vous reste vivant. J'oserais même ajouter qu'il vaudrait mieux peut-être que tous deux... en même temps... je n'affirme rien... je crois... ce n'est pas un conseil, ce n'est qu'une opinion, décidez vous-mêmes. Vous savez d'ailleurs, mes deux héros, qu'il ne s'agit point ici d'un billet pour Versailles, avec retour. Du pays où vous allez, personne, — je vous dois cet aveu, — n'est encore revenu. (A part.) Ils cherchent leurs mouchoirs, c'est le moment. (Il place la main de Cambrefort dans celle de Madinier, et les regarde avec complaisance se presser.) Ah! ma position est délicate! Vous perdre au moment

même où je sens que j'allais commencer à m'habituer à vous. (Profitant de leur extrême émotion, il disparaît sur la pointe des pieds par la porte du fond.) Je vais chercher Mathilde et sa mère pour les faire jouir de ce tableau. Après cela, si ma fiancée n'est pas contente...

Il sort.

SCÈNE VI.

MADINIER, croyant parler pour Léon.

Noble cœur! il a des appels irrésistibles!

CAMBREFORT, même jeu.

Si Madinier ne m'avait pas adressé de ces insultes... qui retentissent...

MADINIER.

Si Cambrefort n'avait pas levé le masque! ce qu'on ignore ne fait pas de mal, mais après ces lâches calomnies...

CAMBREFORT, se retournant.

Quelles calomnies? (Découvrant la ruse.) Ah! c'est trop fort.

MADINIER, même jeu.

Qu'est-ce qui est trop fort?

Ils se retrouvent nez à nez la main dans la main.

CAMBREFORT.

Le conscrit s'est moqué de nous. Ce n'est pas la peine pour cela de nous tuer.

MADINIER.

Passe pour vous! mais moi je ne suis pas une girouette.

CAMBREFORT.

Comment! tu ne vois pas?...

MADINIER, sévèrement.

Il est certain que je ne vois rien du même œil que vous.

CAMBREFORT.

Madinier, diverses choses ressortent pour moi de tout ceci : la première et la seconde, c'est que l'on s'est... moqué de nous, et que l'on a bien fait... la troisième et la dernière, c'est que nous devrions aller déjeuner. Nous nous sommes comportés, nous d'ordinaire si chevaliers, comme de simples rustres envers ce jeune homme... nous avons probablement retardé son premier repas.

MADINIER.

Je n'ai pas déjeuné plus que lui, ce me semble.

CAMBREFORT.

N'importe !... j'ai des remords. Nous avons été indiscrets, Madinier.

MADINIER.

Et tu crois qu'il a osé me donner une leçon !

CAMBREFORT.

Oh ! non... mais il a l'air de l'avoir osé.

MADINIER.

Tu vas lui demander raison de ses plats artifices en vue de nous désunir.

CAMBREFORT.

Non... mon brave... non... j'en ai assez.

MADINIER.

C'est bien, j'irai seul, jusqu'au bout.

CAMBREFORT.

Voyons... sois donc raisonnable, c'est parce que l'estomac te tire, que tu dis cela.

MADINIER.

Il est vrai que je meurs de faim et de soif.

CAMBREFORT.

Je t'emmène... Mais qu'est-ce ceci?

La porte du fond s'ouvre à deux battants, et permet de voir une table à trois couverts, chargée de bouteilles de vin et de toute la figuration d'un déjeuner succulent.

MADINIER, tantalisé.

Ah! mon ami! c'est cruel!

CAMBREFORT, animé par l'espoir.

Regarde, ami... trois couverts!

Entrée de Léon.

SCÈNE VII

LÉON, MADINIER, CAMBREFORT.

LÉON, gaiment.

C'est encore moi!

MADINIER, sévère.

Et d'où venez-vous, s'il vous plaît?

CAMBREFORT, inquiet.

Madinier, tu sais de quoi nous sommes convenus... du liant, du moelleux, s'il vous plaît!

LÉON, leur versant à boire.

En attendant les côtelettes, tâtez-moi ce sauterne. Vous demandez d'où je viens, je vais vous le dire. Mathilde et sa mère, impatientes de connaître les suites de notre petit... malentendu, ont fait arrêter leur voiture devant ma porte et m'ont demandé. La nouvelle de notre arrangement les a

surprises de la façon la plus agréable. (A Madinier.) *Diavolo*, vous ne passez pas pour un monsieur commode aux yeux de votre famille. (A part.) J'ai eu beau faire, pas moyen de l'éviter à la noce.

MADINIER, faisant le plaisant.

Mon neveu, ne fût-ce que pour ce cachet jaune, vous aurez souvent ma visite.

LÉON.

Je vous préviens loyalement qu'il ne m'en reste que deux bouteilles, (A part.) et si c'est comme ça, je te promets que nous les viderons aujourd'hui.

Rideau.

FIN DE MONSIEUR CAMBREFORT

L'ALLIANCE

MONOLOGUE

PAR

M. JULES DE MARTHOLD

PERSONNAGE

ELLE..... Mme BROISAT.

L'ALLIANCE

A Madame Émilie Broisat, de la Comédie-Française.

Tout petit salon-boudoir très-élégant, très-parisien, avec les mille raffinements du goût le plus délicat. — Au fond, au milieu, cheminée avec grand feu de bois; pendule et candélabres allumés. Devant la cheminée, un peu sur la droite, table ovale de moyenne grandeur en marqueterie; dessus, lampe allumée avec globe; journaux, brochures, livres, entre autres, près de la lampe et ouvert, un volume broché (édition élégante.) — A gauche, deuxième plan, une porte; premier plan, au-dessus d'un petit bureau-secrétaire ouvert et en désordre, portrait moderne à l'huile, d'une vieille femme à cheveux blancs. — A droite, deuxième plan, fenêtre dont les grands rideaux sont fermés; premier plan, au-dessus d'une table sur laquelle sont un petit miroir, de la poudre de riz, etc., portrait aux trois crayons d'un homme jeune, très-distingué, légèrement chauve et portant favoris tirant sur le blond. — Sur un fauteuil, à gauche de la cheminée, un manchon, un chapeau et une grande pelisse fourrée. Un parapluie auprès. — Un coffre à bois à droite de la cheminée.

SCÈNE UNIQUE

ELLE.

Assise premier plan à droite, à la table-toilette, très-occupée à parfaire sa coiffure. — Un temps. Un coup sonne à la pendule.

Huit heures et demie. (Elle se lève sur place.) A neuf heures...

(Soupir mêlé de satisfaction ironique et de regret vague.) Ah! à neuf heures... je serai loin. (Pensive, se souriant.) Pas comme distance, mais... (Résolue, un peu sèche.) mais moralement. (Allant à la fenêtre et soulevant les rideaux pour regarder dehors ; joyeusement.) Il neige toujours! Tout est blanc! (Avec un petit frisson voluptueux des épaules.) Heu! (Elle laisse retomber le rideau et vient à la cheminée où elle s'appuie d'une main en se chauffant un pied, debout.) Comme il va faire froid! — Et... comme il va faire bon,.. après! (Elle s'assied à gauche de la cheminée, dans un petit fauteuil-crapaud où elle s'enfonce.) Après... ? (Un temps assez long.) Après... quoi?... (Soupir d'inquiétude interrogative.) Ah! (Un silence. — Elle se lève, brusque, puis, après un temps, debout, va machinalement vers la table ovale où elle s'arrête, œil et pensée vagues.) Ah! je voudrais bien savoir! (Un temps. — Réfléchissant tête baissée.) Un amant? (Savourant le mot.) Un amant! (Voix sèche, scandant les trois syllabes et comme avec une sorte de terreur.) Un-*na*-mant... (Elle va au secrétaire de gauche où elle prend un petit billet.) Il m'attend... (Avec un sourire intérieur très-tendre.) Il m'attend... (Se tournant vers la pendule tout en frappant du doigt le billet qu'elle tient.) « l'œil fixé sur la pendule et... son cœur bat. » (Soupir d'oppression, la main comprimant le cœur.) Oh! pas plus fort que le mien, toujours! (Très-calme.) Neuf heures moins vingt-cinq. J'ai encore vingt-cinq minutes; dans vingt-cinq minutes, je pars. — D'ici... (S'arrêtant épeurée, puis, timide.)... chez lui... — Oh! je ne prends pas de voiture; d'abord, d'un temps pareil, je n'en trouverais pas... Et puis, non, j'aime mieux le grand air, le froid, la bise, le vent, tout le tourbillon, toute la tempête. (Vivement.) Et puis, j'irai plus vite!

Allant à la table du milieu et y prenant le volume broché, redescend un peu tout en lisant.

J'ai déchiffré ton cœur, ô femme! et j'ai pu lire
Tous les désirs secrets où vaguement aspire
L'orgueil de ta beauté. Je sais les voluptés
Qu'il faut à ta grande âme aux élans indomptés;
Viens! Nous irons ensemble au merveilleux empire
Où la réalité, morose et laide, expire;
Viens!...

Cessant de lire et redescendant tout à fait, le volume toujours ouvert en main.

Ah! c'est un poëte, lui! (Regardant un portrait en tête du volume.) avec son profil de camée, à la fois jeune et sévère, doux et pensif, sous ses longs cheveux bruns. Et sa voix, tendrement caressante et dont l'accent vous berce et vous persuade... (Très-ferme, avec nuance de sourde colère dépit, remontée et posant le volume où elle l'a pris.) Et voilà l'homme qui m'a distinguée, qui m'a comprise, l'homme que j'ai captivé et qui a mis son cœur à mes pieds quand mon mari, (Tressaillant sur ce mot, puis, après un court moment d'hésitation, passant outre.) lui! a l'air de trouver « tout naturel » que je sois sa femme! — Un commissaire-priseur, qui a des favoris et un lorgnon! et qui serait aussi incapable de faire un vers... que moi! (Avec un petit rire nerveux, crispé.) Il me dit qu'il m'aime, je sais bien, de temps en temps, par politesse, en m'embrassant, sur le front, paternellement, comme si j'étais une petite fille... (Avec feu.) S'il croit que c'est ainsi qu'on aime une femme, — ce serait trop facile, vraiment! — avec cette tranquillité, ce calme, cette... indifférence! (Avec pitié.) Il m'estime... Mais.., tout le monde m'estime. — Seulement, s'il veut bien reconnaître mes qualités, il sait parfaitement voir mes défauts, il me juge! Ah! je n'ai pas séduit sa raison, à lui, il faut bien en convenir... et me l'avouer! Il est de sang-froid et son amour ne l'empêche pas de faire ses affaires... Et cela, après trois ans de mariage, à peine! — Monsieur est en voyage! Parti! Pour huit jours! (Imitant le ton d'un homme mais en raillant.) « Pour huit ou dix jours, ma bonne amie... » Si ce n'est pas à...! — Il est à Caen, pour expertiser une galerie de tableaux, un château, je ne sais quoi, moi!... Ah! le temps ne l'a pas arrêté... Rien... ne l'arrête! (Imitant son mari.) « A mon retour, je te donnerai ce cachemire, tu sais, de l'autre jour, qui te plaît tant... » — Ce n'est pas de cachemires que je manque! — Dieu merci, un de plus ou de moins! — Quand on aime véritablement, on ne se sépare pas si facilement. (Prenant, avec une moue, sur le bureau, une lettre sur papier bleu grand format et tout en la parcourant.) Il m'écrit!... quatre pages pour me dire qu'il a eu très-froid en route, mais qu'il est arrivé à bon port et qu'il

est très-satisfait « de l'affaire. » — Toujours les affaires ! — « Écris-moi bien chaque jour, régulièrement, je t'en prie ! » — Régulièrement ! Passionné, va !... Chiffre ! — « Ma santé ?... » comme s'il ne savait pas à quoi s'en tenir là-dessus..., quand il m'a quittée... la veille !... D'ailleurs, ma santé lui est bien indifférente : ici, jamais il ne m'en parle... Et puis ! est-ce que la santé fait question... quand on se porte bien ! — Formule de politesse, voilà tout... — Je lui ai répondu... et je lui répondrai... régulièrement..., autrement, c'est moi qui aurais l'air d'être dans mon tort ! (Après un temps de profonde réflexion.) Ah ! les parents sont bien coupables ! — Mais on gèle, ici, littéralement. (Bourrant la cheminée de cinq à six bûches, tout en regardant l'heure à la pendule.) Neuf heures moins le quart... Ah ! dépêchons-nous. (Elle se relève, puis se baissant.) Bon ! j'ai mis trop de bois, maintenant. (Otant trois bûches avec les pincettes et arrangeant le feu à la diable.) Un peu plus, il était éteint... je l'avais étouffé... Je ne sais pas faire le feu, moi ! J'ai congédié Marie, ce soir... elle m'aurait gênée, ici... et, sans femme de chambre, c'est bien incommode.., Enfin ! — Voyons, je vais m'habiller. (Devant la glace de la cheminée.) Hou ! je suis serrée, dans mon corset, à étouffer. — Ma pelisse ? (Elle la prend et, la tenant des deux mains devant elle, redescend pensive.) Je suis sûre que ce doit être charmant, chez lui, que ce doit être !... Avec les idées qu'il a, il a dû se meubler un intérieur... étonnant ! Je voudrais déjà y être ; j'adore ça, aller chez les gens pour la première fois : on voit un tas de choses qu'on ne connaît pas, on fait des découvertes, c'est très-amusant. On étudie le mobilier, on dit que ça peint le caractère. — Oh ! mon Dieu ! s'il allait y avoir des portraits de... d'actrices ? — Et si ça allait tout bonnement être comme chez tout le monde... Oh ! non, ça ne se peut pas ; quand on est poëte à ce point-là ! — Eu ! eu !... Cependant, il a une pièce de vers... (Remontant à la table, toujours avec sa pelisse qu'elle tient de la main droite, tout en feuilletant malaisément le volume de la main gauche puis, tout à coup, impatientée, jetant sa pelisse sur ses épaules.) Ce manteau... me gêne ! (Elle s'assied, cherche, des deux mains cette fois ; ayant trouvé.) Celle-ci, qui est toute courte... et qui n'a pas de titre.

Lisant :

La maison du poëte est simple, presque austère;
Rien n'y distrait l'esprit, n'y trouble le mystère
Du grand rêve sacré qui, seul, le satisfait...

(Quittant le livre.) Oui, mais, on n'est pas obligé de prendre cela au pied de la lettre, (Se levant.) pas plus que son « grand rêve... » Comme s'il ne sortait jamais, je vous demande un peu ? Il va très-bien dans le monde, au contraire; la preuve, (Se désignant elle-même.) c'est que... — Il n'est pas déjà si gracieux, lui, avec son rêve (Appuyant.)« qui, seul, le satisfait. » — Pourquoi va-t-il en soirée, alors, au bal, et aux courses... et partout ? Peuh ! il n'en pense pas un mot de tout ce qu'il écrit; c'est pour avoir quelque chose à dire... Des vers !... — On ne me fera jamais accroire qu'on ait de ces idées-là pour de bon, sincèrement, sans aller les chercher... à quatorze heures, au diable ! Ah ! ces poëtes, faut-il leur en passer, mon Dieu ! — Neuf heures moins dix... Bon ! je vais être en retard... Eh ! bien, il attendra, voilà tout... D'abord, il n'y a pas de mal à ce que je le fasse un peu languir, au contraire...; une femme, ce n'est pas comme un homme... Il n'en sera que plus heureux de me voir, il ne m'en recevra que mieux. (A la glace de la cheminée.) Je ne suis pas contente de ma coiffure... j'aurais voulu... (Elle prend son chapeau qu'elle met, tout en redescendant à la table de droite où elle l'ajuste.) mais, quand on est obligée de mettre un chapeau, on ne peut pas !... Enfin, ça ira comme cela. — C'est comme ma robe; j'aurais dû en mettre une autre, plus..., moins... — Mon chapeau est charmant, par exemple, et me va !... Pourvu qu'il le remarque ? (Avec un petit air d'indulgente protection.)Oh ! oui, il doit avoir du goût... (Affirmative et se rengorgeant, mignarde, mais imperceptiblement.) Il a... du goût. (Tout à coup effrayée d'une découverte.) Ah ! mon Dieu ! mais j'y pense... (Désappointée.) Ah !... comment vais-je faire ? (Tête baissée, la main gauche toute ouverte sous le menton et la bouche, réfléchissant, debout, immobile. — Un temps.) Ce n'est pas possible ! Avec ce froid-là, j'aurais les mains rouges en arrivant chez lui... et cependant, je ne peux pas

prendre de manchon. Non, (Faisant de la main droite le mouvement de tenir son parapluie.) mon parapluie, à tenir, (Puis, de la main gauche, le geste de relever sa robe.) et ma robe à relever. (Rageant.) Aâh ! (Se remettant) Hum ! voyons donc, voyons donc ? il ne sera pas dit..! (Elle va prendre au fond un manchon dont elle se passe autour du cou le ruban de suspension.) Là !... maintenant... (Elle prend son parapluie et redescend.) maintenant... (Ouvrant le parapluie, elle le tient de la main droite et met la main gauche dans son manchon.) Oui, mais pas possible, je serais dans un état ! (Otant sa main gauche de son manchon et relevant sa robe.) Comme cela... (Colère.) comme cela, j'aurai les mains gelées... et rouges ! — Ah ! une idée... (Tenant à la fois son parapluie et sa jupe de la main gauche, la droite dans son manchon.) En changeant de main, de temps en temps... (Elle essaye, dépitée.) Eh bien ! oui, mais c'est d'un incommode ! (Fermant son parapluie sur lequel elle s'appuie.) Et puis, non, me voyez-vous dehors, faire tout ce mic-mac-là... C'est grotesque !... sans compter qu'ici, ça va encore mais dans la rue, avec le temps qu'il fait...! (Désolée.) Ah ! (Elle pose son parapluie et s'assied, impatientée, à la table de droite, frappant nerveusement la table de la main gauche et le parquet du pied.) Ah ! je suis sûre qu'il y a des flaques de neige fondue... je vais avoir des bottines dans un état ! (L'œil vague d'une personne qui cherche un moyen d'en sortir.) Une voiture ?... il n'y en aura pas, les chevaux ne peuvent pas marcher. (Se levant sur place avec soupir.) Allons ! (Elle reprend son parapluie, le considérant.) Un parapluie ! comme c'est poétique ! Il va me trouver du dernier ridicule !... Pourtant ?... — Mais il est capable de se moquer de moi...; avec son petit air gouailleur... (Du fond du cœur et de très-mauvaise humeur.) Oh ! si j'avais su ! — Neuf heures moins cinq ! (Avec un ton et un geste indiquant qu'elle est résolue à ne se point hâter.) Ah bien, c'est bon ! (Un temps. — Regardant alternativement ses deux mains et son manchon, puis sa main droite et le parapluie, puis sa main gauche et sa jupe.) Comment sortir de là ?... Autrefois, on avait des tirettes pour relever les jupes, c'était très-commode-.. (Avec conviction.) On fait les robes trop longues... et tous ces jupons... (Indiquant le dehors par un geste du côté de la fenêtre.) Allez donc, avec cela...! Pas moyen ! — C'est à croire qu'on le fait exprès, les maris, pour vous empêcher de faire un pas ! (Très-résolue.) Ah !

ma foi, tant pis! je serai mouillée, je serai crottée, je serai tout ce qu'on voudra, mais je n'aurai pas les mains rouges! (A son parapluie, le repoussant sur la table avec humeur.) Quant à toi... (S'arrêtant et le considérant.) Ça a l'air bête, un parapluie! Il était si facile de faire ça avec un peu plus de goût, il me semble. J'ai là une ombrelle indienne, chinoise, japonaise... Eh! bien, mais, elle est charmante; c'est léger, c'est gracieux, c'est coquet... (Vivement, décidée.) En route!... — Si j'allais me perdre..., en route? Je ne suis pas très-forte sur les rues de Paris, moi; et le soir, ce quartier-là, surtout..., la rive gauche, une ville étrangère... — Jamais je n'oserai demander mon chemin... Pour qu'on sache où je vais! (Avec petit rire forcé.) Un sergent de ville... une... femme... coupable... (Un temps. — S'orientant en traçant devant elle et dans le vide avec la main droite, trois lignes droites en éventail, la première à sa gauche, la seconde au milieu, la troisième à sa droite.) Par là, le théâtre Cluny, où je suis allée, une fois... il y a longtemps, j'étais demoiselle; le Luxembourg, un jardin où il y a des tableaux, au milieu; et Saint-Sulpice, où Albertine s'est mariée, par là, à droite... C'est de ce côté-là qu'il demeure, près de Saint-Sulpice, un peu avant, un peu après, enfin autour, tout à côté. — Je vais prendre le pont des Arts... et puis je verrai! C'est loin. J'en ai pour plus d'une demi-heure, je ne marche pas, moi!... — C'est très-loin, par là. (Elle prend sur la table un gant, celui de la main droite, et le met. Tout en se gantant, avec une sorte de petit frisson.) Ça me fait un drôle d'effet de m'en aller!... de m'en aller pour aller... là! (Elle s'arrête, prenant sa respiration au plus profond de son être.) Ça m'étouffe!... Je ne sais pas ce que j'ai... et je tremble... (Elle tombe assise devant le bureau de gauche et, silencieuse, continue de mettre son gant.) Ces gants neufs..., on a un mal!... (Petit soupir d'épuisement pour se donner le change sur son véritable sentiment.) Ah! (Soupir moral sincère, d'oppression profonde.) Ah! (Neuf heures sonnent. Elle se dresse, tout debout, comme mue par un ressort. Voix sèche, brève et comme machinale.) Ah!... c'est... l'heure...? Oui... (Regardant fixement la pendule. — Un temps.) Neuf heures. (Avec terreur.) Ah çà! mais?... à quelle heure vais-je donc rentrer, moi? — O mon Dieu!

je n'y avais pas pensé du tout ! (Un temps. — Puis, se réveillant, fiévreuse, brutale et surexcitée par une sorte de colère artificielle.) Eh ! c'est bon ! je rentrerai, voilà tout ! (Cherchant son autre gant.) Où ai-je posé mon gant ? Je ne sais plus ce que je fais... — Dieu que j'ai chaud ! — (Trouvant son deuxième gant où elle avait trouvé l'autre.) Voyons, je perds la tête, il est devant moi. (Elle le prend, et, redescendue, va pour commencer à le mettre mais s'arrête court, comme pétrifiée puis, avec un bouleversement plein d'amertume et d'une certaine quantité de reproche contre elle-même.) Mon alliance ! (Se la tirant à demi du doigt, honteuse.) Je ne peux pas... la garder.. (Elle la retire tout à fait. Un temps très-court.) Je ne peux pourtant pas... la quitter. (Elle la tient de la main droite, du bout des doigts et la regarde, vaguement d'abord, puis tendrement et, finalement, la porte lentement à ses lèvres et la baise longuement, silencieusement, puis, en essuyant ses larmes, très-émue et très-lentement.) Pauvre chère petite bague... je te demande pardon ! — Tu contiens là une date, intacte sur ton métal et que, moi, je !... Oh ! je me rappelle !... (Elle baisse la tête, humble.) Ce que m'a dit ma mère, surtout, ce jour-là ! — « Sois honnête, (Dans un sanglot.) l'honneur, c'est le bonheur. » — Ma pauvre mère !... Pourquoi t'ai-je perdue ! (Avec remords.) Oh ! mon Dieu ! si elle me voyait.., comme elle souffrirait ! — Mais... elle me voit ; j'en suis sûre, je le sens ! (S'adressant au portrait de femme.) N'est-ce pas, bonne mère, et c'est toi qui viens de me réveiller au bien et de me sauver ! (Elle tombe à genoux devant le portrait.) Pardonne-moi, chérie ! Tu vois, je suis encore ta fille ! (Se relevant et se retournant vers le portrait d'homme.) Et toi, ami... Oh ! comme je vais rougir en le revoyant ! (Elle ôte vivement son chapeau et son manteau qu'elle jette n'importe où.) Ah çà !... quelle folie avais-je donc ! mais c'est affreux, cela, c'est terrible... ce n'était pas moi, ce n'était plus moi... qui agissais. Je perdais le sens de tout, entraînée, dominée, grisée par je ne sais quoi, tout d'un coup... — Mais, mon mari m'adore ! et je l'aime ! (S'adressant au portrait d'homme.) Oui, oui, oui ! Et tu as raison de me traiter en enfant !... Pas en enfant gâtée, par exemple, car je suis une méchante enfant, bien folle, vraiment, et bien coupable ! — Oh ! finis-en vite de cette vilaine expertise et

reviens, reviens! Il n'y a plus de danger, va, mais c'est pour te voir, c'est pour t'avoir, pour parler avec toi, pour causer... tous les deux, en bons amis... — Pauvre homme, loyal, qui travaille (Ayant pris au bureau la grande lettre bleue.) tout là-bas, pour moi, en pensant à moi et qui m'écris, longuement, bonnement, ce qui nous intéresse et que je méconnaissais, ingrate et stupide! — Tu me demandais des nouvelles de ma santé... j'étais bien malade! (Montrant pour ainsi dire le portrait de sa mère à celui de son mari.) C'est elle qui m'a guérie... et tu vas me retrouver tout entière. (Baisant la lettre.) Oh! oui, je vais t'écrire... Régulièrement, sois tranquille. (Elle va au bureau pour s'y asseoir, trouvant le petit billet, s'arrête l'ayant pris.) Ah! ce monsieur! — Ce monsieur?... je n'ai pas de reproches à lui faire; il a fait son métier, voilà tout, son métier d'homme: ce n'est pas lui, le coupable; il est libre, il ne me sacrifiait personne. — On rencontre une femme, elle consent à vous plaire, on accepte. — C'est la femme d'un autre? Double victoire! — Et j'allais m'obliger à rougir — à jamais! — d'un triomphe que je lui assurais moi-même... puisque les hommes mettent leur honneur à flétrir le nôtre... Quelle leçon! — Et pourquoi? Et pour qui? je vous le demande! En définitive, je ne le connais pas, nous ne nous connaissons pas; nous nous sommes rencontrés, souvent, oui, c'est vrai, dans le monde, mais on ne peut pas appeler cela se connaître... Il n'est jamais venu ici... et il n'y viendra jamais! — Il va m'attendre... en se moquant de moi, ce soir... mais..., demain, il ne s'en moquera plus... s'il y pense encore. — Hum! il y pensera encore, il sera vexé... Ça, par exemple!... — Il n'a pas de lettre de moi, — naturellement — je suis tranquille. (Elle prend la petite lettre.) Et, comme il n'a pas mis mon nom dans la sienne, je n'ai qu'à brûler l'enveloppe, — (Elle la jette au feu.) voilà — et (Montrant la lettre.) ça me fait un autographe. (Lisant.) « Chère, — A ce soir. L'œil fixé sur la pendule, j'at- » tends. Mon cœur bat. — A ce soir... » (Ironique.) Hein! deux lignes! Un poëte, de la vile prose...! C'est calculé, parfaitement; c'est un effet. — Ah! je te garde comme un préser-

vatif, comme l'aiguillon du remords. — Ah ! mon Dieu, s'il allait se mettre à s'imaginer que c'est une grande passion qu'il a pour moi ? — Ah ! qu'il en fasse un sonnet, il les fait si bien... ça le consolera. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir lui en donner le titre : « A celle qui n'est pas venue... » et qui ne viendra jamais ! — Neuf heures un quart. (Elle va regarder au carreau.) Toujours la neige ! — Je vais me déshabiller, demander pardon à Dieu en priant pour ceux qui ont froid, me coucher (Envoyant un baiser au portrait d'homme.) et dormir à vous, monsieur, (S'adressant au portrait de femme.) sous ton œil, ma mère ! — — Et que celle d'entre vous qui n'a jamais chancelé me jette la première pierre.

FIN DE L'ALLIANCE

LE

CHAPEAU CHINOIS

PAR

M. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

LE CHAPEAU CHINOIS

A mon ami Coquelin-Cadet, de la Comédie-Française.

C'était jour d'audition à l'Académie nationale de musique.

La mise à l'étude d'un ouvrage dû à certain compositeur allemand (dont le nom, désormais oublié, nous échappe — heureusement!) venait d'être décidée en haut lieu; — et ce maître étranger, s'il fallait ajouter créance à divers *memoranda* publiés par la *Revue des Deux-Mondes*, n'était rien moins que le *fauteur* d'une musique nouvelle!

Les exécutants de l'Opéra ne se trouvaient donc rassemblés aujourd'hui que dans le but de tirer, comme on dit, la chose au clair en déchiffrant la partition du présomptueux novateur. La minute était grave. Le directeur apparut sur le théâtre, et vint remettre au chef d'orchestre la volumineuse partition en litige. Celui-ci l'ouvrit, y jeta les yeux, tressaillit, et déclara que l'ouvrage lui paraissait inexécutable à l'Académie de musique de Paris.

— Expliquez-vous, dit le directeur.

— « Messieurs, reprit le chef d'orchestre, la France ne saurait prendre sur elle de tronquer, par une exécution défectueuse, la pensée d'un compositeur..... *à quelque nation qu'il appartienne...* Or, dans les parties d'orchestre spécifiées par l'auteur figure... un instrument militaire aujourd'hui tombé en désuétude et qui n'a plus de représentant

parmi nous, cet instrument qui fit les délices de nos pères avait nom jadis : *Le chapeau chinois!* je conclus que la disparition radicale du chapeau chinois en France nous oblige à décliner, quoique à regret, l'honneur de cette interprétation. »

Ce discours avait plongé l'auditoire dans cet état que les physiologistes appellent l'état *comateux!*... — Le chapeau chinois!! — Les plus anciens se souvenaient à peine de l'avoir entendu dans leur enfance. Mais il leur eût été difficile aujourd'hui de préciser même sa forme. — Tout à coup une voix articula ces paroles inespérées : « Permettez, je crois que j'en connais un. » Toutes les têtes se retournèrent; le chef d'orchestre se dressa d'un bond : « Qui a parlé? » — « Moi, les cymbales, » répondit la voix. — L'instant d'après les cymbales — car c'étaient elles! — étaient sur la scène entourées, adulées, et pressées de vives interrogations. — « Oui, continuaient-elles, je connais un vieux professeur de chapeau chinois passé maître en son art, et je sais qu'il existe encore! » Ce ne fut qu'un cri! Les cymbales apparurent comme un sauveur! Le chef d'orchestre embrassa son jeune séide (car les cymbales étaient jeunes encore!) Les trombones attendris l'encourageaient de leurs sourires! une contre-basse lui détacha un coup d'œil envieux; la caisse se frottait les mains. — « Il ira loin! » grommelait-elle. Bref, en cet instant rapide, les cymbales connurent la gloire! Séance tenante, une députation qu'elles précédèrent sortit de l'Opéra, se dirigeant vers les Batignolles, dans les profondeurs desquelles devait s'être retiré, loin du bruit, l'austère virtuose. On arriva. — S'enquérir du vieillard, gravir ses neuf étages, se suspendre à la patte pelée de sa sonnette, et attendre en soufflant sur le palier fut pour les ambassadeurs l'affaire d'un clin d'œil.

Soudain tous se découvrirent : un homme d'aspect vénérable, au visage entouré de cheveux argentés qui tombaient en longues boucles sur ses épaules, se tenait debout sur le seuil et paraissait convier les visiteurs à pénétrer dans son

sanctuaire. — C'était lui! L'on entra. Salut, demeure chaste et pure! La croisée, encadrée de plantes grimpantes, était ouverte sur le ciel en ce moment empourpré des merveilles de l'occident! — Les siéges étaient rares, la couchette du professeur remplaça, pour les délégués de l'Opéra, les ottomanes et les poufs. Dans les angles s'ébauchaient de vieux chapeaux chinois; çà et là gisaient plusieurs albums dont les titres commandaient l'attention! — C'était d'abord : *Un premier amour!* mélodie pour chapeau chinois seul, puis *Air religieux*, prière pour orgue et chapeau chinois, suivie de *Variations brillantes sur le choral de Luther*, concerto pour trois chapeaux chinois... puis septuor de chapeaux chinois (grand unisson) intitulé : *Le Calme*. Enfin l'œuvre capitale du maître : *Danse nocturne de jeunes filles mauresques dans la campagne de Grenade, au plus fort de l'inquisition*, grand boléro pour chapeau chinois.

Les cymbales, très-émues, prirent la parole au nom de l'Académie nationale de musique. — « Ah! dit avec amertume le vieux maître, on se souvient de moi maintenant... Je devrais... Mon pays avant tout. Messieurs, j'irai. » Le trombone insinua que la partie à jouer paraissait difficile. « Il n'importe, dit le professeur en les tranquillisant d'un sourire. » Et leur tendant ses mains pâles, rompues aux difficultés d'un instrument ingrat : « A demain, messieurs, huit heures, à l'Opéra! »

Le lendemain, dans les couloirs, dans les galeries, dans le trou du souffleur inquiet, ce fut un émoi terrible : la nouvelle s'était répandue. Tous les musiciens, assis devant leurs pupitres, attendaient, l'arme au poing. La partition de la musique nouvelle n'était plus maintenant que d'un intérêt secondaire. Tout à coup la porte basse donna passage à l'homme d'autrefois : huit heures sonnaient! A l'aspect de ce représentant de l'ancienne musique, tous se levèrent, lui rendant hommage comme une sorte de postérité. Le patriarche portait sur son bras, couché dans un humble fourreau de serge, l'instrument des temps passés! Traversant les

intervalles des pupitres et trouvant sans hésiter son chemin, il alla s'asseoir sur sa chaise de jadis à la gauche de la caisse. Ayant assuré un bonnet de lustrine noire sur sa tête séculaire, il démaillotta le chapeau chinois. Mais aux premières mesures et dès le premier coup d'œil jeté sur sa partie, la sérénité du vieux virtuose parut s'assombrir; une sueur d'angoisse perla bientôt sur son front. Il se pencha comme pour mieux lire, et les sourcils contractés, les yeux rivés au manuscrit qu'il feuilleta fiévreusement, à peine respirait-il!...

Ce que lisait le vieillard était donc bien extraordinaire pour qu'il se troublât de la sorte!...

En effet!... Le maître allemand s'était complu, avec une âpreté germaine, une malignité rancunière, à hérisser la partie du chapeau chinois de difficultés presque insurmontables! Elles s'y succédaient, pressées! ingénieuses! soudaines! C'était un défi!... Qu'on juge!... Cette partie ne se composait exclusivement que de silences!! Or, même pour ceux qui ne sont pas du métier, qu'y a-t-il de plus difficile à exécuter que le *silence*, pour un *chapeau chinois?*... Et c'était un *crescendo* de silences que devait jouer le vieil artiste!

Il se raidit à cette vue; un mouvement fiévreux lui échappa, mais rien, dans son instrument, ne trahit les sentiments qui l'agitaient. Pas une clochette ne remua! Pas un grelot! Pas un fifrelin ne bougea. On sentait qu'il le possédait à fond. C'était bien un maître! Il joua! Sans broncher! Avec une maîtrise, une sûreté qui frappèrent d'admiration tout l'orchestre! Son exécution, pleine de nuances, était d'un rendu si pur, si parfait, que, chose étrange! il semblait par moments, *qu'on l'entendait!* Les bravos allaient éclater de toutes parts, quand une indignation sacrée s'alluma dans sa vieille âme de virtuose!... Les yeux pleins d'éclairs, et, agitant avec un fracas effroyable son instrument vengeur qui sembla comme un démon suspendu sur l'orchestre, — Messieurs, vociféra l'il-

lustre professeur, j'y renonce!... je ne peux pas jouer! c'est trop difficile! je n'y comprends rien! — Je proteste au nom de Concone!... Il n'y a pas de mélodie là-dedans! L'Art est perdu!...

Et foudroyé par sa propre colère, il tomba mort dans la grosse caisse qu'il creva, et emporta dans le sein du monstre, le secret des charmes de l'ancienne musique, en murmurant ces derniers mots : « Je vous enverrai *le Soir d'un beau Jour*, mon ouverture pour 150 chapeaux chinois.

FIN DU CHAPEAU CHINOIS

LE

COMMENCEMENT DE LA FIN

COMÉDIE

PAR

M. CHAUVIN

PERSONNAGES

GONTRAN DE VIEUXNEUF.
BAPTISTE.

L'action se passe à Paris, de nos jours.

LE

COMMENCEMENT DE LA FIN

A Monsieur Saint-Germain, du théâtre du Gymnase.

Le théâtre représente une chambre à coucher de garçon (1). — Au fond, un lit (2). Portes à droite et à gauche. — Au milieu de la scène, un guéridon sur lequel se trouve une cave à liqueurs ouverte. — Cheminée, pendule, fauteuils, chaises, toilette-commode, etc. — Sur tous les meubles sont dispersés les verres de la cave à liqueurs. — Un gant sur le guéridon, une boucle de cheveux bruns à terre, une tasse et une théière sur la cheminée. — Tout est en désordre dans cette chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Gontran est couché tout habillé sur le lit. — Dix heures sonnent.

GONTRAN, s'éveillant.

Ah! mon Dieu! quelle heure est-il donc? (Il s'assied sur le lit et regarde la pendule.) Je ne vois pas la pendule... (Il se frotte les yeux.)

(1) Au besoin : un salon ou un cabinet de travail.
(2) Au besoin : un canapé

Ah! j'y vois... (Sautant du lit.) Nom d'un petit bonhomme!... onze heures! il est onze heures!... Me voilà gentil!... (Allant à la cheminée et consultant de nouveau la pendule.) Non, j'avais mal vu... il n'est que dix heures... (S'apercevant qu'il est habillé.) Comment je me suis couché tout habillé!... Ah! Gontran, mon ami, quelle existence as-tu menée hier?... C'est égal, je n'ai que le temps... il faut qu'à onze heures, j'aille chercher ma future pour la conduire à la mairie... car aujourd'hui, à midi, j'épouse une petite blonde adorable... des yeux bleus comme l'azur... peut-être un peu boulotte... mais, que voulez-vous, j'aime encore mieux cela que si... (Pendant ce temps, il retire son habit, son gilet, sa cravate, et se dispose à faire sa toilette.) Enfin! elle serait complète, la chère enfant, si elle n'avait pas sa mère, ma future belle-mère... — la belle-mère, ce philloxera des ménages. — (Il tire du linge d'un tiroir de la commode-toilette.) Et celle-là, comme animal nuisible!... d'une exigence!... Ah! si elle savait ce que j'ai fait hier au soir!... la veille de mon mariage!... car je me marie... c'est bien décidé... je suis plus pressé que celui-là qui disait :

A cinquante ans, on est bien aise enfin
De vivre un peu tranquille... Il faut faire une fin.

Hier, donc, c'était le commencement de la fin de ma vie de garçon... et, sur le conseil de Patinais, un vieux copain... j'avais invité tous mes camarades et nos... *connaissances*... à venir l'enterrer... — pas Patinais,... ma vie de garçon. — Ça s'est passé chez Brébant... Vous dire ce qu'on a débité d'extravagances!... car, je dois l'avouer, comme le bonhomme de Regnard :

Pour convive, je suis d'une assez bonne étoffe,
Suivant de Démocrite et garçon philosophe.

Il faudra changer, maintenant!... C'est dit... Gontran de Vieuxneuf fait une fin!... ce qu'il va laisser de veuves dans le monde... galant!... Je ne suis pas un vilain garçon, et

dame!... (Il ouvre la commode-toilette se voit dans la glace et s'aperçoit qu'il a la joue rouge.) Que diable ai-je là?... (Il se débarbouille.) Ça tient!... ça ne s'en va pas... mais c'est un coup que j'ai reçu!... Eh bien! me voilà présentable... Comment ai-je fait mon compte?... Je ne me suis battu avec personne... Ah! mes souvenirs sont un peu brouillés... je ne sais pas comment je suis rentré ici... et ce coup? Me voilà gentil pour aller me présenter devant monsieur le maire!... Quel prétexte donner?... Mais d'où vient que...? (Il s'appuie sur le guéridon.) Ah! j'y suis... oui, c'est bien cela... Quand je suis rentré, — j'étais un peu... étourdi. — J'ai voulu me coucher, et après avoir, non sans de grandes difficultés, allumé ma bougie, j'ai regardé mon lit... (Montrant son lit.) Le gaillard exécutait autour de ma chambre une valse désordonnée... alors, assis sur ce guéridon, j'ai attendu... j'ai attendu qu'il passe devant moi, et... je me suis précipité dessus... je me serai heurté contre la muraille... Le fait est que j'étais dans un joli état!... Que voulez-vous, l'enterrement était si gai!...

Chantonnant.

Versez, garçons, versez,
Versez, versez tant qu'on vous dise assez!

Et puis c'est la première fois... ou plutôt la dernière... que cela m'arrive... aussi fort! Que diraient mes ancêtres si... Ah bah! j'en sais un qui en serait charmé... mon trisaïeul Gontran de Vieuxneuf, le capitaine des Gardes, dont j'ai le portrait dans mon salon... (Riant.) il a le nez écarlate!... Je n'en suis pas là, heureusement... mais, c'est ma joue cramoisie... on dirait vraiment que j'ai reçu un soufflet... (Se mettant de la poudre de riz sur le visage.) Ma foi, cela ne se voit plus... (Avec indignation.) Je me maquille à présent!... C'est bien fait, monsieur!... c'est le châtiment de votre indigne conduite... et madame veuve du Rasoir, votre future belle-mère, aura raison de vous faire souffrir pendant toute votre existence. — Non, un instant! — pendant toute son exis-

tence à elle... car j'espère bien qu'elle s'en ira avant moi... malgré *mes* torts... Et Camille, ma future!... que dira Camille si elle s'aperçoit... Ah bah! ce n'est qu'après-demain le grand jour... il n'y paraîtra plus... C'est aujourd'hui le mariage à la mairie et après-demain... ah! dame... après-demain... après-demain... mariage à l'église et vous savez ce que cela veut dire... (Il sourit.) Ce jour-là, je ne pourrais plus dissimuler l'*incarnat* de ma joue... d'autant plus qu'elle sera *noire* ou *bleue*... Me voyez-vous avec un arc-en-ciel... là... sur la figure... (Il continue sa toilette.) Le surlendemain, ma femme et moi, nous partons en Italie, avec arrêt à Fontainebleau... comme c'est l'usage... Ma foi, quand on vient de se marier, on n'aime pas à passer les nuits en chemin de fer... (Il bâille.) Ah! je ne suis pas bien éveillé!... j'ai dû rentrer fort tard... ai-je une mine!... Je suis décidément peu présentable... Si Camille allait me trouver laid! si elle allait répondre à la question de monsieur le maire, un NON qui me tuerait... car je l'aime... elle est un peu bouiotte et elle a les yeux d'un si beau bleu!...

C'est ce grand imbécile de Patinais qui est cause de tout cela!... je voulais m'en aller à deux heures du matin... — c'était raisonnable — il s'y est opposé et a proposé un baccarat...

Je suis moins joueur que le chat qui vient de naître... Eh bien! il m'a fait jouer jusqu'au lever de l'aurore, comme disent les poëtes... et je ne suis rentré chez moi, qu'au jour... Léontine, mon *ancienne*, voulait absolument m'accompagner, vu mon état peu... équilibré... J'ai eu assez de caractère pour l'en empêcher... Ah! Léontine!... mais il faut bien que je me ménage... vous comprenez!...

C'est cet imbécile de Patinais qui me l'a fait connaître... C'était à la terrasse de Saint-Germain... à la musique militaire...

Elle écoutait si bien, bouche béante, les accords harmonieux de l'orchestre à pantalons rouges, que Patinais me dit : « Voilà une petite femme charmante qui a un petit air

» bêbête engageant, je parie qu'elle ne ferait pas faire de
» sottises à celui qui... »

Ma foi, me dis-je :

Aimer c'est le grand point, qu'importe la maîtresse,
Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse.

Et elle était si piquante!... Que vous dirai-je... Patinais avait raison... Seulement elle m'a coûté dix mille francs par mois... elle est moins bête que moi!

Onze heures sonnent.

Onze heures!... et Baptiste qui ne descend pas...

Ah çà! est-ce que Baptiste lui aussi, aurait enterré *ma* vie de garçon!

Il tire le cordon de la sonnette.

Baptiste est encore un cadeau de Patinais. — Patinais a toujours vécu ma vie... — Ce grand imbécile-là était un des *forts en thème* au collége Henri IV, où j'ai étéé levé à côté de lui... Ce nigaud, qui possède aujourd'hui cent vingt mille livres de rente, travaillait, au lycée, comme un pauvre diable qui a besoin d'apprendre! Je vous le dis, Patinais a toujours été un original!...

Il est instruit... il peint... joue du piano comme Ritter et Kowalski... ne fait pas une faute d'orthographe:.. Je vous le dis, c'est un original!

Aussi, comme il était amusant... je me liai avec lui... pour mon malheur!... Il fait trop de blagues!... c'est lui qui m'a mis dans l'état où je me trouve...

Je ne sais pas si, sans rompre positivement avec lui, je ne dois pas lui défendre l'accès du nid conjugal... Je le connais, il serait dans le cas de me faire quelques mauvaises plaisanteries... et... mais où est donc ma cravate?... (Il la cherche sur les meubles et aperçoit les verres à liqueurs disséminés partout.) Hein?... Deux... trois... cinq... sept... neuf... dix... douze!... Douze verres!... Comment?... Ils sont donc montés ici en sortant de chez Brébant?... Voilà un cigare inachevé... — je ne

fume que la cigarette. — Patinais!... c'est Patinais!... il aura goûté à tous les flacons... (Allant à la cave à liqueurs.) Elle est vide!... je le disais bien... quelque mauvaise farce de ce Patinais... mais, à lui seul, il n'aurait jamais pu dévaliser la cave à liqueurs... Et Baptiste qui ne vient pas! (Il sonne.) Un gant de femme! (Il le prend sur un meuble et le flaire.) Ça *sent* Léontine... C'est Patinais qui aura égaré ce gant chez moi!... le gueux m'a pris ma maîtresse, parbleu!... je le tuerai!... Me voler ma maîtresse!... au moment où je vais me marier... il aurait pu attendre... C'est mal!... on ne fait pas cela!...

Une mèche de cheveux! (Il ramasse la boucle de cheveux qui est à terre.) Un souvenir peut-être!... Mais ce n'est pas la couleur de Léontine... c'est une boucle appartenant à Clarisse... la *connaissance* à Patinais... (Souriant.) Est-ce que, par hasard, elle aurait voulu...? un chassé-croisé, alors!... (Il rit.) Ah! ah! ce serait original!... Pauvre Patinais! (S'adressant à la mèche qu'il tient dans la main.) Ma petite Clarisse, je le regrette bien... mais, je me marie... nous verrons plus tard... s'il y a lieu... (Il ouvre un tiroir de la commode-toilette et prend une cravate. — Sérieux.) C'est égal, en voyant ces épaves parfumées on pourrait croire que des femmes ont naufragé ici... Des femmes chez moi, un tel jour!... Si ma belle-mère me surveille — et elle doit me surveiller — si elle apprend... je n'oserai plus la regarder en face...

La demie sonne.

Onze heures et demie... et je ne suis pas plus avancé que cela... (Il brosse son habit et sonne de nouveau.) Et Baptiste!... Patinais l'aura grisé... Parbleu! voilà pourquoi, j'ai beau le sonner, il ne... (Apercevant une tasse et une théière sur la cheminée.) Qu'est-ce que c'est que ça?... une tasse. (Il flaire le conteau de la théière.) Du thé!... on a pris du thé... Voyons! voyons! je n'y suis plus du tout... J'aurai le mot de cette énigme... Dépêchons-nous... habillons-nous à la hâte... courons chez belle-maman, ensuite à la mairie... et puis nous aviserons...

Il prend une chemise qu'il a tirée de la commode et passe derrière les rideaux pour la mettre.

SCÈNE II

GONTRAN, BAPTISTE.

BAPTISTE, coiffé d'un bonnet de coton, les deux yeux pochés, entrant par le fond.

Monsieur a sonné?

GONTRAN, derrière les rideaux.

Voilà vingt fois que je te sonne.

BAPTISTE.

Je n'ai pas entendu... Monsieur voudra bien m'excuser.

GONTRAN.

Je ne t'excuse pas le moins du monde. (Il sort de derrière les rideaux. — Il voit Baptiste de dos.) Qu'est-ce que c'est que cette tenue?... En bonnet de coton!

BAPTISTE.

C'est que...

GONTRAN, le voyant de face.

Et ces yeux!... Monsieur Baptiste, vous vous êtes battu comme un chiffonnier, je vous chasse...

BAPTISTE.

Mais... c'est monsieur Patinais...

GONTRAN.

Patinais?

BAPTISTE.

Oui, monsieur, c'est lui... quand je lui ai dit que ce qu'il voulait faire était absurde.

GONTRAN.

Comment cela?

BAPTISTE.

Oui, monsieur... et comme je lui répétais que je ne pouvais pas voir cela... il m'a dit : « Eh bien! je vais te fermer les yeux... » et voilà ce qu'il a fait!

Il montre ses yeux pochés.

GONTRAN.

Mais alors, ce coup que j'ai sur la joue...?

BAPTISTE.

Oh! çà n'est pas lui qui...

GONTRAN, fat.

C'est Léontine, parbleu!... le dépit de ce que je la quitte.

BAPTISTE.

Oh! non, monsieur... elle a dit qu'elle s'en fichait pas mal!

GONTRAN, vexé.

C'est touchant!... Qui donc alors?

BAPTISTE.

Je ne sais pas!... mais quand je suis entré dans la chambre de monsieur... j'ai trouvé monsieur, là, étendu à côté de son lit.

GONTRAN, à part, montrant son lit.

Ah!... j'y suis... J'aurai mal pris mon élan pour le saisir dans son voyage autour de ma chambre.

BAPTISTE.

Monsieur a dit?

GONTRAN.

Rien.

BAPTISTE.

Alors, j'ai fait prendre un peu de thé à monsieur, malgre monsieur Patinais qui prétendait qu'il fallait vous poser des sangsues.

GONTRAN.

Je reconnais bien là cet animal! Mais ils sont donc venus ici avec moi ce matin?

BAPTISTE.

Monsieur le sait bien, quand monsieur Patinais...

GONTRAN.

Encore!...

BAPTISTE.

A proposé de coucher ici... toute la bande, comme il disait..

GONTRAN.

Toute la bande?

BAPTISTE.

Et que monsieur m'a fait leur installer des lits dans le salon et dans la salle à manger.

GONTRAN, qui continue sa toilette.

Comment ils sont là!

BAPTISTE.

Tous, oui monsieur, tous!... Il y a dans le salon : Monsieur Gaston, monsieur Emile, mademoiselle Lucie... Dans la salle à manger : Monsieur Charles, mademoiselle Cécile, monsieur...

GONTRAN.

Assez! assez!... Toute la bande!... Et qu'est-ce qu'ils font?

BAPTISTE.

Ils dorment! Faut-il les réveiller?

GONTRAN.

Avise-t'en!... Mais c'est épouvantable cette situation!... Si ma belle-mère venait me chercher!... car je suis en retard...

BAPTISTE, *d'un air malin.*

Ah! elle ne pourrait pas entrer!

GONTRAN.

Comment cela?

BAPTISTE.

Monsieur Patinais s'est couché sur un tapis en travers de la porte.

GONTRAN.

Et tu l'as laissé faire?...

BAPTISTE.

Je lui avais déjà fait une observation... et après sa *réponse*... (Montrant ses yeux.) je n'ai pas osé... D'ailleurs ce n'est que lorsque vous-même, monsieur, m'avez ordonné d'installer les lits...

GONTRAN.

Moi! je t'ai ordonné!... c'est impossible!

BAPTISTE.

Il est vrai que monsieur était un peu...

GONTRAN.

Emèché... en effet!

BAPTISTE.

Monsieur pourrait dire *chauve*...

GONTRAN.

Mais enfin, que comptent-ils faire ici?...

BAPTISTE.

Déjeuner chez vous... Vous-même, monsieur, avez accepté cette proposition de...

GONTRAN.

De Patinais?...

BAPTISTE.

Oui, monsieur!

GONTRAN.

Parbleu!... toujours Patinais!... Aussi pourquoi m'a-t-on mis au collége à Henri IV, je ne l'aurais pas connu et tout cela ne serait pas arrivé... Baptiste, prends mon sac de voyage, (Baptiste le prend dans un placard.) mets-y trois chemises, un gilet de flanelle, des mouchoirs, des cravates, tout ce que tu pourras y fourrer. (Il ouvre ses tiroirs, en tire des objets de toilette qu'il jette à Baptiste.) Empile... empile... Je me sauve d'ici; je vais m'installer à l'hôtel.

BAPTISTE.

Où cela, monsieur?

GONTRAN.

Je ne le dirai à personne... Patinais n'aurait qu'à l'apprendre... Tu ne me verras que le jour de mon mariage à l'église... (Lui donnant de l'argent.) Voici de l'argent... tu les feras manger et tu les mettras à la porte.

BAPTISTE, montrant ses yeux.

Si monsieur Patinais le veut bien!

GONTRAN, qui a fini sa toilette, mettant son chapeau et prenant le sac que Baptiste lui a préparé.

Moi, je cours chez ma belle-mère et de là à la mairie... puis à l'hôtel... à l'*hôtel* meublé... Tu diras à Patinais que je suis parti... à Constantinople comme reporter du *Figaro*... (On entend une voiture s'arrêter dans la rue.) Une voiture!

BAPTISTE, qui a regardé par la fenêtre.

Une grosse mère en descend.

GONTRAN.

Une grosse mère?...

BAPTISTE.

Une vraie caricature!

GONTRAN, effrayé.

C'est ma belle-mère!... Elle vient me chercher!... Il ne faut pas que... (Midi sonne.) Parbleu! midi!... Adieu Baptiste!...

BAPTISTE.

Monsieur fera attention à monsieur Patinais qui est couché en travers de la porte.

GONTRAN.

Dussé-je lui passer sur le corps!

BAPTISTE.

Monsieur y sera bien forcé.

GONTRAN.

Misérable Patinais!

Il sort. — On entend la porte qui se ferme, puis un immense bâillement à la cantonade, enfin ces cris : Gontran! Gontran! j'ai faim!

BAPTISTE.

Il était temps!...

Rideau.

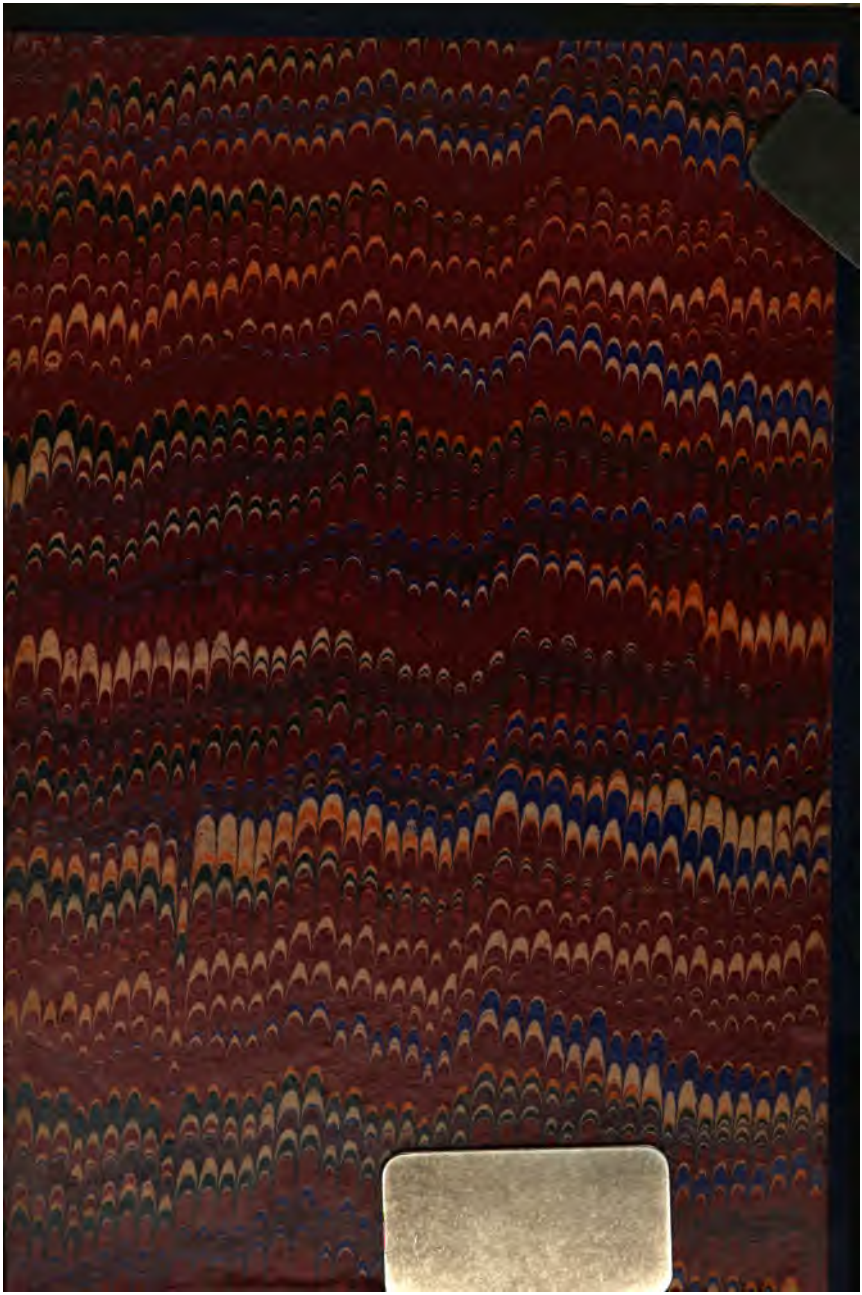
FIN DU COMMENCEMENT DE LA FIN

TABLE

			Pages
LE CAPITALISTE	MM.	CHARLES CROS	1
INFANTERIE ET CAVALERIE		EUGÈNE VERCONSIN	9
LE CLOWN	Mlle	NINA DE VILLARS	23
LE MARQUIS ERNEST	MM.	LOUIS DÉPRET	31
MON AMI NAZ		PAUL ARÈNE	47
LE NEVEU DE LA MARQUISE		GEORGES D'HEYLLI	53
LE HARENG SAUR		CHARLES CROS	75
LES LILAS BLANCS		CAMILLE ALLARY	79
PREMIER AMOUR		PAUL BILHAUD	95
VALENTIN		JULES CLARETIE	107
INDÉCISION		CH. DE SIVRY	129
UN COUP DE RASOIR		EUGÈNE LABICHE	135
LES TENTATIONS D'ANTOINE		JACQUES NORMAND	151

LA DAME DE NIORT ..... QUATRELLES..... 159
DAMES DE COMPTOIR..... LOUIS FORAIN..... 177
LE MAITRE D'ARMES ..... CHARLES CROS..... 181
MONSIEUR CAMBREFORT..... LOUIS DÉPRET..... 189
L'ALLIANCE ..... JULES DE MARTHOLD ... 211
LE CHAPEAU CHINOIS ..... VILLIERS DE L'ISLE-ADAM 223
LE COMMENCEMENT DE LA FIN..... CHAUVIN 231

FIN DE LA TABLE

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.

T. 5